

PER
V-213
Ex.2

LA VIE EN ROSE

LE MAGAZINE FÉMINISTE D'ACTUALITÉ
BIMESTRIEL • NO 11 • MAI 1983 • 2,50\$

les amérindiennes
MAIS QU'EST-CE QU'ELLES VEULENT ?

grève
JOURNAL D'UNE ENSEIGNANTE

sports
FLORENCE ARTHAUD OU WAYNE GRETZKY ?

culture
SPÉCIAL POÉSIE

Bouffer,
c'est pas d'la tarte !
DOSSIER

rené lévesque
UN HOMME
ET SON PÉCHÉ



TICKET

ENFIN!



le 2^e numéro
en vente maintenant

DOSSIER

21

BOUFFER, C'EST PAS D'LA TARTE !

22

LA FEMME ACCORDEON

Yolande Martel

23

SEXISME STOMACAL

Anne St-Denis

24

REPORTAGE : EST-CE AINSI QUE LES FEMMES MANGENT ?

Françoise Guénette

29

LA MÈRE NOURRICIÈRE : UNE CERTAINE SOUPE QUE J'AIMAIS D'ELLE

Fabienne Julien

30

ODEURS

Madeleine Champagne

31

ANOREXIE : TOURNER EN ROND JUSQU'À LA MORT

Françoise Guénette

32

OBÉSITÉ : QUAND LE CORPS SE VENGE

Françoise Guénette

33

LA GUENON EN SOI

Lise Marci

34

L'OBÉSITÉ EST-ELLE POLITIQUE ?

Françoise Guénette

ÉDITORIAL	3
COURRIER	4
COMMUNIQUÉS	6
LUTTES DE FEMMES	7
L'avortement	
Le pouvoir médical	
TRAVAIL	8
Restaurants	
Harcèlement sexuel	
Loi du travail	
COMMENTAIRE/Joanne Mélanson	
Une job de femme	11
LES US QUI S'USENT/Monique Dumont	
Les mauvaises manières	13
CHRONIQUE DÉLINQUANTE/Hélène Pedneault	
Y a-t-il une patate frite dans la salle ?	15
ACTUALITÉ/Francine Pelletier	
Les Amérindiennes : mais qu'est-ce qu'elles veulent ?	17
DOSSIER/Coordination Françoise Guénette	
Bouffer, c'est pas d'la tarte	21
LE POINT AVEUGLE/Nicole Morisset	36
CUISINE	
Les recettes de Super Xuru	38
JOURNAL INTIME ET POLITIQUE/Greta Hofmann Nemiroff	
Grève	40
FICTION/Louise Ladouceur	
Son plus beau ménage	44
PRONOSTICS POLITIQUES/Hélène Lévesque	
René Lévesque : un homme et son péché	46
SPORTS/Christiane Bédard, Sylvie Marcoux	
Le sport ou le jeu : pour éviter le blanchissage	49
ENTREVUE/Micheline Grimard-Leduc	
Une entrevue avec Florence Arthaud : choisir le large	52
SPÉCIAL POÉSIE/Louise Dupré	
De la chair à la langue : Nicole Brossard, Jocelyne Felix, Madeleine Gagnon, Marie Savard, France Théoret, Yolande Villemaire, Josée Yvon	54
CINÉMA ET VIDÉO/Madeleine Champagne, Françoise Guénette, Carole Laganière	
Festivals à Berlin et à Québec : l'une filme, les autres aussi	59
Ghandi et les femmes	63
SPECTACLES/Marik Boudreau	
La fièvre du mardi soir	64
FLASHES CULTURELS	
Livres, théâtre, musique, arts visuels, calendrier	66
JAMBETTES/ Brochu	2

JAMBETTES

par
Brochu

on est ce qu'on mange

à la bonne
bouche
bouchère

dindonne

5,00 kg.

Truitette

3,00 kg.

Vache

4,50 kg.

POULETTE

MOI, MAINTENANT,
J'MANGE JUSTE
D'LA FEMELLE!

AH OUI ?....
EN TOUT CAS AUX
RÉUNIONS TU BOUFFES
PLUTÔT DU MÂLE
MERCI !



BROCHU

AVORTEMENT

L'année prochaine à la Cour suprême

«On peut voir apparaître depuis peu, avec une horreur incrédule, les premières véritables conséquences de la légalisation de l'avortement par nombre d'États : ... utilisation et même décapitation de foetus humains à fins expérimentales, assassinats de foetus de filles en Chine, etc.»

Jacques Benoît, La Presse
9/4/83

Nous l'avons déjà dit, les techniques de la droite vont se diversifiant. La bataille des femmes pour l'avortement, par exemple, devra de plus en plus se dérouler ailleurs, devant les cours de justice où nous entraîneront les «pro-life crusaders».

Le 9 mai, un certain Joe Borowski se présentera en Cour au nom du droit à la vie des foetus canadiens, pour demander que la loi fédérale sur l'avortement soit déclarée inconstitutionnelle ; l'avortement serait alors interdit dans tous les cas, même quand la vie ou la santé de la mère est en danger.¹

Début mai, l'Association canadienne pour l'abrogation de la loi sur l'avortement (ACALA), à qui la Cour a refusé d'intervenir face à Borowski, décidera probablement de poursuivre le ministre fédéral de la Justice ; elle demandera l'abrogation de l'article 251 du Code criminel, au nom du droit des femmes à la liberté et à la sécurité (consacré par l'article 7 de la Charte canadienne des droits).

Alors que Morgentaler se prépare à ouvrir le samedi 26 avril les portes de sa nouvelle clinique à Winnipeg, malgré les lignes de piquetage, les menaces anti-sémites et le harcèlement, la bataille de l'avortement reprend donc (avait-elle déjà cessé ?) cette fois sur l'échiquier juridique. Sans cesser pour autant d'infiltrer les conseils d'administration et comités thérapeutiques des hôpitaux, de faire du lobbying auprès des gouvernements, des médecins et des institutions d'enseignement, les opposants à l'avortement suivent et soutiennent maintenant, à coups de millions, leur porte-étendard Joe Borowski.

C'est dans ce climat, dans ce contexte historique précis, que s'insère brutalement l'intervention de la Commission québécoise des droits de la personne (CDP). Dans le Devoir du jeudi 14 avril, on nous informait que «l'Épiscopat et la Commission des droits demandent de protéger les droits du foetus». Venant des évêques, cela ne nous étonne pas, mais comment la Commission des droits peut-elle avancer une telle position

sans en voir toutes les conséquences pour les femmes désirant avorter, et pour toutes les femmes ?

En effet, la veille, à Québec, devant la commission parlementaire chargée d'étudier le projet de loi 106, portant réforme au Code civil québécois, les deux organismes avaient présenté à la suite de leurs mémoires des recommandations comparables quant aux droits prénataux. Pour les évêques, il s'agit d'accorder tous droits à l'enfant «dès sa conception» et pour la CDP de définir «un régime juridique applicable au foetus».

C'est qu'il y a dans le code actuel un «vide juridique» par rapport au foetus, dont les droits ne sont reconnus que dans certains cas (droit successoral). Les législateurs québécois ont voulu préciser en ajoutant à l'article 1 du projet de loi 106 : «L'être humain possède la personnalité juridique», la phrase «il est sujet de droit depuis sa naissance jusqu'à sa mort».

Pour la Commission des droits, il faut supprimer la deuxième phrase, et revenir au statu quo, en attendant de prévoir un régime juridique propre à la condition prénatale. Pourquoi est-il si urgent de combler ce vide juridique ? La Commission l'explique dans un mince supplément à son mémoire : c'est pour parer aux «problèmes qui peuvent survenir concernant le foetus. L'on songe plus particulièrement à la question de l'avortement, aux problèmes de l'expérimentation *in vitro*, à ceux qui résultent de l'alcoolisme de la mère et qui est dommageable pour le foetus, à ceux qui résultent des pratiques récentes de mère porteuse d'un enfant destiné à des tiers».

Le journaliste Gilles Lesage avait beau jeu de lier épiscopat et Commission des droits : leurs deux positions sont également contraires aux intérêts et aux droits – d'ailleurs complètement passés sous silence – des femmes québécoises, réduites au rôle de porteuses, dont les décisions (avortement, adoption) ou les habitudes (alcool, cigarettes) sont à surveiller étroitement, dans l'intérêt primordial du foetus.

Qu'il y ait contradiction entre l'intérêt du foetus et celui des femmes, les évêques le savent. Pas la Commission des droits, apparemment. Interrogée par La Vie en Rose, la présidente, madame Francine Fournier, est tout étonnée qu'on puisse mal interpréter les recommandations de la CDP : «Je suis furieuse... et embêtée de cette sortie dans les journaux. Nous ne voulons absolument pas toucher à l'avortement, nous pensons plus largement en termes du foetus... Nous corrigerons l'ambiguïté de notre texte mais la recommandation demeure, c'est-à-dire que le Code con-

tienne des règles sur le régime juridique applicable à la condition prénatale, et qu'on biffe la 2^{ème} phrase de l'article 1.»

Mais comment la CDP en est-elle venue à une telle position ? Après une journée complète de discussion sur le projet de loi 106, à la mi-mars, les 11 commissaires (six hommes, cinq femmes) étaient pourtant d'accord entre autres sur l'article 1 du projet, tel que formulé par le législateur. Et dans le mémoire produit par la CDP, il n'y a pas un mot là-dessus. Que s'est-il passé entre-temps ? Entre-temps, à l'initiative de la directrice de la recherche à la CDP, avocate spécialiste en droit civil, on a conçu le supplément et la nouvelle recommandation sur les droits prénataux. Et l'avis des 11 commissaires là-dedans ? Aucun vote n'a été pris ; on a consulté hâtivement au téléphone les quatre ou cinq commissaires qu'on a pu (ou voulu) rejoindre, pour obtenir leur accord. Est-ce vraiment ce que madame Fournier appelle un «consensus global» ? Comme si des questions aussi graves, entraînant tant de conséquences pour les femmes, pouvaient se discuter en cinq minutes au téléphone.

Qu'un organisme gouvernemental voué précisément à la défense des droits, comme la CDP, pose des gestes aussi graves sans en voir les effets, est déjà douteux. Que cela coïncide avec d'autres tentatives juridiques de limiter la liberté des femmes, le danger augmente d'autant, et l'urgence de réagir. Borowski n'est pas seul, l'empressement naïf de la CDP (et sans doute de beaucoup d'avocats financièrement intéressés à investir un nouveau lieu de pratique) à «combler un vide juridique» n'est pas moins offensif que les attaques contre la clinique Morgentaler.

Comment ne pas voir dans toutes ces manifestations convergentes un système qui se défend en augmentant la répression ? Encore une fois, l'État (ce pouvoir des pères sur nous) essaie de renforcer son contrôle du corps des femmes. Alors que, tous les sondages le prouvent, une majorité de citoyennes sont au contraire favorables à une libéralisation de la loi. Alors que revenir en arrière, vers une interdiction totale de l'avortement, ne ferait que ramener d'une légalité relative à une dangereuse clandestinité les femmes obligées d'avorter.

LVR

P.S. : Le 27 avril en conférence de presse à Montréal, le Centre de santé des femmes de Montréal et la Fédération du Québec pour le planning des naissances ont dénoncé le procès Borowski et la position de la Commission des droits, et appuyé l'ouverture des cliniques de Winnipeg et Toronto.

1/ Voir La Vie en Rose, page 7 : Joe Borowski contre le droit à l'avortement et LVR mars-avril, mai 1982, p. 26 : Pro-Vie : nouvelles stratégies.

Chères alliées en rose

Toute l'équipe de l'Office des droits des détenu-e-s (ODD) vous félicite pour le brio avec lequel vous avez conduit le dossier «Femmes en prison» (mars 83). Ce dossier n'était pas facile! Les données se font rares, les statistiques officielles nous sont livrées au compte-gouttes, les autorités pénitentiaires sont souvent inaccessibles, le monde de la criminologie en général s'en désintéresse et les détenues et les ex-détenues sont souvent si meurtries qu'elles préfèrent «tenir ça mort». S'ajoute à cela toute la complexité du fonctionnement et de la philosophie des systèmes judiciaire et carcéral et plus particulièrement vis-à-vis des femmes. (...)

Cependant nous croyons pertinent de souligner davantage l'importance de la pauvreté comme motif d'incarcération chez les femmes. Les chiffres sont éloquentes: 80% des femmes incarcérées le sont soit pour non-paiement d'amende, soit pour vol ou fraude de moins de \$200, commis sans violence; 90% d'entre elles écotent de moins de trois mois de prison; 78% sont sans emploi deux mois avant l'incarcération. (...)

Depuis quelques mois, l'ODD s'est efforcé de sensibiliser les groupes de femmes à la cause des prisonnières. Ce dossier est sans conteste un sérieux coup de pouce. Au nom des Québécoises incarcérées, merci!

DANIÈLE BELLEHUMEUR
O.D.D.
MONTRÉAL



Tous les points de vue ?

Vous trouverez ci-joint une demande d'abonnement à LVR. Après la lecture de votre Dossier Maternité (nov.-déc. 82), qui m'a suprêmement déçue parce que je l'ai trouvé biaisé, je m'étais dit que finalement votre revue ne correspondait pas à mes intérêts et à mes valeurs. J'ai cependant acheté les numéros ultérieurs et votre dernier dossier sur les femmes en prison (mars-avril 83) de même que celui sur la vieillesse (jan.-fév. 83) m'ont fait changer d'avis.

Il serait intéressant de refaire un autre dossier sur la maternité mais qui réunirait cette fois tous les points de vue. Je suis mère célibataire par choix (...). La maternité, ça signifie bien sûr des contraintes au niveau du temps, des activités et, il faut l'avouer, au niveau de l'autonomie. Par ailleurs, les problèmes que j'ai pu identifier qui constituent un frein à mon développement se situent plus au niveau de ma dépendance émotive, de ma peur de prendre vraiment le contrôle de ma vie, de mes sentiments de culpabilité, finalement d'éléments avec lesquels je me débattrais avec ou sans enfant. Je pourrais même dire, après quatre ans et demi de maternage célibataire, que le fait d'avoir eu un enfant m'a permis de commencer à me libérer de la dépendance émotive que je ressentais dans mes rapports amoureux et m'a apporté une confiance en moi qui m'a permis de commencer à transformer ma vie.

Si jamais vous décidiez de consacrer un autre dossier à la maternité, j'aimerais bien y participer... En attendant, je continue de vous lire avec beaucoup d'intérêt, parfois avidement, parfois avec scepticisme, mais toujours avec beaucoup d'admiration pour le travail que vous faites.

DANIÈLE GUENETTE
Montréal

Bisexualité et préjugés

Je lis dans la critique de «Torch Song Trilogy» (mars-avril 83) une phrase qui me servira de prétexte: «Arnold tombe amoureux d'un bisexuel qui, comme tout bisexuel, a des problèmes d'identité...» D'un sexisme à l'autre, ne nous gênons pas. Les hétéros dominants crachent sur les lesbos-homos dominés. Résultat: tout bisexuel a des problèmes d'identité! Le problème est que dans ces cas-là dominants et dominé-e-s s'entendent pour posséder ou vouloir le même type de pouvoir, pour lequel les hommes et les femmes demeurent des éternels perdants. Je ne crois pas, comme Francine Pelletier, que «personne n'échappe aux préjugés». En fait, personne n'échappe aux préjugés qu'il a envie d'avoir. À ce jeu, c'est la femme qui perd le plus!

PAUL LEVASSEUR
Montréal

À quand les mémoires de Léa Roback ?

Dans le numéro de mars-avril, j'ai lu avec intérêt plusieurs articles et entre autres le dossier solidement chapeauté sur les femmes détenues. Il faut souligner que plusieurs ont le courage de s'en sortir, ce qui est énorme! Je veux aussi souligner l'excellent article sur Léa Roback qui a fait et continue de faire beaucoup pour les femmes ouvrières et autres. Il serait intéressant qu'elle sorte un volume sur ses expériences personnelles.

FRANÇOISE BÉGIN
Québec



Tant mieux !

Je suis bien contente des deux annonces publicitaires parues. Elles ont déjà commencé à donner des résultats! Merci.

LOUISE FUGÈRE
LES FOLLES ENTREPRISES
Montréal

Fille d'une mère et mère de deux filles

J'ai dévoré votre dossier sur la maternité. S'il est bon de voir clair et de façon réaliste (suicide, infanticide, sexisme, etc.), j'ai aussi beaucoup apprécié le côté positif. Ça m'a fait du bien de penser que je ne donne pas tout mon «jus» pour rien, que j'en retire aussi quelque chose du point de vue affectif, du renouvellement de soi et de la vision du monde.

Si toutes les femmes pouvaient s'ouvrir et se voir telles qu'elles sont avec leurs limites vis-à-vis des enfants, mais aussi avec leur puissance, quel-le-s enfants ferions-nous!

LOUISE NEVEU
Joliette





LA FIÈVRE DU MARDI SOIR rides again...

Le 8 mars, fête des femmes... mais où se retrouve-t-on en tant que lesbiennes? Sommes-nous absentes parce que nous ne sommes pas des «vraies femmes»? La grève du souper ne nous con-

cerne pas plus que la prise en charge des tâches ménagères par les gars. À la manif du 5 mars, un contingent de 400 lesbiennes, visibles, le plus gros contingent de la manif (et le plus photographié): aucune couverture de presse, le silence. Bof! c'est l'évidence, on ne s'attendait quand même pas à avoir bonne presse! Pouvoir oblige!

Mais les féministes, elles, et les féministes de LVR, nous reconnaissent-elles? Une grosse fête organisée pour fêter «entre toutes les femmes» mais... pas un mot des animatrices sur les lesbiennes (que pour dire LVR défend, entre autres, l'amour des femmes pour d'autres femmes). Pas un mot. Comme

si nous n'y étions pas. Et pourtant!

Pourquoi ce silence? Par peur de faire peur? Mais faire peur à qui? Sûrement pas aux lesbiennes pourtant nombreuses dans la salle... Aux autres féministes pas assez «progressistes»(?), celles qui ne comprendraient pas des faits, des faits d'amour? Peur de faire peur aux adeptes d'un nouveau féminisme pas trop dérangeant? Faut-il diluer le discours? (...) Peur de diviser les femmes? Dire notre amour envers les femmes ne divise pas. Ce sont les préjugés qui divisent. Mais d'où vient cette peur d'être associée aux lesbiennes? Qui est menacé par le lesbianisme? Poser la question c'est y répondre.

Pourquoi alors ne pas vouloir faire peur? Pour avoir «toutes sortes de femmes», pour qu'enfin on ne soit pas qu'entre lesbiennes et féministes radicales?... Est-ce pour cela que LVR dans ses invitations aux groupes de femmes disait que c'était la première fois – toutefois à Montréal – qu'une fête/8 mars pour femmes s'organisait, alors qu'il y a déjà eu plusieurs fêtes/8 mars organisées souvent avec peu de moyens, dans des locaux trop petits. Errata fut faite, le soir du 8 mars, mais cet oubli pourrait être significatif. Après tout, c'est aussi l'appui et l'implication de nombreuses lesbiennes féministes qui contribuent au développement de LVR et des luttes féministes.

Et la position pro-lesbienne de LVR? Où en est-elle rendue? N'est-on pas en droit de se demander si la grosse machine de LVR est trop préoccupée de l'image qu'elle projette...? Nous sommes sorties déçues et amères. Pourtant pouvions-nous nous attendre à autre chose? Ça nous a quand même laissées dans un drôle d'état, qu'on ne parle pas de nous, de notre amour pour les femmes... qu'on le taise.

FRANCINE BOILEAU
SYLVIE BOUCHARD
FRANCINE ALARIE
SYLVIE THOMAS
ANNE MORIN

Une petite jambette entre nous

Dans le fond, c'est une réussite pour nous toutes et on s'en promet toute une l'an prochain. Vous êtes vraiment le carrefour des féministes!

LUCIE MAGER
Montréal

NDLR: À vous maintenant de vous faire une idée et de vérifier si toutes les 1 300 femmes sont sorties de la fête le vague à l'âme... Notre photo-reportage en page 64.

TRIBUNE LIBRE

la Presse
5/4/83

EN VRAC

Lesbiennes chez les féministes

Le mardi 8 mars, les femmes étaient invitées à venir célébrer la Journée internationale des femmes à la salle Joseph Judes, rue Laurier, à Montréal. C'était un «party» organisé par le magazine «La vie en rose». S'adressant à toutes les femmes, cet événement en attira plus de mille.

Nous y sommes allées dans le but de fêter d'abord le fait d'être femme et aussi, pour y sentir la solidarité vécue à travers nos démarches féministes. Malheureusement, l'atmosphère qui y régnait n'était ni solidaire ni chaleureuse. Nous nous attendions d'y rencontrer des féministes, mais contrairement à nos espérances la majorité des femmes qui se trouvaient dans cette salle semblaient être venues, non pas au nom du féminisme, mais bien au nom du lesbianisme.

Nous ne dénonçons pas ici leur option sexuelle, mais le fait qu'elles se servent du mouvement

féministe pour «couvrir» ce dernier. L'idéologie véhiculée allait même jusqu'à préconiser que le lesbianisme soit la seule alternative à la libération de la femme. Un tel radicalisme fausse et divise l'action féministe. Nous avons très bien senti ce message, premièrement, à travers l'attitude du public et, deuxièmement, par le spectacle lui-même.

Nous avons quitté les lieux suite à l'intervention spontanée d'une des artistes invitées. Cette dernière crut bon de nous faire le message suivant: «L'année prochaine, on loue le Forum pour toutes les lesbiennes de Montréal.»

Dans quelle voie s'engage le militantisme féministe? Nous nous posons la question!

Danielle DELORME
Linda DELORME
Louise DUBREUIL
Dominique LAMBERT
Monique MENARD
Montréal

ÉQUIPE DE RÉDACTION
Sylvie Dupont, Ariane Emond,
Françoise Guenette, Lise Moisan,
Francine Pelletier.

COMITÉ DE LECTURE
Andrée Côté, Camille Gagnon,
Françoise Guenette, Anne de Guise,
Jovette Marchessault, Yolande
Martel, Hélène Pedneault, Francine
Pelletier, Joyce Rock, Claudine Vivier.

COLLABORATION
Christiane Bédard, Paule Bélanger,
Madeleine Champagne, Andrée Côté,
Monique Dumont, Louise Dupré,
Odette Gagnon, Micheline Grimard-
Leduc, Greta Hofmann Nemiroff,
Fabienne Julien, Hélène Lachance,
Louise Ladouceur, Carole Laganière,
Hélène Legault, Hélène Lévesque,
Lise Marcell, Sylvie Marcoux, Yolande
Martel, Joanne Melanson, Annie
Molin Levasseur, Hélène Pedneault,
Anne St-Denis.

ILLUSTRATION
Danielle Blouin, Andrée Brochu,
Mimi Côté, Marie-Josée Lafortune,
Madeleine Leduc, Anne Morin,
Nicole Morisset, Sylvie Roche, Anne
St-Denis.

PHOTOGRAPHIE
Marik Boudreau, Judith Grawley,
David Grey, Anne de Guise.

COUVERTURE
Sylvie Dupont, Marie-Josée
Lafortune, Nicole Morisset.

MAQUETTE
Diane Blain, Danielle Blouin,
Andrée Brochu, Ginette Loranger,
Nicole Morisset (chefe d'atelier).

CORRECTION D'ÉPREUVES
Suzanne Bergeron, Claudine Vivier.

COMPOSITION
Concept Mediatexte inc.,
834 Bloomfield, Outremont,
(514) 272-9545.
Tricycle Compo,
856 est. Marianne, Montréal,
(514) 526-6742.

IMPRESSION
Imprimerie Transmag inc.,
5695 boul. des Grandes Prairies,
St-Leonard.

DISTRIBUTION
Les Distributeurs Associés
du Québec (DAQ),
3600 boul. du Tricentenaire,
Pointe-aux-Trembles,
Média Services,
185 ouest, rue Louvain, Montréal.

PERMANENCE
Louise Legault (administration),
Ariane Emond (promotion), Françoise
Guenette et Francine Pelletier
(rédaction).

PUBLICITÉ
Claude Krynski : (514) 843-7226.

ABONNEMENT
1 an : 6 numéros : 11\$.
2 ans : 12 numéros : 20\$.
Desoutien : 25\$ et plus. International,
voie de surface : 18\$. Par avion : 24\$.
Responsable : Nicole Bernier.

**CE NUMÉRO DE LVR A ÉTÉ
PARTIELLEMENT RÉALISÉ
GRÂCE À UNE SUBVENTION
DU CONSEIL DES ARTS
DU CANADA.**

LA VIE EN ROSE est éditée
par les Productions des années 80,
corporation sans but lucratif. On
peut nous rejoindre de 9 h 30 à 5 h au
3963, rue St-Denis, Montréal,
H2W 2M4, ou en téléphonant au
(514) 843-8366.

Tout texte ou illustration soumis
à LVR est soumis à un comité de lecture.
Date de tombée : 2 mois avant la
prochaine parution.

Depôt légal : Bibliothèque nationales
du Québec et du Canada.
ISSN-0228-549. Indexée dans RADAR.
Courriel de deuxième classe : 5188.

L'Institut Simone de Beauvoir

Offre des cours du soir :

- 1) Black Women : the Missing
Page From Canadian Wo-
men's Studies. Du 9 au 6 juin
83, de 18 h à 20 h.
- 2) A History of Canadian Wo-
man Composers. Du 16 juin
au 14 juillet 82, de 18 h à 20 h.

L'Université d'été homosexuelle

Du 10 au 17 juillet 83 à Myko-
nos (programme mixte) et à
Lesbos (non-mixte), en Grèce.
Thèmes des discussions :
Lesbiennes et féminisme/
Éducation/Identité-Diversité/
Pourquoi luttons-nous ?/
Symbole du vêtement/Sexu-
alité et vécu/Culture et créa-
tion des lesbiennes.
Pour tous contacts :
Groupe Lesbienne U/E/H/
Lesbos
a/s la Boulangerie
48, rue de Bruys
13005 Marseille

Le carrefour des femmes de Rosemont

Vous invite à ses cours de
massage, gymnastique dou-
ce ; à ses ateliers de lecture,
films et animation ; à son café-
rencontre, rencontres de
groupe, etc... Pour toutes les
femmes du quartier.
Pour plus d'information :
3245 St-Joseph est
(CLSC Rosemont)
524-3541

La pornographie, base idéologique de l'oppression des femmes

Ce document de Micheline
Carrier, non disponible en
librairie, peut être commandé
chez l'auteure, par mandat-
poste, au coût de 4,95\$
l'exemplaire + 55c pour frais
d'envoi, à :
1337 avenue Maguire, app. 1
Sillery, Québec G1T 1Z2.



Fête des mères : Fête pour la paix?

Le comité «Paix et désarme-
ment» de la Ligue des femmes
du Québec organise le 8 mai
prochain, jour de la Fête des
mères, en collaboration avec
des regroupements de fem-
mes de Sherbrooke, Kingston,
Toronto et Ottawa, une grande
marche pour le désarmement
nucléaire et pour la paix.
Soyez à leurs côtés à Ottawa,
pour que la Fête des mères
redevienne une journée com-
mémorant la paix.
Pour plus d'information :
(514) 845-3796.

La garderie la ruche

Organise un bazar les 3 et 4
juin 83. Si vous avez quoi que
ce soit d'inutile, communiquez
avec elle : 273-7736 (jour)
259-0589 (soir) ou déposez-
le vous-même au 2555 Le-
clair (coin Hochelaga).

Les sages-femmes autodidactes et les infirmières sages-femmes s'unissent

Née il y a un an, l'Alliance des
sages-femmes d'Amérique
du Nord (ASFAN) a pour but
d'unir les sages-femmes et
projette d'offrir les bases
éducationnelles pour l'en-
traînement en sage-femme-
rie. Une conférence nationale
aura lieu en octobre 83. Pour
plus d'information :
Carol Leonard, 30 South Main
Street, Concord, NH 03301,
USA. (603) 225-9586.

Projets plus inc.

Pour toute femme ayant be-
soin d'aide dans son choix de
carrière et dans la compré-
hension de toute situation de
travail.
2306 Sherbrooke est, bur. 3a
Montréal : 522-1149



Joe Borowski contre le droit à l'avortement

La croisade de Joe Borowski contre l'avortement se poursuit.

En 1971, il se fit remarquer en démissionnant de son poste de ministre de la Voirie du Manitoba pour protester contre le fait que les avortements pratiqués en milieu hospitalier étaient défrayés par des fonds publics. En 1973, il refusa de payer l'impôt fédéral pour les mêmes raisons, ce qui lui valut l'emprisonnement à quelques reprises. Et, récemment, il faisait à nouveau les manchettes à cause de déclarations antisémites et de menaces physiques proférées contre le docteur Henry Morgentaler qui ouvrit, début mai, une clinique d'avortement

à Winnipeg.

Le 9 mai 1983, la cause Joe Borowski sera portée devant la cour du Banc de la reine à Regina en vue de renverser la loi fédérale sur l'avortement (voir LVR, mars 82). Si le jugement était porté en sa faveur cela signifierait que l'avortement au Canada sera désormais considéré comme un meurtre. Alors que Borowski s'est vu légalement accordé par la Cour le droit de représenter les «foetus» aucune autre intervention ne sera admise. Personne, donc, pour représenter les milliers de femmes qui tombent enceintes sans le vouloir; personne, en fait, pour représenter les femmes tout court.

À l'extérieur du palais de justice, par ailleurs, une coalition de groupes de femmes, de groupes populaires et de

syndicats s'opposera à Borowski. Cette Coalition, nouvellement formée pour défendre le droit à l'avortement, organise présentement une semaine d'activités afin de dénoncer le procès: conférence de presse, annonces dans les journaux, meeting public et démonstrations de tous genres. Tout groupe ou individu-e qui désirerait appuyer la Coalition, d'une façon ou d'une autre, est prié-e de contacter: Pro-Choice Coalition a/s No 219-1810 Smith St. Regina, Saskatchewan (306) 522-9707 ou 584-7288

F.P.

les infirmières contre le pouvoir médical

– **«Va falloir la déclencher. Je pars en vacances vendredi.»**
– **«Faut vous enlever l'utérus. De toutes façons, à votre âge, vous n'aurez plus d'enfants!»**
– **«C'est pas une Miss Beauté qu'on nous a envoyée à matin, hein, garde? Grosse comme ça, a doit pus servir à grand' chose.»**
– **«Violée? Vraiment violée? Y a des cas plus urgents. J'ai d'autres patients à voir avant.»**

«Quotidiennement, au cœur de la production médicale, les infirmières ont été jusqu'ici les témoins individuels et isolés de trop d'abus et de mépris, d'erreurs et d'incompétences, encouragés par la rémunération à l'acte».

Mépris, incompétence: cette condamnation du pouvoir médical, ce sont – après les féministes impliquées dans le mouvement d'auto-santé et des femmes déjà victimes d'erreurs médicales – des infirmières qui la formulent aujourd'hui. Dans son bulletin L'Option, largement diffusé autour du 8 mars dernier, et sous la plume de sa présidente Hélène Pelletier, la Fédération des Syndicats professionnels d'infirmières et d'infirmiers du Québec (SPIIQ) va encore plus

loin, en accusant le pouvoir médical de s'être érigé sur la dépendance des femmes:

«En effet, si les femmes reçoivent plus de 60% des services médicaux, c'est que les médecins ont réussi ce tour de force, à médicaliser à outrance et à transformer en «maladies» toutes les étapes normales de la vie des femmes: menstruations, fertilité, contraception, grossesse, accouchement, allaitement, ménopause...»

Pour la SPIIQ, les infirmières ont donc «la responsabilité sociale de dénoncer cette exploitation de la santé des femmes et de développer une nouvelle pratique médicale qui respecte les femmes et favorise leur autonomie». Pour opérer cette dénonciation, elle devraient «s'associer aux actions déjà entreprises par le mouvement des femmes», tout en prévoyant des représailles inévitables, «la santé des femmes étant un marché trop lucratif pour que les médecins n'y défendent âprement leurs intérêts».

Cette proposition courageuse n'est pas que théorique: on suggère aux membres de mettre sur pied, dans leur centre hospitalier, un comité de vigilance responsable de recueillir quotidiennement les preuves nécessaires à la SPIIQ pour établir des listes noires de médecins incompetents et les rendre accessibles; pour monter des dossiers sur l'abus de certaines pratiques à l'acte; pour étendre le champ de pratique des

infirmières et prendre en main avec les femmes le domaine de la contraception, des grossesses, accouchements, ménopauses, etc.; pour se rapprocher des groupes de femmes travaillant en santé.

En plus des comités de vigilance, on demande aux infirmières de mettre sur pied dans les urgences des comités d'accueil pour femmes violées ou battues, afin de soutenir ces femmes à leur arrivée à l'hôpital, (assurer une présence pendant l'examen gynécologique ou le traitement, contacter les centres d'aide ou maisons d'accueil, etc.).

Ces propositions, énoncées par le comité de la condition féminine de la Fédération des SPIIQ, étaient soumises, entre les 12 et 15 avril derniers, à l'assemblée générale des membres des SPIIQ. Les infirmières les ont entérinées, acceptant de travailler davantage avec les groupes de femmes, et d'instaurer les comités de vigilance et d'accueil. Mais, pour que ces comités soient fonctionnels, on commencera par en implanter un ou deux par région, et dans certains départements-cibles: urgence et obstétrique, bien sûr, mais aussi gériatrie, etc.

P.S.: Bientôt, dans La Vie en rose, un reportage sur les abus du pouvoir médical; à une entrevue avec les dirigeantes des SPIIQ, nous voulons ajouter des témoignages et des commentaires d'infirmières et de patientes. Vous en avez long à dire? Écrivez-nous.

F.G.



Raid
ou

la Commission des droits?

S *cénario 1* : votre patron vous entoure la taille de son gros bras poilu et vous fait discrètement comprendre que si vous n'acceptez pas de coucher avec lui, c'est la porte.

Scénario 2 : votre collègue de travail vous fait sans cesse des farces plates au sujet de votre apparence et de votre vie sexuelle depuis que vous avez refusé son invitation à souper avec lui.

Que feriez-vous dans une telle situation ? a) Aller au dépanneur du coin acheter une canne de Raid ? b) Embaucher quelqu'une pour qu'elle lui casse les deux jambes ? c) Déposer une plainte à la Commission des droits de la personne ?

Si cette dernière alternative vous intéresse, vous serez ravies d'apprendre que la Charte des droits et libertés du Québec vient d'être amendée : dorénavant, le harcèlement en raison du sexe, de l'orientation sexuelle, de la condition sociale (entre autres) est interdit.

Cet amendement, lorsqu'il entrera en vigueur, pourrait changer radicalement nos conditions de travail. Rappelons-nous que dans le sondage effectué conjointement par le Y.W.C.A. et la Vie en Rose, pas moins de 64% des répondantes ont dit avoir été harcelées au travail. Mais j'ai bien dit : pourrait.

En effet, les tribunaux ont la mauvaise habitude d'interpréter restrictivement la portée des droits que nous accorde la Charte. Selon Liza Novack, du Comité

contre le harcèlement sexuel d'*Au bas de l'échelle*,¹ la terminologie employée dans la Charte peut prêter à confusion :

«La nouvelle définition proposée dans la Charte est ambiguë. Je ne pense pas que «harcèlement en raison du sexe» traduise la même réalité que la notion de harcèlement sexuel. C'est pourquoi nous avons recommandé en Commission parlementaire que la mention suivante soit incluse dans la Charte : «Le harcèlement sexuel constitue une violation de la personne et un motif de discrimination interdit.»

D'autre part, dans le dictionnaire, la définition du mot harcèlement implique toujours une répétition. Il aurait été nécessaire de reconnaître dans la Charte qu'il y a harcèlement sexuel même si le geste n'est posé qu'une fois.»

Mais il y a aussi un autre problème lié au fonctionnement de la Commission des droits et libertés, elle-même sévèrement critiquée par plusieurs groupes, dont *Au bas de l'échelle*. La Commission

rejette plusieurs plaintes dès leur dépôt, en fonction de critères qui ne sont pas expliqués aux plaignantes ; il faut attendre entre un an et deux ans avant que les résultats de l'enquête soient communiqués à la plaignante ; de plus, la Commission accorde le bénéfice du doute à celui qui est accusé de discrimination ou de harcèlement, et exige un degré de preuve très élevé. La plaignante doit passer par une phase obligatoire de conciliation avec son employeur, au cours de laquelle elle finit souvent par négocier à la baisse les dédommagements qu'elle exigeait. Dans la majorité des cas référés par *Au bas de l'échelle*, la Commission a décidé de fermer les dossiers, faute de preuve.

Ainsi, à cause de son fonctionnement, la Commission des droits de la personne agit souvent comme un frein aux dénonciations faites par les femmes. Il serait sans doute plus avantageux dans certains cas de s'adresser directement à la Cour provinciale (pour toute demande 10 000\$) ou à la Cour supérieure. C'est ce que l'Association pour la défense des droits des gai-e-s du Québec (ADGQ) a fait après que la Commission eut fermé son dossier parce que selon elle, il n'y avait pas eu de discrimination. C'est en Cour supérieure que l'ADGQ a gagné son recours contre le CECM qui avait refusé de lui louer un local.

ANDRÉE CÔTÉ

^{1/} Organisme de défense des droits des travailleuses et travailleurs non syndiqué-e-s. 1015, rue Ste-Catherine est, Montréal, H2L 2G4, tél. : 842-0462.

RESTAURANTS

De la porte....

1 h 15 : Le restaurant est plein. Je viens d'échapper une assiette de croque-monsieur à terre. C'est la quatrième fois que ça m'arrive en deux ans et demi. Je sens les yeux de la gérante constamment sur moi. C'est lourd. Qu'est-ce qui se passe ? Oups ! J'ai un nouveau client. Je ne l'avais pas vu. Vite. Le verre d'eau. Sourire. « Bonjour monsieur, êtes-vous prêt à commander ? » Je continue : deux cokes, trois pains, le club du monsieur, « Mademoiselle, du Ketchup ! », vite, les factures des trois madames, du café à la deuxième table... le cuisinier me crie après. J'ai des nouveaux clients assis à une table sale. « Hélène, finis tes clients, Andréa va prendre ta section, y a pas beaucoup de monde dans le restaurant. »

1 h 20 : C'est aussi plein dans le restaurant. D'habitude je finis de travailler à deux heures. Ça a l'air que la gérante veut me parler... Du calme Hélène, relaxe, faut pas pleurer, contrôle-toi, donne-lui pas ce plaisir-là. T'as rien fait de mal. T'as bien fait ton travail. Tu leur as donné toute ton énergie. Qu'est-ce qu'ils veulent de plus ? Ma soumission.

1 h 40 : Je me suis habillée. Je suis dans le bureau. Froid, j'ai froid. « On a pris une décision. Je n'garde pas d'employés qui répliquent tout le temps. Réalises-tu que t'es révolutionnaire à vingt-cinq ans ? T'as pas encore compris que tu travailles pour un patron. T'as incité un client à se plaindre de la qualité de la nourriture. Tu jettes les pains qui ont pas été touchés par les clients, ça a l'air que tu trouves pas ça hygiénique ? Tu te plains tout le temps, tu voudrais être payée pour le ménage après la fermeture, c'est pas la règle ici... À part ça, t'es pas compétente, t'es pas assez vite... »

C'est vrai, je n'accepte plus l'arbitraire et des conditions de travail dignes du Moyen Âge. On m'a congédiée avant que je n'encourage par mon attitude les autres filles à faire pareil. À dire non !

Nous sommes 50 000 serveuses au Québec à voir nos conditions déjà archaïques se détériorer. L'accès à la syndicalisation nous est bloqué et notre gouvernement semble avoir oublié ses belles promesses électorales. Au lieu de réformer le code du travail pour nous faciliter l'accès à la syndicalisation, le gouvernement nous poursuit pour nous faire payer de l'impôt rétroactivement sur nos pourboires. Ça ne peut plus durer ! Nous devons nous organiser.

HÉLÈNE LEGAULT

.... à
l'AGAP

La restauration : un ghetto d'emploi pour les femmes, des conditions de travail archaïques, un métier peu connu.

Le métier de service aux tables comprend au moins 80% de femmes. Les 20% d'hommes qui font le même métier se retrouvent dans les emplois les plus favorisés : dans les restaurants les mieux cotés, dans les rares établissements syndiqués (4%), etc. Pour les femmes les promotions sont inexistantes. Elles n'ont pratiquement aucun accès aux emplois de maître d'hôtel, de gérant, de chef cuisinier et, dans les restaurants les mieux cotés, aux emplois du soir, donc moins de pourboire et moins d'heures.

L'embauche est discriminatoire : une femme doit être jeune et attrayante, son expérience a peu d'importance. Qu'arrive-t-il aux serveuses de plus de quarante ans qui sont licenciées ? Elles se retrouvent avec 50\$ par semaine d'assurance-chômage ou tout simplement sur le Bien-être social. Le salaire d'une serveuse est un sous-salaire de 3,28\$ l'heure, qui a « reculé » de 40,2% en six ans par rapport à l'inflation pendant que le salaire minimum, maintenant de 4\$ l'heure, « reculait » de 30%.

Les tâches ? En plus du service, une serveuse fait le ménage, la cuisine, répond au téléphone, s'occupe de la caisse et du vestiaire – le tout en souriant pour 3,28\$ l'heure ! Plusieurs employeurs volent systématiquement des heures de paie, des chèques de vacances, du temps supplémentaire... quand ce n'est pas tout le chèque de paie qui y passe. La Loi des normes du travail est inefficace devant ces infractions. Le harcèlement sexuel fait partie de la vie quotidienne d'une serveuse et, avec le chômage, le chantage est de plus en plus menaçant.

L'Association des gens à pourboire (AGAP) a été mise sur pied le 27 janvier 1982 suite à des poursuites du fisc fédéral et provincial contre les gens au pourboire, visant à taxer les pourboires

de façon rétroactive. C'EST LE COMBLE ! Certaines travailleuses se retrouvent avec des factures d'impôt allant de 5 000\$ à 10 000\$ pour chaque palier de gouvernement. Or la coutume dans la restauration voulait que les serveuses ne déclarent pas la totalité de leurs revenus en pourboire. C'est pourquoi nous exigeons : 1- l'arrêt des poursuites et le remboursement de ceux et celles qui ont déjà payé. 2- les mêmes avantages sociaux que les autres travailleurs et travailleuses et au même prix. 3- le même salaire minimum que les autres travailleurs et travailleuses. 4- l'abolition du statut de travailleur autonome. 5- l'abolition du pourboire et son remplacement par des frais de service de 15% et une diminution de la taxe de vente à 5%.

L'AGAP compte aujourd'hui 600 membres. Elle a mené plusieurs actions depuis un an : manifestations, pétitions, assemblées publiques, etc... Elle a forcé le gouvernement québécois à tenir une commission parlementaire sur la question. Tout en poursuivant la lutte sur le front de l'impôt, nous travaillons maintenant à écrire un livre noir qui révélerait nos conditions de travail, des conditions dignes du Moyen Âge, des conditions de femmes. Nous lançons un appel à toutes celles qui pourraient nous fournir de l'information pour ce dossier noir ou qui voudraient se joindre à nous. AGAP : 1601, Delorimier, Montréal. Téléphone : 598-2358.

LE COMITÉ DE LA CONDITION FÉMININE
DE L'ASSOCIATION DES GENS
À POURBOIRE

POUR RENSEIGNEMENTS :
HÉLÈNE LACHANCE

Jugée par ses pères

En 1960, la criminologie Marie-Andrée Bertrand consacrait une partie de sa thèse de maîtrise au «traitement différentiel»; selon elle, garçons et filles n'étaient pas jugés de la même façon devant les tribunaux de la jeunesse, beaucoup à cause de la composition essentiellement masculine de ces derniers. 20 ans plus tard, l'expression «être jugé-e par ses pères (pairs)» tient toujours. En droit du travail, par exemple. Au Québec, il n'y a pas de femmes commissaires du travail¹ et une seule femme est présidente de tribunal d'arbitrage² (selon la liste du ministère du Travail). Toutefois, et c'est fréquent dans le secteur public, il arrive que le tribunal soit tripartite (président-e, arbitre patronal-e, arbitre syndical-e) et que l'arbitre syndical-e soit une femme. Dans la réalité, ça donne souvent ceci :

«Ben voyons donc ma p'tite fille, fais-toi z'en pas, j'avais tout t'expliquer ça tout à l'heure». La «petite fille» rougit décontenancée. Elle regarde le Président du Tribunal, puis tous ceux qui ont les yeux braqués sur elle dans ce prétoire. Elle ne comprend pas. Elle exigera des excuses tout à l'heure, à l'ajournement... Pas maintenant... Elle hésite. Ne devrait-elle pas se raviser, et lui rappeler devant ce beau parterre qu'elle, «la petite fille», a presque trente ans... qu'elle constitue ce Tribunal en tant qu'arbitre syndicale au même titre que l'arbitre patronal et que lui, le Président... Qu'ils sont tous trois nommés selon la convention collective pour disposer des griefs présentés devant eux... Qu'elle a simplement fait ce qui était dans son mandat : s'interposer verbalement à ce que lui, le Président, aille trop loin dans l'interrogatoire du témoin, puisqu'il est d'abord du ressort du procureur de faire la preuve... C'est vrai que lui, le Président, est âgé d'un gros trente-sept ans, qu'il a été son «prof» en relations industrielles à l'Université Laval, qu'il a été «conseiller auprès du Gouvernement pour différents sommets économiques» et que des titres ronflants, ça se défend : attitude paternante, condescendante, voire fascisante... Qu'il... et puis, réflexion faite, la «petite fille» se demande lequel des deux n'a rien compris et ce qu'il va bien pouvoir lui expliquer tout à l'heure !

Aujourd'hui, «la petite fille», toujours dans sa «job» d'arbitre syndicale à bord d'un tribunal tripartite de l'éternel modèle deux contre une, est bien mêlée. D'abord le procureur patronal interpelle le Tribunal ainsi : «Les membres du Tribunal et Madame». Puis le Président se

retourne vers elle comme si elle était sa secrétaire : «Veuillez prendre ça... (ce qui est en train d'être dit par un témoin) en note. «Décidément !... Elle se demande pendant combien de temps elle va devoir supporter semblable comportement et un tel encadrement au masculin. D'autant plus que présidents, arbitres patronaux et procureurs sont nommés pour disposer ou défendre des griefs déposés par une organisation syndicale composée de 95% de femmes, la Fédération des syndicats professionnels d'infirmières et d'infirmiers du Québec.

Pas étonnant que certaines sentences transpirent la discrimination et la misogynie ! Elle a en mémoire un extrait d'une sentence arbitrale où le président décide qu'un poste peut être offert uniquement aux hommes au Service Ambulatoire de Chicoutimi : «Le Tribunal n'ignore pas qu'une femme puisse être plus forte qu'un homme, Mais il s'agit là d'une situation exceptionnelle. La règle veut plutôt le contraire».

À l'automne 82, la Commission des droits et libertés de la personne donnait pourtant raison au syndicat dans une cause analogue. Il n'a pas fallu une longue argumentation pour démontrer que la force physique n'appartient pas plus à un sexe qu'à l'autre, qu'elle est inégalement répartie entre les deux sexes. Des «expert-e-s» de la Commission ont d'ailleurs affirmé que les sentences arbitrales là-dessus étaient pourries (à cause probablement des conditionnements culturels de ceux qui les font) et qu'il faudrait peut-être procéder directement par voie de plainte à la Commission.

Lorsqu'on aborde lois et jurispruden-

ce, on découvre en fait un profil de société, un système de valeurs. Ce qu'il y a de pernicieux dans ces attitudes ou raisonnements sexistes, se dit la «petite fille», c'est qu'ils soient à prétention juridique et qu'ils banalisent par là l'abus de pouvoir quotidien. Même plus, ils le légitiment. Ainsi un arbitre patronal, monsieur R.J. Côté, y allait de sa petite réflexion personnelle dans une dissidence qu'il signait dans l'affaire «Hôpital Saint-Sacrement contre S.P.I.I.Q.», en août 1980 :

«Je crois que la meilleure définition d'un mot vient des «us et coutumes». Ainsi, tous et chacun d'entre nous nous savons que les mots *viol* et *respect* sont aux antipodes. Ainsi, une femme violée n'a pas commandé le respect de son agresseur.»

Peu importe le fond du litige, les mots ainsi dénaturés travestissent la réalité : l'agresseur devient agressé parce que la victime n'a pas su se faire respecter ! Avec une telle logique, il n'est pas étonnant que les travailleuses – et les femmes en général – soient les premières dont les droits ne sont pas «respectés».

PAULE BÉLANGER,
CONSEILLÈRE À LA FÉDÉRATION
DES S.P.I.I.Q.

1/ Les commissaires disposent des plaintes portées selon le code du travail.

2/ Le tribunal d'arbitrage dispose des griefs déposés selon la convention collective.

UNE JOB DE FEMME

Dans ce monde d'hommes, organisé par et pour eux, on comprend parfois difficilement comment une revue comme la vôtre fait pour se rendre à destination, des brouillons à la table de montage, en passant par les presses jusqu'à ma porte.

Et dire que c'est un homme engagé par ses semblables et payé par nous qui me la livre en même temps que mes chèques de chômage et mes comptes à payer. Je ne sais pas pourquoi, je ne l'ai jamais remercié de son geste. Peut-être parce que je n'arrive pas à oublier qu'il y a six ans maintenant, j'ai posé ma candidature, en même temps que 150 autres femmes et 1 500 hommes, afin d'être payée pour laisser des papiers dans les trous de portes.

Lors de l'entrevue, dernière étape ou dernier filtrage, on m'a expliqué

que ce n'était pas une job de femme parce que, entre autres, les sacs de ces porteurs de paperasses pouvaient peser jusqu'à 40 livres. À croire qu'il y a du monde qui envoie des briques dans des enveloppes. À ça je leur ai répondu que «porter, ça nous connaît» : à part de porter le poids de la bêtise des hommes depuis des millénaires (ça je ne leur ai pas dit parce que je voulais la job), on a porté nos enfants sur notre dos, sur notre poitrine et dans nos bras, des sacs de patates, des seaux d'eau, des pierres plates ou rondes, et on continue à porter toutes sortes d'affaires. (Je ne leur ai pas dit non plus qu'eux-mêmes avaient été portés dans des bedaines, sur des jambes fatiguées ou pas). Alors porter des sacs de lettres, je trouvais que, vraiment, y'avait rien là. Mais pour me sauver d'un mal de dos, ils m'ont renvoyée

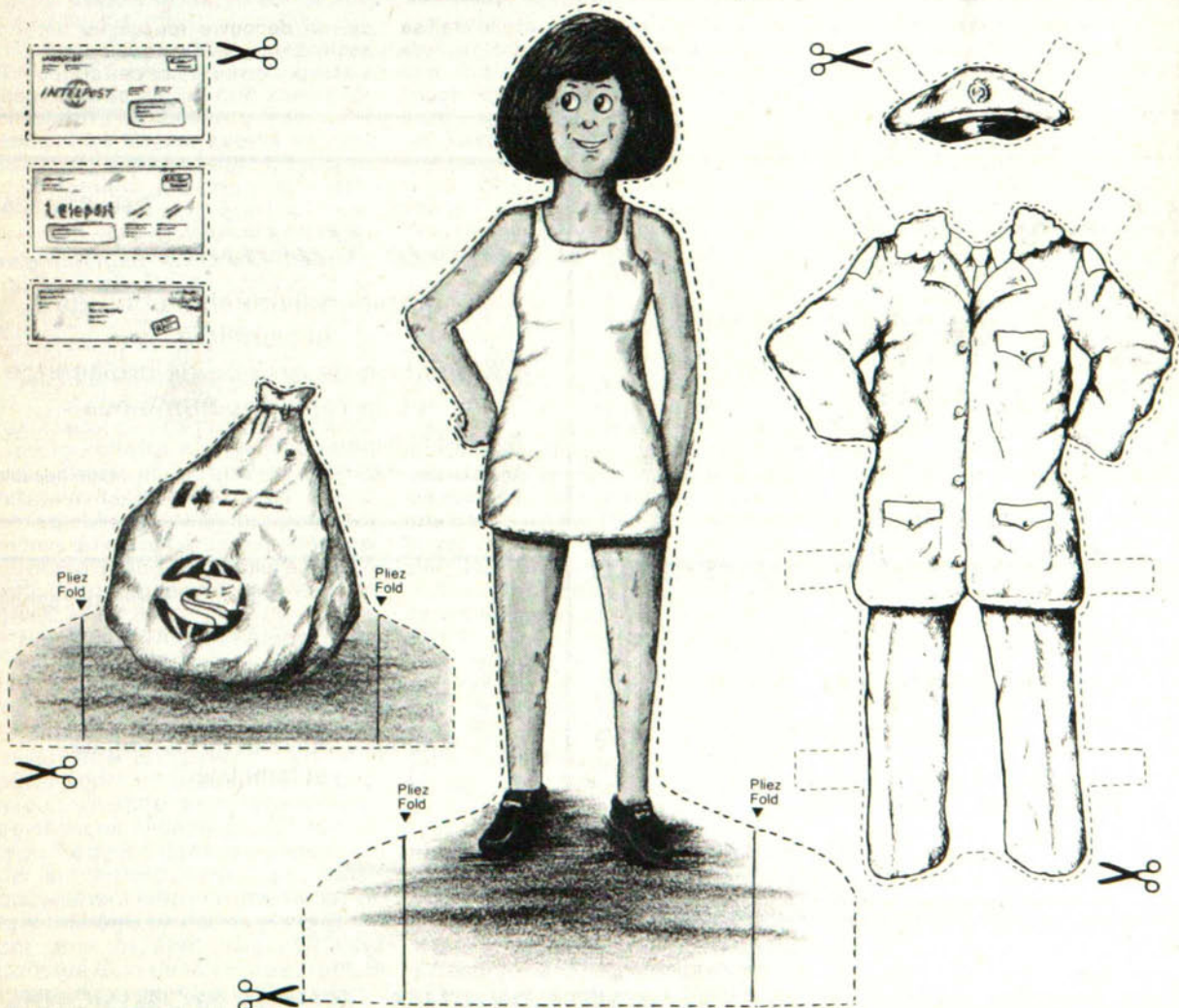
chez nous (les autres femmes aussi) avec un mal de tête.

Et comme le hasard fait bien les choses, je me suis trouvé une job, quelques années plus tard, comme livreuse. Cette fois-ci, on ne me demandait pas de porter des sacs de poste mais des boîtes pesant chacune entre 35 et 50 livres. Là il n'était plus question de laisser des enveloppes à domicile, mais des boîtes de revues, et de les livrer dans des kiosques, des librairies ou des tabagies. Le travail était plus stressant et pas mal moins payant, et je me suis fait des gros bras. Maintenant je pourrais bien retourner les voir pour porter leurs sacs, je suis encore mieux équipée qu'avant. Mais il n'y a plus de job, même pas pour leurs fils ou leurs beaux-frères alcooliques.

Domage. ✱

JOANNE MELANSON

Illustration : merci à la Maison des postes, service des communications, Montréal



JOSEE
VILANDRE

LL.L
AVOCATE

220 ST-JEAN
LONGUEUIL QC
J4H 2X5

BUREAU
677 3330
RÉSIDENTE
281 1604

dc

HÉLÈNE BÉLANGER
DOCTEUR EN CHIROPATRIQUE

407, ST-LAURENT, SUITE 110, MONTRÉAL, QUÉBEC H2Y 2Y5 (métro Place d'Armes)
SUR RENDEZ-VOUS: (514) 871-8520

BUR. LAVAL
(514) 688-1044

BUR. C.C.P.E.
1497 EST, BOUL. ST-JOSEPH
MONTRÉAL H2J 1M6
(514) 522-4535

Luce Bertrand, M.Ps.
PSYCHOLOGUE

"Une femme à l'écoute des Femmes"

PEURS - DÉPENDANCES - CULPABILITÉ
HÉTÉROSEXUALITÉ - HOMOSEXUALITÉ
CROISSANCE - CHEMINEMENT

Femmes de tête

Cabinet de consultation et d'animation
individuelle et pour les groupes,
en français, en anglais.

849-2098

oo

271-4846

Tél.: 273-9259

Marie Cabana, psychologue

Thérapie individuelle, conjugale
et familiale

Animation de groupe de croissance
et de relations humaines

6247 St-Vallier
Montréal H2S 2P6

Métro Beaubien

LINDA BUJOLD MEd.

Psychothérapeute

Psychothérapie et Counselling pour
femmes, anglais et français.

Sur rendez-vous

(514) 271-4846 résidence
(514) 486-2049 bureau

Tél.: 527-0974

Danièle Tremblay, B.Sc., C.M.

Thérapie individuelle, conjugale
et familiale

6, est Boul. St-Joseph
Montréal H2T 1G8



Les mauvaises manières

C'est entre deux éclats de rire qu'elle me raconte la fin de son histoire. Elle s'était retrouvée au lit avec un inconnu d'un soir et, à un certain moment des ébats, elle l'entendit proférer un formidable et retentissant «Attention, j'arrive», suivi tout de suite après d'un non moins formidable «J'éjacule», et puis, le silence. Une femme avertie en vaut deux, mais quand elle vit dans un appartement aux murs de carton elle ne tient pas à ce que les voisins le soient nécessairement. Elle s'est subitement sentie comme un soufflé qui se dégonfle au sortir du four. C'est quand même curieux, les manières au lit, ajoute-t-elle. C'est comme les manières de table, d'habitude elles passent inaperçues et c'est quand elles se font trop remarquer que ça devient achalandant. Une fourchette est un instrument insignifiant mais quand elle se retrouve dans une tasse de café, on sent qu'elle n'est pas à sa place. De même qu'on voudrait bien changer de place quand on est assis à proximité de quelqu'un qui sape en mangeant.

Bref c'est comme ça que nous en sommes arrivées à faire des analogies entre les manières de table et les manières au lit et que, suivant ce filon, le type de tout à l'heure devait être du genre à roter et à péter après un repas comme pour mieux souligner ses merveilleuses puissances digestives. C'était un type fréquent dans les années 70 de la contre-culture, type remarquablement bien informé sur la culture chinoise ancienne et moderne car son rot était invariablement ponctué d'un «les Chinois le font, je vois pas pourquoi je le ferais pas».

Si mon amie avait d'abord mangé avec lui, elle aurait pu deviner la suite de l'expérience.

Donc un conseil : mangez d'abord. C'est énergétique et instructif. Et si votre éventuel partenaire vous invite à manger à la bonne franquette, «je vais fricoter les restes de la semaine parce que ça va se gâter», méfiez-vous de ce que ça peut donner au lit. Il est du genre économie domestique qui ne fête que dans les grandes occasions et, de toute évidence, celle-ci n'en est pas une.

Nulle part dans les livres d'étiquette moderne il n'est fait mention qu'il est malséant de se moucher avec la nappe, de se soulager la vessie ou le gros côlon dans la même pièce que celle où l'on mange, de lancer sa nourriture dans la face du voisin, de vomir dans son assiette, de baisser sur la table ou en-dessous quand il y a des invités, et ce doit être parce que ce genre de choses ne se pratiquent plus du tout, sauf peut-être dans les orgies organisées ou dans les films. Nulle part non plus il n'est fait mention qu'il ne faut pas lire devant quelqu'un en mangeant, et pourtant ça se fait. Je ne parle pas d'un mari ou d'un habitué, je parle d'un courtisan, si c'est possible d'employer ce mot ici. Soyez assurées que cet individu va baisser en écoutant la télévision, et on ne peut même plus parler de mauvaises manières dans ce cas.

Pour en revenir au monde des mauvaises manières ordinaires, c'est pas le choix qui manque. Mais, faute d'espace, je vous laisse faire vous-mêmes les analogies ainsi que la transposition du masculin au féminin dans les cas où ça s'y prête. Il y a le verbo-moteur ou le glouton

pressé qui parle la bouche pleine et vous oblige à assister au spectacle de sa déglutition ; le critiqueux qui devant un mets ne cesse de vanter les mérites de celui qu'il a mangé hier, ou dans son pays, ou chez sa mère ; le pétasseux qui écrapoutit tous les aliments de son assiette en une purée informe ; le ketchupoux qui en met partout to kill the taste ; le grapilleux fine gueule qui touche à peine aux aliments par manque d'appétit congénital ou par dédain ; l'avaricieux qui ne cesse de parler du prix ou de la quantité des aliments et qui veut en avoir pour son argent ; il y a celui qui se saouïe la gueule avant même le début du repas (repos garanti au lit) ; celui qui suit une diète perpétuelle et qui dit qu'il en mangerait bien mais... ; le jovialiste qui ne cesse de s'exclamer que c'est bon, que c'est merveilleux que ça s'est peut-être ; celui qui boit son rince-doigts ; qui se mouche avec son napperon ; qui se cure les dents avec votre paquet d'allumettes ; qui se sert de son pouce pour pousser ses aliments vers sa fourchette ; qui se sert de sa fourchette pour ponctuer ses envolées littéraires ou pour désigner la voisine d'en face ; et il y a celui qui ne cesse de passer des remarques sur vos manières à vous. Ça c'est achalandant.

Les bonnes sœurs nous disaient : «Il ne faut pas aller vers la soupe, mais que la soupe vienne vers soi», et quand je me rappelle la lavasse qu'elles nous servaient, je comprends pourquoi on a appris si vite les bonnes manières. Pendant qu'aucune frénésie ne nous précipitait vers la soupe, nous avions tout le temps d'examiner les ustensiles. Je me dis donc qu'il est préférable de laisser du lousse dans l'art d'utiliser la grosse cuillère et de s'assurer d'abord de la qualité de la nourriture.

MONIQUE DUMONT



Achat et Vente
de livres et disques

usagés

844-4541

317 est, Ontario
pres St-Denis

Samedi
jusqu'à 18:00

L'OCCAZE

DISQUES ET BÉBÉS USAGÉS
B.D. NEUVES RÉDUITES DE 20%

769 BELLECHASSE
Ⓟ BEAUBIEN
272-7600

8019 ST-HUBERT
- COIN JARRY
(EN PLUS LIVRES
USAGÉS)
Ⓟ JARRY
279-6600



La Fripe

PRÊT-A-REPORTER

5395 AVE. DU PARC MTL. TEL. 495-4736



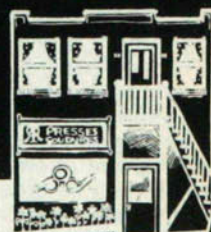
*Café
Haut Pluriel
935 Duluth, est
Montréal*

522-8219

et les mots pour le dire
s'impriment clairement

les presses solidaires inc.

2381 Ave Jeanne d'Arc
Montréal, Québec,
H1W 3V8
tél: 253-8331



Services de photocomposition, mise en page, caméra, impression, assemblage

cheap thrills

1433 BISHOP ST. TEL. 844-7604

Vente et achat
de disques et
livres usagés



Y a-t-il une patate frite dans la salle ?

CONFESSION D'UNE JUNKIE

Moi, Hélène P., 31 ans, junkie, persécutée... je le dis maintenant : ma vie est un enfer. Je circule coupablement d'un stand de patates frites à l'autre, à l'insu de Louise Lambert-Lagacé,¹ la nuit, quand tous les chats sont gris et que personne ne peut me prendre la main dans le sac (gras) de patates. À partir de 23 heures, j'entre dans la clandestinité : j'ai repéré les meilleures patates frites en ville, et mon réseau me mène du «Montreal Poolroom» de la rue St-Laurent jusqu'à «Bien Bon», coin Duluth et St-Denis, en passant par «L'Express», de l'autre côté de la rue, stand de patates très «in» et de luxe (inconvenient du luxe : il n'y a pas de «take-out», les sacs bruns Kraft étant peu compatibles avec ce genre de décor).

La mort dans l'âme, je suis régulièrement obligée de suivre mes amies «normales» dans des restaurants végétariens, chinois ou japonais – endroits d'expiation de mes péchés de chère – ou d'écouter leurs sermons sur la montagne de mes déchets toxiques, en attendant de me revenger chez McDonald's ou chez le Colonel Sanders.

L'équilibre alimentaire m'angoisse, les calories me rendent folle, les hydrates de carbone me dépriment, les vitamines me harcèlent (je ne suis plus capable de réciter l'alphabet sans faire de l'urticaire), et les minéraux me narguent. As-tu assez de fer ? Mange des épinards ! (j'hais ça). Manques-tu de potassium ? Élimines-tu ? Mange du tofu ! (ça goûte rien).

Hypoglycémie, cancer, hypertension, embonpoint, diabète, le choeur grec des maladies de la malbouffe hurle dans ma conscience, et je me sens comme Gilbert Bécaud accusé d'avoir volé-l'a volé-l'a volé l'orange.

En fait, je mène une double vie : je mange des pommes parce que c'est bon pour la santé, et je les fais descendre avec un bon verre de Coke tiré de mes 26 onces (750 millilitres) quotidiens, achetés au dépanneur le plus loin parce que le dépanneur du coin de la rue vend des mauvais crus qui goûtent le Pepsi. C'est bon pour ma santé : ça me fait marcher.

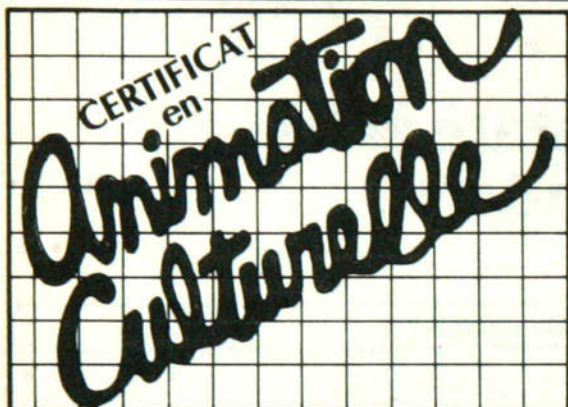
La base de mon alimentation est la tranche de pain Weston que je couvre de toutes sortes de matières (j'ai le sens de la hiérarchie, je n'ai pas dit «nourritures») selon l'inspiration du moment : Cheez Whiz, mayonnaise Miracle Whip, beurre de peanut. Les pâtes et la sauce tomate sont la moitié de ma vie, les patates frites l'autre moitié, les pizzas, hot dog et hamburgers l'autre moitié, et toutes les sortes de viandes, connues et inconnues, l'autre moitié. Ça fait quatre moitiés ? Ce n'est pas de trop pour une junkie authentique. Je suis une grande carnivore : je mords, je déchire, et j'aime ça. On m'a offert à gros prix de remplacer le lion de la Métro-Goldwyn-Meyer sur les écrans, mais j'ai dit non : je préfère rester anonyme. Je fuis les salades et le foin qu'on a tendance à mettre dans les assiettes depuis quelques années (aucune consistance intéressante là-dedans).

Je vais même jusqu'à me manger la peau des doigts, mais ça c'est psychologique paraît-il, même si moi je prétends que c'est hautement gastronomique. Un fast food à portée de la main. En fait, je me mange les doigts depuis que j'ai des dents et depuis que la Vénus de Milo est l'une de mes héroïnes (elle a tout bouffé, elle, jusqu'aux coudes...)

Quand vous saurez que je n'ai que 10 livres en trop, que je n'ai pas de boutons dans la face et que je n'ai pas encore muté, vous comprendrez que je ne m'en sors pas trop mal et que je serais même assez bien dans ma peau si Louise Lambert-Lagacé n'existait pas (ainsi que quelques-unes de mes connaissances). Comme mes amies «normales», je vais mourir : non pas en bonne santé comme elles, non pas de malnutrition comme vous l'arrière-pensez, mais d'épuisement à force de fuir la surinformation, Louise Lambert-Lagacé et la culpabilité. Caféinowoman, cokaïnowoman, nicotinowoman en plus, je ne me ferai certainement pas incinérer : j'aurais trop peur de faire sauter le crématorium ou de polluer l'air plus qu'il ne l'est actuellement avec tous les déchets toxiques que je contiens. Et tant mieux, même les vers ne voudront pas de moi...

Hélène P.

1/ Louise Lambert-Lagacé, diététicienne-chroniqueuse bien connue.



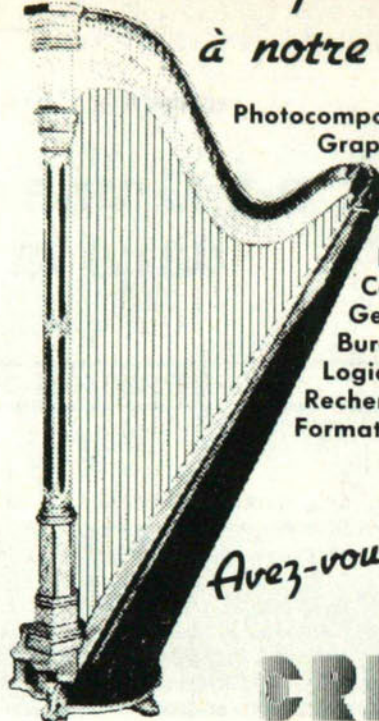
admission jusqu'au **1^{er} JUILLET**
CONDITIONS: avoir un DEC
 ou 22 ans et une
 expérience pertinente

INFO (module) **282-3634**



Université du Québec à Montréal

*Nous avons plusieurs cordes
à notre HARPE...*



Photocomposition Photocompositior
 Graphisme Graphisme Grap
 Photographie Photog
 Audio-visuel Audio-vi
 Presse Presse Presse Pr
 Publicité Publicité Public
 Consultation Consultatio
 Gestion de projet Gestior
 Bureautique Bureautique B
 Logiciels Logiciels Logiciels L
 Recherche Recherche Recher
 Formation Formation Formation

*Avez-vous une demande
spéciale?*



services
de communication
et d'informatique

Coopérative de Recherche et d'Information (CRI)
 445, St-François-Xavier, 1^{er} étage, Montréal, Québec, H2Y 2T1
 Téléphone: Montréal (514) 284-3256 Québec (418) 647-2922
 Télex: 055-61204 Télécopieur: (514) 284-3258 (4 min./6 min.)

Publications

**INSTITUT QUÉBÉCOIS DE
RECHERCHE SUR LA CULTURE**



Les cultures parallèles

Revue bi-annuelle
Questions de culture
sous la direction de
Fernand Dumont

170 pages. 15.00 \$



La condition féminine en milieu ouvrier: une enquête

Alain Vinet,
Francine Dufresne,
Lucie Vézina

250 pages. 18.50 \$



Les anglophones du Québec: de majoritaires à minoritaires

Sous la direction
de Gary Caldwell
et Eric Waddell

460 pages. 14.00 \$



Écoles ménagères et instituts familiaux: un modèle féminin traditionnel

Nicole Thivierge

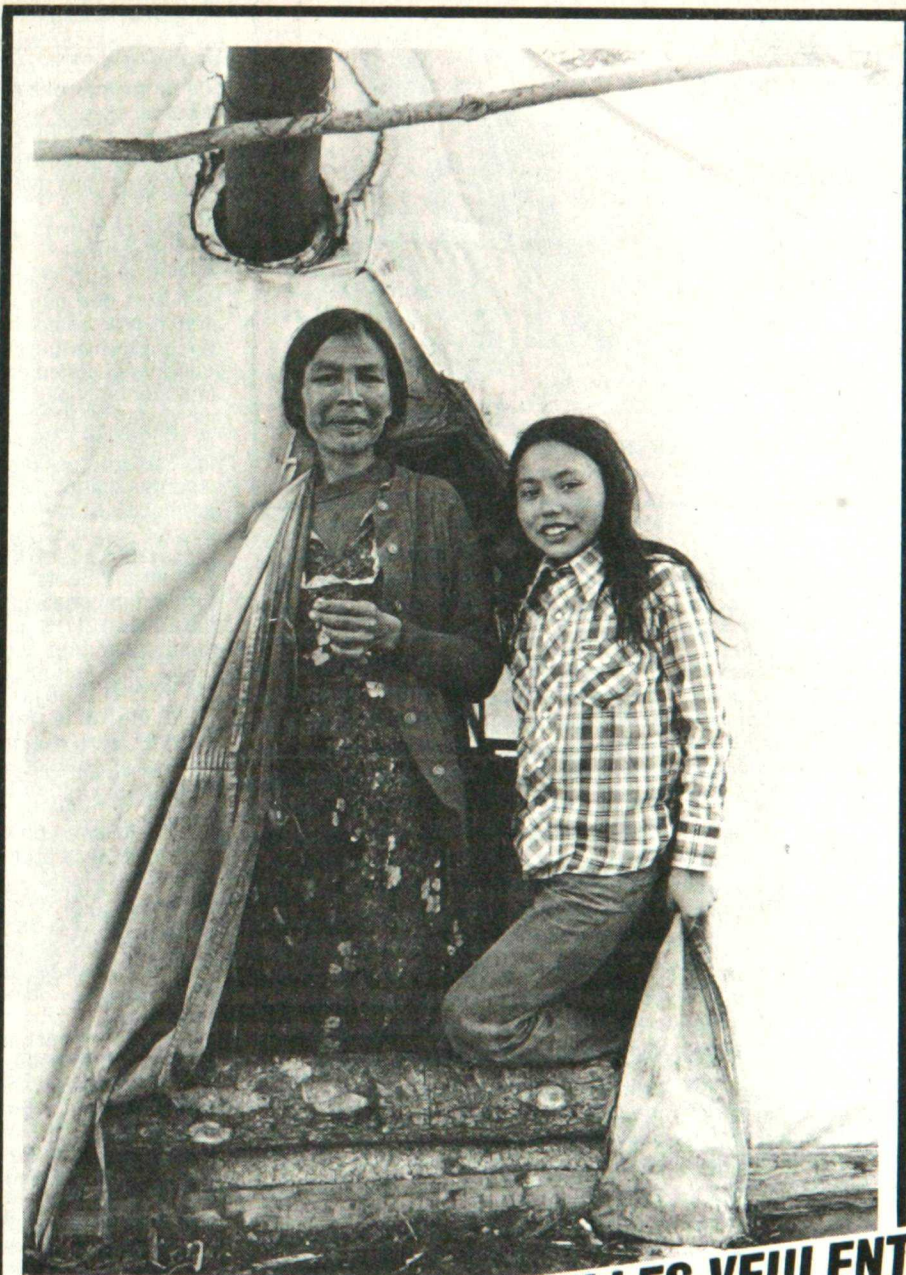
480 pages. 25.50 \$



Ces documents sont disponibles
dans toutes les librairies ou à
l'Institut québécois de recherche sur la culture
93, rue Saint-Pierre
Québec, Québec
G1K 4A3
tél.: (418) 643-4695

les amérindiennes

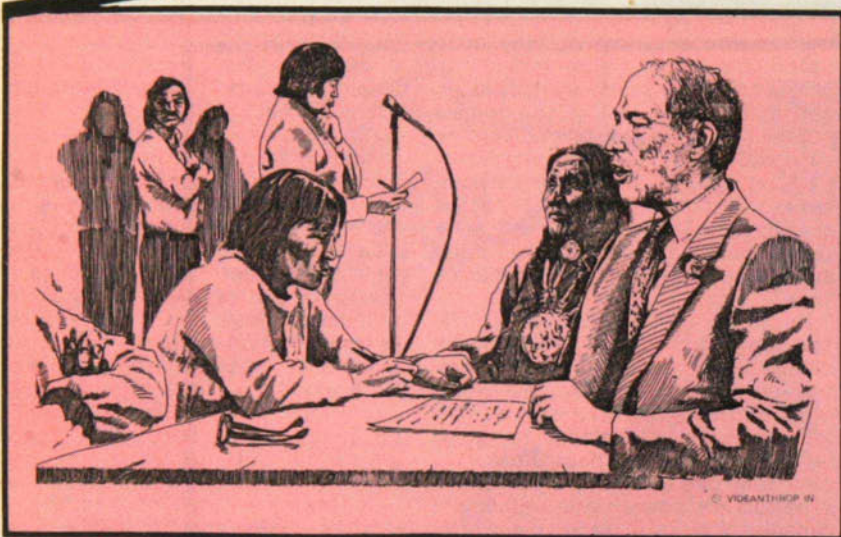
Photo: Native Press, Yellowknife, T.N.O., publié dans Recherches amérindiennes, Vol. XIII, no 1, 1983



MAIS QU'EST-CE QU'ELLES VEULENT ?

« **P**our les peuples autochtones, disait récemment Paul Williams, avocat de l'Union des Indiens de l'Ontario, 1983 sera une année cruciale : sans doute aussi importante que 1870 ».¹

Illustration : François Girard, Vidéanthrop



En effet, les 15 et 16 mars derniers, pour la première fois dans l'histoire, les représentants des 500 000 autochtones du pays s'asseyaient à la table des négociations avec les représentants des gouvernements fédéral et provinciaux. Un peu plus de 100 ans, donc, après la promulgation de la Loi des Indiens, aussi connue sous le nom de la Loi des Sauvages, qui marqua le début de la mise en tutelle «légale» des Indiens par les Blancs. Amendée en 1951, cette loi est toujours en vigueur, régissant tout ce qui a trait à la vie des autochtones.

Bien sûr, cette «rencontre historique» entre Blancs et Indiens ne promettait pas grand-chose. Comme disait un journaliste de La Gazette lors de l'événement : «Elle traduit beaucoup moins la volonté du gouvernement à établir une entente constitutionnelle avec les peuples autochtones que son embarras survenu lors de la dernière conférence constitutionnelle.»² Et puis, les conférences, c'est toujours beaucoup d'heures consécutives pour dire, finalement, peu de choses. Mais cette conférence aura fini par surprendre. Agréablement. Outre les coiffes à plumes, les invocations au Grand Manitou et le calumet de paix qui ont su ajouter du panache là où il n'y en a jamais (les rencontres des premiers ministres), la conférence aura conclu sur «la garantie de l'égalité des sexes dans l'application des droits et traités». Certes une telle garantie serait à toutes fins inutile si l'égalité des sexes, dans ce cas, n'avait pas une signification très précise. Elle signifie que l'article 12 (1) B de la Loi des Indiens n'aura plus cours, qu'une «femme indienne qui se marie à un autre qu'un Indien (...) ne cessera pas d'être indienne». Jusqu'au moment où cette proposition deviendra loi (d'ici deux ans), donc, cela signifie qu'une Amérindienne qui épouse un Blanc perd son statut et les droits relatifs

à sa bande et que ses enfants subissent le même sort. Ce qui n'a jamais été le cas pour un homme indien qui marie une Blanche ni pour ses enfants à lui. Concrètement, cela veut dire :

«L'Indienne qui épouse un Blanc doit dans les 30 jours suivant son mariage, rendre ou céder toutes ses possessions sur la réserve et ce, au prix offert, sans discussion. Elle doit, si l'occasion se présente, abandonner tout droit à l'héritage de parents indiens. Ce n'est qu'avec l'approbation du Conseil de bande qu'elle peut habiter sur la réserve après son mariage, tolérée mais sans espoir de demeurer un membre à part entière.»

Deuxièmement, elle doit signer un papier par lequel elle renonce à toutes les rentes ou annuités qui auraient pu lui être versées dans le futur. Même si elle doit toucher une compensation équivalant à 20 ans de rentes, cette somme est calculée sur l'argent liquide dont dispose le Conseil de bande lors de la signature. De ce fait, le trésor n'étant jamais très garni, la femme non statué ne reçoit que la modique somme variant entre 0,07\$ et 100\$ sauf dans le cas de l'Alberta, vu sa richesse en réserves énergétiques.»³

Évidemment, l'entente survenue sur le statut des Amérindiennes n'est pas parfaite. Car — ô mystère ! — la proposition signée par toutes les parties présentes après le débat sur la question n'est pas tout à fait celle qui est apparue le lendemain sur les documents officiels. (René Lévesque aurait donc eu raison de conseiller aux autochtones des «patrouilles de nuit» lors des fameuses conférences constitutionnelles). En effet, la proposition que toutes les femmes amérindiennes sont venues tour à tour défendre le 16 mars dernier visait la garantie de statut pour toutes femmes amérindiennes et non pas seulement pour les femmes dont la bande aurait préalablement signé un traité

avec le gouvernement canadien, comme le laisse entendre le libellé final. Si c'est le cas — et seuls le temps et la jurisprudence sauront le dire — ce ne sera pas la première fois que le gouvernement aura utilisé ces «petites reformulations de dernière heure» pour restreindre à sa façon des droits qu'il se vante par ailleurs de vouloir accorder. N'empêche que la victoire des Amérindiennes est certaine, qu'elle est issue d'une lutte longue de plus de 20 ans et qu'il serait surprenant, au bout du compte, qu'elles n'en sortent pas avantagées.

Un revirement de l'histoire

Le plus surprenant de tout, ce n'est peut-être pas que les Amérindiennes aient réussi à amener le premier amendement d'envergure à la Charte constitutionnelle canadienne et le premier amendement positif à la Loi des Indiens, mais le fait que, dans l'espace d'à peine un siècle, les communautés autochtones soient passées d'une société essentiellement égalitaire, souvent matrilocale et matrilineaire, à une organisation — tout au moins, une façon de penser — de plus en plus patriarcale. Car ce sont les chefs indiens eux-mêmes qui longtemps se sont opposés au retrait de l'article 12 (1) B, retrait qui est depuis plusieurs années la revendication principale des Amérindiennes. D'ailleurs, malgré l'appui de la Commission royale d'enquête sur la situation de la femme en 1967, des Nations unies en 1975 (Année internationale des femmes), des femmes parlementaires au fédéral en 1980 et, plus tard, du Conseil consultatif du statut de la femme (Ottawa), du Conseil du statut de la femme (Québec) et de la Fédération des femmes du Québec, le gouvernement canadien a toujours refusé la demande des femmes amérindiennes en prétextant que cela allait à l'encontre de la volonté des (hommes) Amérindiens eux-mêmes. Et c'était vrai.

«Les chefs n'ont pas toujours compris que notre perte de statut mettait en danger le membership même des Premières Nations. Nous, les femmes, ça fait 20 ans qu'on sait que si cette loi demeure il n'y aura plus de peuples autochtones en l'an 2000», de dire Evelyn Obomsawin-Lamirande, présidente de l'Association des femmes autochtones du Québec. Pourtant, cette loi a très clairement comme but, et a toujours eu comme but, l'assimilation des autochtones. À l'ère victorienne, d'ailleurs, la démarche à entreprendre dans ce sens était nette et précise : «civiliser» — par l'éducation chrétienne, par des villages permanents et par l'agriculture — des peuples qui n'avaient plus du tout l'utilité qu'ils avaient eue durant la période des guerres coloniales. Évidemment, la question des réserves a toujours été centrale à celle de «quoi faire avec les Indiens».

Des parcs à aborigènes

En fait, les réserves qui peuvent paraître encore aujourd'hui comme de véritables «parcs à aborigènes» n'ont pas

surtout servi à «contenir» les Amérindiens. Au contraire, le gouvernement canadien a toujours perçu les réserves comme une étape intermédiaire entre le passé et le futur, entre des sociétés «primitives» et l'intégration des Indiens dans un monde plus «civilisé». Or au début, les réserves étaient tout simplement un troc que la Couronne britannique imposait aux «Indiens en échange de leurs terres vouées à la colonisation». Les toutes premières lois sur les Indiens, d'ailleurs, ont été conçues expressément dans ce but, selon la logique que «les Indiens n'avaient aucun droit, naturel ou autre, à des terres que Dieu destinait à tous et, par conséquent, il était conforme aux lois de la nature de leur restreindre le territoire». C'est donc les autochtones eux-mêmes, sentant leur survie de plus en plus menacée, qui ont fini par voir les réserves comme autant d'enclaves de leurs cultures et de leurs traditions.

Mais les réserves ne sont pas demeurées intactes, à l'abri des influences euro-canadiennes. Dès le début, on a voulu leur imposer «nos» valeurs et de toutes nos valeurs, celle du droit à la propriété était capitale puisque notre «civilisation», à nous, est basée précisément sur ce principe. Et voilà que les problèmes des femmes amérindiennes commencent, car le droit à la propriété suppose la répression de l'autonomie des femmes. Comme l'explique Kathleen Jamieson, auteure de *La Femme indienne devant la loi*, «c'était la seule façon d'assurer que les biens étaient transmis à l'héritier véritable (l'homme). Parce que l'autonomie des femmes constituait une menace pour le système, il s'est alors érigé un ensemble de règlements soulignant l'importance de la légitimité et de la possession légale par l'homme de la capacité procréatrice de sa femme (...) L'Amérindienne était considérée comme un accessoire attaché à un mari, qu'il soit Indien ou Blanc».

Être «civilisé» c'est être propriétaire

Bref, pour être «civilisé» (un citoyen à part entière), un Indien devait être propriétaire ; pour être propriétaire, il devait être un homme. À cette fin, on vendait aux hommes indiens un lot de 25 acres carrés sur la réserve. Cette façon de penser et de régir est demeurée à peu près intacte jusqu'à nos jours. Ce qui a changé de façon notable, entre 1870 et 1983, c'est l'attitude des Indiens eux-mêmes. «Au début, dit Madame Obomsawin-Lamirande, personne ne se préoccupait de la loi, on ne la comprenait pas de toute façon. Et les chefs qui ont vu dans la perte de statut des Indiennes un grand danger, s'y sont opposés. Alors, pendant longtemps, on a fonctionné comme si de rien n'était : tout le monde avait les mêmes droits.»

En 1951, par ailleurs, la loi se durcit à maints égards. On met davantage l'accent sur «la ligne de descendance mâle comme étant le critère le plus important d'appartenance» et, pour s'assurer que

les hommes indiens goûtent pleinement leurs privilèges, on force les femmes indiennes ayant marié des non-Indiens à quitter la réserve (il y a nul autre que les Indiens eux-mêmes pour appliquer la loi) et à n'y revenir, advenant le divorce ou le veuvage, qu'avec l'autorisation du Conseil de bande. Le Conseil de bande, où seulement les Indiennes statuent ont droit de parole sans pour autant avoir un droit de décision, est donc l'endroit où se concentrent les pouvoirs ; des pouvoirs de Blancs, pourrait-on dire, puisqu'il ne fonctionne plus sur le modèle d'une «organisation tribale», comme auparavant, mais plutôt sur celui d'une administration municipale.

De plus, une autre modification stipule que «les enfants illégitimes d'une Indienne peuvent faire l'objet d'une protestation et qu'ils peuvent être exclus de la bande dans les 12 mois suivant leur naissance, s'il était décidé que 'le père de l'enfant n'était pas indien'». On peut donc dire qu'au cours d'un siècle et par lois interposées le gouvernement canadien a pu très efficacement privilégier les hommes indiens au détriment des femmes indiennes. Ça s'appelle : diviser pour régner. L'introduction au fameux Livre blanc sur les Indiens (1969) ne saurait être plus éloquent sur le sujet : «Être Indien, c'est être homme, c'est avoir de l'homme tous les besoins et tous les talents.»

Madame Obomsawin-Lamirande explique la réticence des chefs indiens à appuyer la campagne des Amérindiennes pour conserver leur statut, ces dernières années, par le fait qu'ils avaient peur de perdre, du même coup, l'avantage qu'ils ont toujours eu : en mariant une femme blanche, non seulement ils ne perdent pas leur statut mais celle-ci en gagne un, celui d'Indienne. Ceci a eu l'effet inévitable d'encourager, à travers les années, plus de mariages avec des Blanches qu'avec des Blancs même si, de dire Mme Obomsawin, les hommes blancs s'adaptent mieux au mode de vie indien que leurs consoeurs. Mais il y a plus.

Les années 60 : début d'une conscientisation

En 1960, les peuples autochtones se voyaient enfin octroyer le droit de vote et donc l'accès direct au processus politique — «au lieu d'avoir à présenter toutes leurs plaintes et demandes par l'intermédiaire de fonctionnaires». Peu surprenant, alors, c'est à cette époque que prend racine une nouvelle conscience politique non seulement pour mais chez les Amérindiens. Quittant le terrain de la lutte passive en faveur de la lutte active, les Amérindiens ne pouvaient faire autrement qu'embarquer sur le terrain des Blancs ou, plus précisément, de jouer le jeu des hommes politiques. (Il y aurait un parallèle à faire ici avec les syndicats au Québec qui, eux aussi, en se radicalisant vers la fin des années 60, se sont hiérarchisés, et certains diront, vendus.) Les chefs indiens ont tellement bien appris le jeu

qu'en 1969 ils rejetaient en bloc le Livre blanc qui, pourtant, se vantait que «d'ici cinq ans, le ministère des Affaires indiennes aura cessé de s'occuper des affaires indiennes».

«Mais pour les Indiens, ce n'était pas cela la justice ; ce gouvernement ne disait en fait rien qui n'ait déjà été dit auparavant. La politique d'«intégration» à laquelle il adhérait maintenant n'était qu'un autre terme pour désigner l'assimilation, qui avait toujours été l'intention déclarée de chaque gouvernement canadien. La différence était que les Indiens étaient déterminés à ne pas s'en laisser imposer par qui que ce soit», d'expliquer Kathleen Jamieson. C'est alors que les Amérindiens adoptèrent une stratégie assez surprenante : ils insistèrent pour que soit conservée telle quelle la Loi des Indiens. Comme le disait le leader indien Harold Cardinal : «Nous ne tenons pas au maintien de la Loi sur les Indiens comme à une législation satisfaisante ; elle ne l'est pas. Elle est de bout en bout discriminatoire. Mais c'est pour nous un instrument et, à juste titre, un ennui pour le gouvernement. Il vaut mieux pour nous continuer de vivre dans la servitude de cette loi inique que de renoncer à nos droits sacrés.» Ainsi, les chefs indiens ont tenu à coincer le gouvernement sur son propre terrain. Ça s'appelle une mentalité de jeu d'échecs.

J. Lavell c. la Reine

Mais alors que les chefs indiens se plaisaient à discuter et à discuter entre eux, les femmes indiennes, elles, voyaient leur situation aller de mal en pis. En 1971, Jeannette Lavell ayant perdu son statut à la suite de son mariage avec un Blanc, porta sa cause en appel, alléguant que sa situation allait à l'encontre de la Déclaration canadienne des droits. Le juge rejeta l'appel, croyant que les Indiens eux-mêmes avaient conçu la loi. Il ne pouvait conclure, disait-il, que «en soi, à l'intérieur d'un groupe ou d'une classe, l'inégalité basée sur le sexe soit nécessairement une offense à la Déclaration des droits». Cette cause établissait donc l'impossibilité pour les femmes indiennes d'avoir un recours devant la loi en soustrayant la Loi des Indiens aux effets de la Loi canadienne sur les droits de la personne. Ça s'appelle : un cercle très vicieux.

Néanmoins, la cause Lavell attira beaucoup l'attention et elle a eu au moins ceci de bon : «L'empressement avec lequel le gouvernement a pris le parti des grandes associations politiques indiennes (dont la plupart, semble-t-il, se composent surtout d'hommes et sont dirigées en majorité par eux) contre J. Lavell a posé les bases d'une interaction permanente entre gouvernement et Indiens qui était dans une impasse depuis l'affaire du Livre blanc de 1969. Cette bonne entente qui a débuté au moment de l'affaire Lavell devait, après une courte période de gestation, donner naissance en 1975 à un comité consultatif mixte de la Fraternité des Indiens

du Canada et des membres du Cabinet ayant pour mandat de réviser la Loi sur les Indiens.»⁸

En 1974, par ailleurs, naît l'Association des femmes autochtones du Canada suivie, quelques mois plus tard, de l'Association des femmes autochtones du Québec, alors que *Equal Rights for Native Women* existait déjà depuis 1968. La détermination des Amérindiennes ne fait donc que s'accroître. Elles mènent des enquêtes auprès de leurs membres, marchent sur Ottawa, soumettent des résolutions. Et surtout, peut-être, elles ne cessent de convaincre leurs chefs de l'importance de leurs revendications. Et les chefs ont fini par entendre. En 1977, Noël Starblanket, président de la Fraternité des Indiens du Canada, promettait son appui aux femmes, ce qui a eu pour effet de valoriser la question aux yeux de plusieurs. Aujourd'hui, les Indiens, comme les Indiennes d'ailleurs, sont convaincu-e-s de l'importance de se sentir solidaires les uns des autres.

En 1983 : douce revanche du matriarcat ?

De là la création en novembre 82 d'un Front commun au Québec composé

d'Indiens des Neuf Nations, des Inuit, de l'Association des femmes autochtones du Québec (représentant à elle seule 15 000 membres) et de l'Alliance des Métis. «Nous sommes beaucoup plus près de nos chefs depuis qu'existe le Front commun», de dire Madame Obomsawin. Alors à quoi tient la mauvaise humeur des représentants autochtones au moment où les Amérindiennes réussissent leur tour de force à Ottawa ? À moins que ce ne soit une simple projection de la part des médias ?

«Nos représentants étaient peut-être un peu déçus. Le plus grand pouvoir qu'ils ont en ce moment, c'est le pouvoir de négocier avec le gouvernement. Ils n'aiment pas qu'on parle à leur place. Mais ils sont d'accord maintenant. De toute façon, les hommes ont beau vouloir mener dans l'arène politique, à la maison, vous savez, c'est toujours les femmes (indiennes) qui mènent.»

Douce revanche du matriarcat, en effet, que cette dernière conférence constitutionnelle. Aussi lointaine que soit l'époque où les peuples autochtones vivaient des rapports égalitaires, elle a quand même existé, alors que pour nous... c'est pas sûr. Et puis, les coiffes à plumes, les calumets de paix, les cérémonies, ce n'est pas d'hier, ça

non plus. Mais pas si loin pour ne pas représenter certaines valeurs à conserver. Dans leur lutte pour l'égalité, les Amérindiennes auraient-elles donc un avantage sur nous ? Les vestiges d'un passé très particulier sauront-ils les aider ? La revanche serait alors complète car il s'agirait aussi de celle des «primitif-ve-s» sur les «civilisé-e-s».

FRANCINE PELLETIER

1/ «Conférence constitutionnelle : l'avenir incertain des peuples autochtones», *Recherches amérindiennes*, Vol. XIII, no 1, 1983.

2/ On se souvient qu'à ce moment-là (nov. 81), les clauses concernant les femmes et les autochtones avaient «mystérieusement» sauté.

3/ «La femme indienne face à la Loi sur les Indiens», Association des femmes autochtones du Québec.

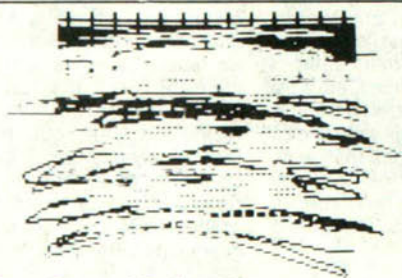
4/ Kathleen Jamieson, *La Femme indienne devant la loi*. Conseil consultatif sur la situation de la femme, Ottawa, 1978.

5/ Idem.

6/ Idem.

7/ Harold Cardinal, *The Injust Society*, Hurtig Publisher, 1969.

8/ Jamieson, op. cit.



15e festival québécois du jeune théâtre

dans le Vieux-Québec
du 19 au 24 mai 1983

spectacles québécois,
troupes d'Italie, des États-Unis,
de Belgique, du Portugal,
films, rencontres, débats,
discussions sur les spectacles,
animation, improvisation...

renseignements:
Montréal (514) 288 3722
Québec (418) 692 4488
**Association québécoise
du jeune théâtre**
426 est, rue Sherbrooke
bureau 200, Montréal

ABONNEZ-VOUS À PARACHUTE

Un débat ouvert sur l'art contemporain à l'échelle internationale. Tout sur les nouveaux médias — arts visuels, musique, danse, vidéo, performance, cinéma expérimental. Parachute paraît 4 fois l'an, en mars, mai, octobre et décembre. Postez votre chèque aujourd'hui.

Tarifs 1983

individu	Canada 4 numéros 20\$ ☐	8 numéros 32\$ ☐
	Europe. USA 4 numéros 35\$ ☐	8 numéros 52\$ ☐
institution	Canada 4 numéros 28\$ ☐	8 numéros 42\$ ☐
	Europe. USA 4 numéros 45\$ ☐	8 numéros 64\$ ☐

nom _____

adresse _____

ville _____

pays _____

code postal _____

PARACHUTE, revue d'art contemporain
4060, boul. St-Laurent, bureau 501, Montréal, Québec, Canada
H2W 1Y9

Bouffer, c'est pas d'la tarte!

dossier

Le sujet vous a alléchée? Et pourtant, non, il ne sera question ni du plaisir de déguster un steak – ou une salade de fruits bien fraîche – dehors, un soir d'été, ni du plaisir de cuisiner entre amis, ni de la crise économique qui nous oblige à des acrobaties culinaires (Mangez équilibré avec 33,54\$ par semaine!), ni de la macro-économie de l'alimentation mondiale, ni des rapports symboliques entre littérature (ou peinture, ou psychanalyse...) et nourriture, ni... Non. Parce que ce serait, en 15 pages, avoir les yeux plus grands que la panse. Et surtout parce que les femmes interrogées ici, consommatrices et cuisinières, mères ou filles, anorexiques ou obèses, nous ont spontanément raconté tout autre chose: leurs relations quotidiennes, difficiles – et inévitables – avec la bouffe. Pourquoi la nourriture, un des fameux «plaisirs de la vie», leur donnait-elle tant de problèmes, à manger ou à cuisiner, au point de dégénérer en nourriture- névrose? La question était contagieuse (Vous comment mangez-vous?) et nous semblait valable. C'est donc la seule que ce dossier essaie d'élucider. Et non, c'est pas d'la tarte!



La fortune, 83

La femme accordéon

«Je suis la femme accordéon
Tantôt j'engraisse et tantôt j'fonds
J'ai gagné huit livres cette semaine
Faudrait qu'en perde une bonne quinzaine
Surtout d'la fesse et des nichons
C'est moi la femme accordéon»

(Clémence Desrochers)

7 Edouard Manet. *Luncheon on the Grass*, et... 1983 - - -



7. EDOUARD MANET. *Luncheon on the Grass* (Le Déjeuner sur l'Herbe). 1865. Oil on canvas, 7' x 8' 10". The Louvre, Paris

Comment perdre 300 ou 400 livres dans sa vie? Rien de plus facile. En reprenant celles que vous aviez perdues entre temps. C'est ce que j'ai fait toute ma vie. À onze ans j'étais grasse, à seize ans j'étais à mon plus mince, six mois plus tard à mon plus gros (40 livres de plus, mon record).

Obésité incurable? Mais non, juste ces quelques petits dix kilos en trop, parfois un peu plus (alors on n'en parle pas) et vous vous retrouvez dans la catégorie des femmes accordéon. Vous savez, vous en connaissez, de celles qu'il suffit de ne pas voir pendant deux mois pour ne plus les reconnaître, de celles qui ont deux garde-robes différentes.

J'ai des amis qui ne prennent plus de risques. Chaque fois qu'ils me voient, ils s'exclament: «Que tu as maigri!». Cela ne leur coûte rien du tout, me fait tellement plaisir si c'est vrai, me reconforte tellement si c'est faux.

La cause? Rien de plus simple, il suffit d'avoir deux obsessions: la bouffe et la diète, la diète et la bouffe. Problème de l'œuf et de la poule: si je n'aimais pas tant manger je

n'aurais pas de problème de poids, mais cette obsession de diète me pousse à manger. Pour vous dire franchement, il n'y a pas un matin où je ne décide de me mettre au régime, pas un soir où je ne mange pas un peu plus en prévision de la disette à venir; entre les deux, c'est la défaite.

Même en Chine

J'ai des compensations culturelles. Je suis imbattable sur certains sujets, sur les restaurants que je voudrais tous essayer et évidemment sur les régimes. Combien de calories dans une bière (150), dans un bol de Rice Krispies (106), dans une pointe de tarte au sucre (450), ou aux pommes (430)? Que penser des régimes à base de calories, d'hydrates de carbone, de riz complet, d'œufs durs, de pamplemousses, de bananes, de fibres, de diurétiques, du régime dissocié, du Scarsdale, de la clinique Mayo, des Weight Watchers, du jeûne complet? J'ai répondu à tout, je les ai tous essayés, même les amphétamines qu'un médecin m'avait prescrites à douze ans. Une véritable encyclopédie.

Mais pour la bouffe et les restaurants, tout autant. À mon dernier voyage à Paris, je n'ai utilisé qu'un guide: Le Gault et Millau. Tous les midis, tous les soirs, je le consultais, je salivais et les après-midi je marchais d'un restaurant à l'autre pour consulter leurs menus, leurs prix, leurs spécialités. Je suis persuadée que je me débrouillerais dans tous les restaurants du monde, même en Chine, avec une carte non traduite. Je lis assidûment livres et revues de cuisine, et les livres d'histoire qui s'y rapportent me passionnent.

Je me suis même intéressée à la psychanalyse, avant tout pour comprendre mes obsessions et mon processus, parce que c'est toujours le même. Se mettre à la diète, rien de plus facile, rien de plus valorisant. D'abord, je me connais tellement que je n'ai plus à me priver comme je le faisais plus jeune, j'ai juste à être raisonnable. Manger un peu moins, mieux surtout, ne plus boire suffisent à me faire maigrir rapidement. Passé les premiers jours, le premier résultat c'est l'euphorie totale que quiconque n'a jamais été à la diète ne pourra jamais connaître. Vous êtes narcissique, éclatante, les gens le remarquent, vous le disent. Vous êtes enfin fière de vous, d'habiller un 10 ans plutôt qu'un 14, de rentrer dans un vêtement mis de côté depuis quatre ans. Vous vous regardez inlassablement dans un miroir: cette silhouette amincie, c'est moi.

Et je craque

Toutes les femmes qui sont passées par là décrivent le même phénomène: la crise de boulimie, la rage. Il y a des signes avant-coureurs, une obsession plus grande de la nourriture, un besoin incompressible d'en parler, cela devient plus difficile, on trichote ici et là; pour compenser, le régime devient plus sévère, on baisse la ration à 1 000 calories par jour. Et un soir, sans raison particulière, on se laisse aller, on prend le dessert que des amis nous avaient préparé, au restaurant on pique les frites de la voisine, moi c'est souvent le gâteau au fromage (500 calories). C'est la débâcle, on ne peut plus s'arrêter. On rentre chez soi, seule si possible, et on mange tout ce qui tombe sous la main, 15 toasts et un pot de beurre d'arachides, trois sacs de chips, une tarte complète, des nouilles, une pizza large

● **Gault et Millau**: guide gastronomique français, très parisien et un peu douteux.

all dressed. Il n'y a plus de limites. Et ces soirs-là on va se coucher avec la nausée, le ventre gonflé à craquer, et le désespoir dans l'âme d'avoir gâché trois semaines de diète. Même si c'est inexact, on le ressent comme cela.

Le lendemain matin, on se précipite sur la balance, on a pris trois, quatre livres, et l'orgueil, l'assurance, la fierté ont foutu le camp. On recommence bien sûr, mais il y a quelque chose de fêlé, on sait que ce n'est pas encore la bonne fois, on se laisse de plus en plus aller parce qu'on n'y croit plus. Pour être bien sûre qu'on n'y croit plus, on met un point d'honneur à peser encore plus qu'au début du régime. À ce moment-là, c'est le temps de ressortir ses petites robes housses, amples, lâches, plissées, pour s'y enfouir, pour ne plus qu'on nous voie, de ces robes qui font paraître enceinte...

«Fat is beautiful...» pour les autres

Le remède à tout ce processus obsessionnel? M'accepter — le grand mot, le conseil que toutes mes amies bien minces me prodiguent — et bien sûr être raisonnable, me priver parfois, boire peu, bien manger, faire un peu d'exercice, c'est tout simple. De plus, avec moins de pressions, moins d'obsession, je me sentirais mieux donc naturellement je me maintiendrais à un poids moyen. Pourquoi ne pas le faire?

Parce que j'ai toujours voulu être mince, vraiment mince, style Marlène Dietrich. Il me semble que ma vie serait différente, plus belle, plus souriante, plus facile... Toute ma vie j'ai vécu pour cette minute où j'y arriverais, j'ai rêvé de ce que je ferais alors... de grandes choses. Pendant ce temps je mange et je bois pour me consoler de ne pas atteindre cette

hypothétique minceur — qui ne m'apporterait d'ailleurs rien de tout cela.

Il me vient parfois de la colère, contre une société qui m'impose ses standards, qui me les présente comme le seul idéal possible et surtout contre moi, incapable de choisir entre m'y conformer ou dire non. Parce qu'enfin, c'est une question de malchance, j'aurais pu naître à une autre époque. J'aurais été une parfaite cocotte 1900, un Rubens un peu mince, un Boucher délicieusement érotique. J'en rêve...

En attendant, l'été approche, et la plage et le maillot, ce cauchemar. Je pense reprendre un petit régime, bientôt, demain, la semaine prochaine. Mais j'ai entendu parler d'un nouveau petit restaurant, j'irai sûrement essayer leur cassoulet maison...

YOLANDE MARTEL

Sexisme stomacal

Voici ce qu'on disait à Paris au XIX^e siècle sur la présence des femmes lors de rencontres gustatives entre grands gourmets:

«Pas de femmes (burp!) car les femmes ne savent pas manger; elles font du tort aux truffes et gâtent la digestion.»

-Zola

«Est-il une personne (prouit!) toute jolie que vous la supposiez, qui puisse valoir ces admirables perdrix de Cahors (hic!), du Languedoc, des Cévennes dont le fumet divin (brôô) l'emporte sur tous les parfums de l'Arabie?»

-Grimod de la Reynière

C'est pour ces raisons très logiques, étudées et sensées que le «Club des grands estomacs» (dont les membres dodus faisaient ripaille les samedis soirs pendant dix-huit heures de suite au restaurant Philippe) n'acceptait pas de femmes dans ses rangs!

Une seule connut le privilège d'entendre les borgorygmes de ces somptueux gosiers, d'ouïr les clappements humides et répétés de leurs mâchoires carnivores, de voir un monsieur respectable remplir en deux secondes l'assiette qu'il avait vidée trop vite, et, enfin, de sentir certaines exhalaisons putrides projetées par leurs corps trop repus. Cette femme se nommait George Sand.

Elle rigolerait sûrement si elle savait que le Camembert louangé cent fois par ces messieurs suintants est l'oeuvre de Marie Harel, paysanne normande, qui l'inventa en 1761. Même qu'en son honneur un médecin américain lui fit élever un monument!

Pour ce qui est des grands chefs cuisiniers, si on veut trouver un nom de femme dans le tas, il faut aller fouiller dans la petite histoire et, là encore, on n'y trouve qu'un prénom! Une certaine Sophie, grande artiste de la bouffe selon ses contemporains. (Quel flot de renseignements!) Et si l'on revient à nos jours, qui, selon vous, figurera dans l'histoire de la haute bouffe au Québec? Jehanne Benoît, soeur Berthe, Pol Martin ou Henri Bernard?

FILET DE SOLE (ANNE) ST-DENIS

*Liliane Crête, *Les Français à table*, in *Historia*, Paris, 1978.



Illustration: Anne St-Denis

7. EDOUARD MANET - PUBLICITÉ SEXISTE - 1863 - MUSÉE DU LOUVRE, PARIS

NOURRITURE ET NÉVROSE

Est-ce ainsi que les femmes mangent?

(Avertissement: le danger de questionnement croît avec le nombre de témoignages)

Premier épisode

J'ai beau essayer, c'est difficile de me sacrer de la nourriture et de mon image alors que j'enfile mes jeans frais lavés et trop serrés, avant d'aller en famille à la cabane à sucres, ce beau samedi de Pâques. Je vois d'ici les oreilles de Christ flottant dans la graisse, le jambon dans le sirop, les beans dans le sirop, les grands-pères au sirop, la tire sur la neige... et le cœur me lève. Pourtant, je sais pertinemment que je vais, sinon m'empiffrer, manger plus que nécessaire de toutes ces aberrations culinaires dont je renonce à comptabiliser d'avance les calories par portion. Au risque de regagner le kilo perdu la semaine passée et de rendre caduques mes intentions de sport printanier.

Qu'est-ce qui me fait agir ainsi: manger habituellement trop vite et au-delà de ma faim – et quelquefois pas du tout? Pourquoi est-ce que j'alterne, sous tension ou par désœuvrement, entre des accès de boulimie et des simili-jeûnes liquides? Pourquoi est-ce que j'associe à sécurité l'image d'une assiette bien remplie – la mienne ou celles de mes invité-e-s? Ces questions ne m'avaient jamais préoccupées longtemps, pas plus que mes kilos en trop, au fond... mais depuis un mois et le début de ce reportage sur le rapport des femmes à la bouffe, je ne peux plus m'approcher d'une table sans qu'une autre moi soit à l'affût de mes gestes, prête à critiquer mes excès, mes grappillages de gourmande, mes petites trahisons, sans forcément m'arrêter d'ailleurs. À entendre des femmes décrire leurs comportements «dénaturés», je suis bien forcée de questionner les miens. Et ça ne me plaît pas.

Deuxième épisode

Tout commence un sombre soir de février, nous sommes là pour discuter préliminairement, cinq, six... Deux bouillottes, une fausse grasse, une fausse maigre, une menue. Toutes n'ont pas mangé: «Si on callait une pizza?» Blagues, discussion à bâtons rompus, et enfin unanimité sur quelques points: la bouffe-plaisir fait appel aux sens, la bouffe-névrose, au poids et à l'image. Les unes sont dégoûtées par les grosses qui s'empiffrant, les autres par les obsédées des régimes qui se martyrisent. Toutes sont



7. EDOUARD MANET. Luncheon on the Grass (Le Déjeuner sur l'Herbe). 1863. Oil on canvas, 7'x8'10". The Louvre, Paris

intriguées par les «super-obèses» qui se font brocher les dents ou enlever la moitié de l'estomac. Et toutes sont fascinées par la photo dans la Presse de Karen Carpenter, squelettique, morte il y a peu d'anorexie.

Et puis comment résumer le reste de ces premières impressions? Sinon en tranchant la réalité comme un gâteau Forêt Noire séché, en laissant des miettes à côté?(sic)

La bouffe est **politique**. La graisse est associée à la richesse et à l'abondance mais les vrais riches ne sont pas gros, les Noirs américains et les Canadiens-français, oui. Y aurait-il moins de calories dans le faisan et le caviar que dans le bœuf haché et les nouilles? On dit qu'un-e Nord-Américain-e sur deux est plus ou moins obèse, et deux fois plus de femmes que d'hommes. L'obésité est un fait de civilisation, historiquement récent et un problème réservé aux sociétés occidentales industrialisées: les Angolais-e-s, les Haïtienne-s, les Chinois-es ne sont pas gros-ses.

La bouffe est une **industrie**. Des milliards sont investis quotidiennement dans la production de nourriture; du Pablum au Diet Pepsi, de l'Université du Hamburger de Chicago au lait Nestlé imposé aux Africaines, de l'office de commercialisation du lait aux chaînes de produits «naturels-organiques-macrobiotiques», il est impossible d'échapper

aux grands vendeurs de bouffe – souvent multinationaux – et à ce qui découle de cette industrie: la publicité avec ses normes de minceur (toutes ces amateurs de bière, de Coke, de hamburgers ne sont jamais dodues), et son message contradictoire: mangez, buvez... et restez mince. Dominique Michel vend à la fois Coke et la danse-exercice. Jane Fonda, figure progressiste, est devenue symbole de «corporal beauty».

La bouffe est une **contrainte sociale**. Dans nos sociétés, toute rencontre sociale se fait autour d'un repas. On voit des amis au restaurant, pour parler on les invite à manger; c'est aux repas de Noël, à la cabane à sucres, autour d'une épluchette de blé d'Inde qu'on voit la famille. Manger devient un rite souvent lourd, dépourvu de plaisir et d'échanges réels, vide de sens. On associe hospitalité et nourriture. «J'ai déjà eu l'obsession douloureuse de ne pas avoir faim, dit Francine T., j'étais malade, l'heure des repas revenait comme un drame, me donnait la nausée; je me sentais obligée de manger et avec d'autres, mais qui? où?»

Et une **contrainte familiale**. «Enfant, dit Francine P., je détestais manger et on m'y forçait, assise avec les autres, en silence. Les repas étaient pleins d'une tension pénible, de reproches, de réprimandes. C'était le Home

Rule, le pouvoir des parents sur nous; pour moi, la nourriture est oppressive depuis ce temps-là.» Selon que, dans l'enfance, les repas étaient un rituel lent, des rencontres plaisantes, ou des moments de tension familiale, une nécessité vite évacuée, toute notre perception de la nourriture est modifiée.

La bouffe est un **plaisir**. Manipuler des aliments colorés et odorants, cuisiner, manger font appel aux sens. Plaisir des odeurs: «Je retrouve, dit Madeleine C. des odeurs de mon corps dans le pain qui lève, dans les huîtres, le poisson... et manger exacerbe d'autres plaisirs, comme faire l'amour.»

Et un **plaisir sexuel**. Chair et bonne chère sont indissociables; en art, des vénus callipygès à Renoir ou Manet, les femmes grosses sont des symboles de sensualité. Dans les fantasmes masculins classiques, les rondes sont plus sexy, sinon cochonnes, que les maigres. Ou plus maternelles?

La bouffe est pour les femmes un **pouvoir**. Traditionnellement, la nourriture est pour elles le premier ou le seul moyen de contrôler l'espace intérieur et la famille, de récompenser ou de punir, de séduire, de recevoir, de chercher des gratifications. Par ailleurs, avant même de connaître l'homéopathie, les femmes guérissaient par la nourriture. Leur premier réflexe, hérité de leur mère, est d'offrir une tisane, un bon bouillon de poulet plutôt que des pilules, à qui est grippé. Nourrir devient guérir.

La cuisine est donc leur bastion. Par contre, ne pas faire la cuisine est pour beaucoup de femmes jeunes une façon de prendre du pouvoir. C'est refuser de s'enchaîner au service des autres, c'est refuser de remplir le contrat du mariage: «Je te nourris, tu me loges», c'est refuser de perdre la temps et énergie, c'est refuser le symbole même de l'oppression des femmes.

Pour d'autres, ne pas manger est synonyme de pouvoir: «le grand plaisir de maigrir, dit Yolande, c'est de contrôler son corps. Et c'est beaucoup plus difficile que d'arrêter de fumer ou de boire: la situation revient forcément trois fois par jour, il faut manger pour vivre.»

La bouffe est un **moyen d'expression**. Comme l'alcoolisme, la dépression nerveuse, la prise d'hallucinogènes ou de psychotropes, la somatisation etc., les comportements alimentaires ne sont la plupart du temps que les symptômes très visibles de maux plus profonds. Et, pour Madeleine C., «il y a plus de... franchise dans l'obésité, par exemple, que dans les ulcères d'estomac, l'angoisse, les cancers du poulmon...»

Pourquoi mangeons-nous trop, ou de façon compulsive? Par **compensation**, parce qu'on n'a pas de travail intéressant, ou pas d'ami-e-s, ou pas d'amant-e, ou pas d'enfant-s, ou pas de distractions, ou comme dirait Angèle Arsenault: «Quand je suis tannée, moi je mange!» Pour combler un vide: «Quand j'ai une crise de boulimie, j'ai le sentiment qu'il ne faut pas que j'arrête de manger, comme si je tétai. C'est ce que les psychanalystes appellent une fixation orale. D'autres fument ou mâchent de la gomme...»

Mais aussi, étrangement, par **désir de grossir**. Inconsciemment, nous voulons peut-être grossir. À l'adolescence, ce serait pour refuser la sexualité et échapper au jeu de la séduction qui s'amorce, pour refuser la concurrence: «Je n'ai jamais vraiment aimé la nourriture, dit Francine P., même l'été où je me suis bourrée, jusqu'à 150 livres. J'avais 15 ans, je le faisais par colère, par refus d'être «ce sexe qui n'en est pas un». Plus tard, ce serait pour se cacher derrière une carapace protectrice, contre les difficultés de vivre, d'assumer sexualité et rapports humains.

La bouffe, c'est donc l'**image**. Depuis des années, une des «plus belles femmes du monde», Raquel Welch, se nourrit exclusivement d'œufs, de zucchini, de carottes et de poisson bouilli. «Je suis née à cinq pieds et 100 livres», dit la grande Joyce. «Enfant, je n'étais pas grosse mais je le croyais parce que ma mère me prévenait sans cesse: «Grosse, tu ne seras pas acceptée socialement». Il faut paraître mince, peu importe ce qu'on (se) sent.

Mais la bouffe n'est pas qu'expression de **peur** ou de **refus**, c'est aussi un moyen d': nous grossissons pour affirmer notre présence et nos besoins sexuels, pour devenir visibles, pour prendre la place intellectuelle ou politique qu'on nous refuse collectivement. Comme si l'envergure physique nous donnait, au travail, en art ou en politique, plus de crédibilité: minces, belles, nous serions des objets de séduction, des mineures. Grosses, nous devenons ou des mères ou des «gars de la gang», non sexuées; politiciennes, cantatrices, auteures, on nous écoute davantage (?).

Pause

Bon. Ça, c'était nous, une demi-douzaine de femmes de 30 à 40 ans, plus ou moins professionnelles, énumérant en trois heures ce que «nourriture» évoquait pour nous.

Mais nous devons regarder plus loin que notre nombril collectif et vérifier auprès d'autres femmes aux conditions de vie différentes si nos malaises étaient partagés. Est-ce ainsi que toutes les femmes mangent? Transportons-nous sur la rive sud de Montréal, un sombre (encore) après-midi de mars.

Troisième épisode

Dans la porte de verre fumé du moderne CLSC Richelieu, l'affiche colorée contraste avec la pluie: **Mars 83, mois de la nutrition**. Au-dessus des fauteuils carreaux «early french canadian style», des cartons se balancent comme autant d'anges gardiens: «Savez-vous économiser et bien manger?» — «Je mange bien, je me sens bien» — «Connaissez-vous le Guide alimentaire canadien?»

Il est 12 h 40, je n'ai encore rien mangé aujourd'hui. Avant de rencontrer la nutritionniste Nicole Séguin, j'extorque à la machine un café noir — mais sucré.

Depuis 1978, le programme **Maigrir et maintenir** réunit six fois par an, à Richelieu ou

dans les environs, des groupes de 12 personnes. «Surtout des femmes, précise Nicole Séguin, et il y a des listes d'attente. Habituellement, ce sont des femmes de 20 à 45 ans, à la maison avec des jeunes enfants. Elles ont des revenus moyens, les femmes très défavorisées consultant plutôt individuellement. Pendant 12 semaines, à trois heures par semaine, on leur apprend à se négocier un régime individuel, à ne pas se sentir coupables de manger une pizza ou un gâteau, à avoir devant la nourriture un comportement plus adulte, à choisir».

Aujourd'hui, pour les 13 madames de Saint-Césaire, c'est la dixième rencontre. Je m'attendais à des femmes plus enrobées, la plupart n'ont qu'un léger embonpoint. La session commence par une rétrospective des consignes hebdomadaires, détaillée en mon honneur. En voici quelques-unes, les plus difficiles à suivre selon elles:

- Manger assise, dans la cuisine ou la salle à manger. «Parce qu'en mangeant debout, on mange plus sans s'en apercevoir, dit Lorraine, on grignote, surtout en faisant à manger.» — «Moi, dit Rita, je mangeais en faisant le lunch de mon mari. J'y ai demandé de le faire lui-même, ça a réglé le problème!»

- Prendre 20 minutes pour manger. «Parce qu'en mangeant vite, on mange plus...» — «Parce que le signal de la satiété — la glycémie, là... — prend 20 minutes à se déclencher», ajoute une autre.

- Ne faire aucune activité en mangeant. «Parce qu'alors on se concentre sur son livre, la télé ou la musique au lieu de penser à sa faim, à son assiette...»

- Laisser un morceau dans l'assiette, au moins une fois par jour. Comme dit Marie, «pour s'affirmer face aux aliments. Je peux en laisser sans que ça me fasse mal... même si on est habituées jeunes à ne rien laisser».



8. Femmes hors-d'œuvre

• En cas de fringale, attendre de cinq à dix minutes. «Mais, dit Marie-Paule, en faisant quelque chose qu'on aime en attendant, lire... pas faire la vaisselle!»

«Dites-vous que vous êtes pas la servante de tout le monde», suggère Nicole à celles qui ont de la misère à manger assises, «si vous avez oublié le sel ou le sucre sur la table, demandez aux autres d'aller le chercher. Ils attendront pour le dessert...»

«Moi, dit Rita, prendre 20 minutes, j'ai pas encore été capable!». «Dire qu'y en a qui prennent une heure et demie au restaurant!» pousse Armande, et toutes s'esclaffent.

Toutes l'admettent, leur principal problème c'est la quantité. Ce sont toutes des «ménagères», «nourries, logées... comme des bébés», se moquent-elles. Le fait d'être en contact permanent avec la nourriture, d'être celles qui la font, les fait-il manger plus? L'une me parle plutôt d'un «aspect psychologique», «la nourriture étant une bouée de secours, c'est sûr, mes problèmes de nourriture se régleront quand j'aurai réglé les autres problèmes». Ce ne sont alors que des symptômes? Les autres aussi sont d'accord: «Moi aussi, c'est comme ça, y a un besoin à combler, un besoin d'apprendre, et d'autre chose à faire que manger, on mange par ennui», «Je cherchais de la compensation dans la nourriture, c'est tout».

Elles se plaignent des régimes miracles, inefficaces, du «vrai racket». Ont-elles été mieux conseillées par des médecins? «Y ont pas le temps de s'occuper de ça, y te renvoient à une diététicienne...»

Ont-elles l'impression que les femmes ont plus de problèmes avec leur poids que les hommes? «Non, mais on les remarque plus, on dit: lui, y a 20 livres de trop mais c'est pas grave, c'est un homme!... et les femmes «s'en font plus avec ça». Pourquoi s'en font-elles plus? «Ben... Tu regardes une annonce à la télé, un fixatif à cheveux, un shampoing, n'importe quoi... avec un mannequin fait au couteau, ton mari dit «R'garde qu'est-ce qu'a d'air, elle». Là, tu dis «Y prennent pas les plus laides pour faire ces annonces-là!» Rires. «Mais t'es pas pareille comme la fille à télévision.»

Elles sont plus grasses que leurs hommes mais «... nous autres on est plus perturbées dans nos choix: t'es formée pour un travail pis là tu te maries, t'as des enfants, tu changes continuellement de statut, même à 40 ans, tu

retournes travailler, il faut que tu te réajustes. L'homme n'a pas à faire ça.» — «Moi, je sais que c'est la maternité qui m'a fait grossir.» — «Moi, la mère de mon mari, elle a huit enfants, elle a gardé 10,15 livres à chaque enfant...»

Elles savent qu'il faut compléter de bonnes habitudes alimentaires par de l'activité physique «mais on se sent coupable de s'occuper de nous autres, on a peur que ça dérange le mari et les enfants mais nous autres, tous nous dérangeant» — «Sortir de la maison, c'est s'écarter du frigo, mais c'est pas en se cachant qu'on va y arriver. Faut se répéter qu'on est responsable de not' poids. Et si manger est le seul agrément dans la vie — ça se dit souvent — faudrait se trouver un autre side-line...»

Voient-elles des rapports entre la nourriture et la famille, entre dire non à l'une ou aux autres? «C'est tout lié ensemble, ça... Quand on est capable de s'affirmer là, on est capable ailleurs, j'avais commencer par régler mon problème avec la nourriture, après j'passerai aux autres. C'est le premier non qui est dur à dire... tu dis oui parce que c'est plus facile...»

La session de Saint-Césaire se terminait en avril. Des 13 madames du cercle, combien reviendront régulièrement aux réunions bimensuelles de l'Association «Maigrir sans miracle», composée des anciennes du cours? Combien réussiront leur ré-éducation alimentaire — et à dire non au reste? Elles mangent pour compenser, le savent et elles ne doutent pas que leurs petites démissions devant la bouffe sont liées à d'autres faiblesses de leur part, dans leur couple, famille, milieu. Que feront-elles à partir de là? Ont-elles plus de moyens de résister aux pressions alimentaires et/ou socio-familiales? Suite au prochain épisode.

Pause

Est-ce ainsi que toutes les femmes mangent? Peut-être pas, mais il est sûr que la majorité d'entre nous pouvons nous reconnaître dans certains des comportements décrits. (Pour ne pas me citer, je n'aurais jamais cru que lire Agatha Christie en mangeant seule pouvait m'inciter à manger plus... et c'est vrai. Dorénavant, je lirai Super-Chef).

Combien d'entre nous sont à leurs propres yeux «normales»? Peu sont anorexiques, plusieurs oscillent comme la femme accordéon, entre la diète de 11 heures et le snack de 23

heures, plusieurs autres deviennent des mangeuses compulsives, des boulimiques chroniques... et finalement des obèses.

Mais que dit-on aux femmes qui vont consulter? A-t-on des interprétations plus précises à leur fournir? Revenons donc à Montréal, une autre (sombre) journée de mars...

Quatrième épisode

Depuis 1977, Hélène Cantin est nutritionniste ici, au CLSC Centre-Ville, rue Bleury. 95% de sa clientèle vient pour contrôle de poids. Ce sont des femmes à 80%, étudiantes à l'UQAM voisine, employées de bureaux ou d'hôpitaux, souvent célibataires.

Six ans après l'université, Hélène Cantin est passée des régimes (si peu efficaces puisqu'il y a 95% d'échecs), au behaviorisme, ou modification des comportements (là encore, ce sont des techniques jouant sur les manifestations extérieures de problèmes intérieurs), puis à une approche plus psycho-thérapeutique et personnelle: les habitudes alimentaires viennent d'où? les symptômes, boulimie ou anorexie, sont issus de quoi?

À l'été 82, elle tombe sur **Les Enfants de Jocaste**, de Christiane Olivier¹, et y trouve enfin le chaînon manquant: «Ce malaise que je cherchais à identifier chez mes clientes, c'était donc cette bataille entre le devoir de s'accomplir en tant que femme et les stéréotypes ou les rôles auxquels on doit se conformer pour être acceptée socialement.»

La différence entre les hommes et les femmes, c'est qu'eux ne vivent pas ces cycles boulimie-privation. Ils mangent carrément trop tout le temps et ils s'en foutent... C'est là que la «socialisation» intervient pour expliquer que les femmes le vivent de façon plus cruciale. L'obésité n'est pas l'apanage des femmes seulement, mais c'est accentué chez elles par le modèle-minceur imposé, alors elles consultent plus et font surtout un aller-retour continu. C'est le problème de base: les faire sortir de cette obligation de maigrir. Rien

ne les fait décrocher de ce désir de plaire absolument, à tout prix: «Il faut que je rentre dans mon costume de bain, ou il ne m'aimera pas» — ou «Je ne m'aime pas».

«Il y a autre chose: dans leur contact avec les aliments, les femmes ont peur de se perdre; si elles se laissent aller à manger ce dont elles ont vraiment envie, comme une barre de chocolat, ce sera fini, elles ne pourront plus s'arrêter et vont en manger 15. Alors elles ne se font jamais vraiment plaisir en mangeant, parce que ça n'aurait pas de fin».

«En entrevue, on ne parle pas forcément d'alimentation. Si la névrose — boulimie, anorexie ou yo-yo — traduit un mal-être, il faut laisser la place pour qu'il s'exprime. Alors, on rattache toujours les deux, la vie et la bouffe: Souvent, elles commencent par dire: «J'chus-tu tannée qu'y soient tous à maison!» et on arrive à la bouffe. Les femmes parlent, sans juger leurs propres gestes, en prenant du recul, pour se rendre compte des liens... Certaines les font très vite, d'autres résistent longtemps. Pourquoi? Parce que tout comportement a ses avantages, parfois majeurs et difficiles à laisser aller. Parfois, elles voient que leur obésité les sert... et que changer serait encore plus difficile qu'endurer.»

«Moi par exemple, poursuit Hélène Cantin, je savais ce que je cherchais en me surchargeant de travail: j'avais juré de ne jamais vivre dans l'ombre de quelqu'un. Sans être grosse, j'avais des accès fréquents de boulimie. Le désir d'être obèse, la peur d'être mince, ça me rejoint beaucoup... je complète souvent mentalement les phrases de mes clientes. Je sais c'est quoi, moi, engouffrer un gâteau aux bananes en moins de cinq minutes...»

«Oui, le rapport avec leur mère revient assez souvent; par exemple, une femme de 40 ans, cultivée, indépendante, se sentait épouvantablement responsable de sa mère, au point de ne pas prendre ses vacances, de lui téléphoner tous les soirs et, après une heure de plaintes maternelles, elle faisait des crises effarantes de boulimie. Je lui suggérais d'attendre alors, et d'examiner ses réactions.

**Refuser de cuisiner, c'est refuser le contrat du mariage:
Je te nourris, tu me loges.**

La bouffe-plaisir fait appel aux sens, la bouffe-névrose, au poids et à l'image.

À la troisième séance, elle m'a avoué: «Je mange pour mieux m'insensibiliser et tu me demandes de retarder la prise d'aliments juste pour mieux sentir ce que je vis, j'en suis incapable... ça va faire trop mal.» Et elle n'est plus revenue. Pour elle, subir la culpabilité de manger était moins pire que la douleur qui remontait.»

Pause et fin

Au cœur de la vie quotidienne, la bouffe. Décoder l'une pour changer l'autre. La bouffe expression, la bouffe voie royale de l'angoisse. De plus en plus de «spécialistes» comme Hélène Cantin et Nicole Séguin voient les comportements alimentaires comme les symptômes de malaises profonds. Mais c'est une interprétation encore unisexe et souvent institutionnelle, qui ne fait jamais de référence à la situation collective des femmes. Pendant qu'ailleurs des femmes ont élaboré d'autres hypothèses.

Susie Orbach est Américaine, psychotérapeute – et féministe. Depuis 1970, en «traitant» des femmes boulimiques individuellement ou en groupes, elle travaille à développer une approche féministe de la question. En 1978, elle publiait à New York **Fat Is a Feminist Issue**².

«La boulimie est une activité très douloureuse, et à première vue auto-destructrice. Mais le féminisme nous a appris à nous méfier de ce qualificatif... et que les activités apparemment auto-destructrices sont invariablement des mécanismes d'adaptation, des tentatives pour affronter le monde. (...) La question centrale devient alors: si nous mangeons ainsi, c'est peut-être que nous ne voulons pas être minces. Pourquoi?»

Considérant la boulimie à la fois comme un symptôme et comme un problème en soi, «nous explorons le symptôme pour découvrir ce qui s'exprime dans le désir d'être grosse, dans la peur d'être mince et dans le désir de se remplir et de s'affamer soi-même. En même temps nous essayons d'intervenir directement pour modifier les sentiments et les comportements autour de la nourriture (...) Notre

perspective est toujours de voir les dimensions sociales qui conduisent les femmes à choisir la boulimie comme mode d'adaptation à la pression sexiste de la société contemporaine.»

Pour Orbach, toutes les approches conventionnelles de l'obésité ou de la boulimie ne sont ni efficaces ni convaincantes. Psychiatres, psychanalystes, thérapeutes, biologistes, généticiens-ne-s, médecins, presque tou-te-s ont échoué pour n'avoir pas questionné l'aspect central de la boulimie, enracinée dans l'inégalité sociale des femmes.

Et si être grosse est une tentative d'échapper aux stéréotypes sexuels en cours, comme le pensent les féministes, on peut alors considérer boulimie et obésité comme des actes définis et significatifs.

«L'obésité est un problème social – et une question féministe. L'obésité n'a rien à voir avec un manque de contrôle de soi ou un manque de volonté. Mais l'obésité a à voir avec la protection, la sexualité, l'éducation, la force, les limites, les soins maternels, la substance, l'affirmation et la rage. C'est une réponse à l'inégalité des sexes (...) C'est une réponse aux nombreuses manifestations oppressives d'une culture sexiste. C'est une façon de dire non à l'impuissance et à la négation de soi, à des normes sexuelles restrictives exigeant que les femmes paraissent et agissent d'une certaine manière, et à une image de la féminité qui définit un rôle social spécifique.»

Cela élargit le propos. Adhérer à l'interprétation de Orbach, c'est cesser de blâmer seulement les femmes elles-mêmes pour les excès de leurs comportements alimentaires, c'est faire le lien entre l'insatisfaction individuelle d'une femme accordéon et tout un système culturel, économique et social qui entretient la dépendance des femmes, en leur imposant les exigences les plus contradictoires.

FRANÇOISE GUENETTE

1/ Christiane Olivier, **Les enfants de Jocaste**, Editions Denoël-Gonthier, Paris, 1980
2/ Susie Orbach, **Fat is a Feminist Issue**, Berkley Press, New York, 1978

Les femmes ont peur de se perdre: si elles mangent avec plaisir, ça n'aura plus de fin...

Une façon de dire non à l'impuissance et à la négation de soi.

«Une certaine soupe que j'aimais d'elle»

Si les femmes sont les premières nourricières c'est parce qu'elles sont nourriture en quelque sorte, tout au moins pour les enfants qu'elles mettent au monde. Or très souvent, notre rapport à la nourriture passe par notre rapport à la mère. Voir comment l'on mange serait donc voir comment nos mères nous ont nourries; peut-être surtout, quels étaient leurs rapports à la nourriture et qu'est-ce qu'elles nous ont appris?



Photo : David Grey

Greta Nemiroff

Ces questions, je les ai posées à Greta Nemiroff, écrivaine et directrice du New School au Dawson College à Montréal, et à une amie, Gisèle Tremblay, journaliste.

Gisèle Tremblay

Pour Gisèle Tremblay, la nourriture fait appel à l'asservissement des femmes. «Mon père se faisait servir sans lever le petit doigt. Je faisais comme lui. Ça me révoltait mais je préférais m'identifier au parti dominant et apparemment vainqueur. À mes yeux, ma mère était réduite à un rôle de servante. Elle s'obligeait à en faire plus pour gagner l'affection de mon père et la nôtre. Je ressentais son insatisfaction. J'en souffrais. Elle nous dévorait et je me rebellais. Quel enfant, finalement, ne préfère pas gober l'affection maternelle dans son assiette plutôt que de la quêter en vain, à son exemple, en servant les autres? La mère est à la fois celle qui nourrit physiologiquement et celle qui prodigue l'affection. Les deux fonctions se mélangent et renvoient à la même source.»

«Je n'ai jamais fait l'effort de m'intéresser à la cuisine et j'y suis demeurée hostile. Je suis entourée de gourmets qui parlent beaucoup de nourriture et qui se retrouvent toujours autour d'une table. J'en fais parfois des spasmes d'estomac et j'ai failli en avoir un ulcère. Pourtant ce sont pour moi d'excellent-e-s ami-e-s.»

Et Gisèle, de son propre aveu, a tendance à manger mal et trop, pour en finir vite et aussi pour emmagasiner de l'affectif. «C'est bien classique», dit-elle, en faisant volontiers son auto-critique.

Lors d'un séjour en Palestine où on dinait de galettes et d'une pointe de fromage pendant que les conversations se poursuivaient durant des heures, Gisèle a connu une situation où la nourriture était subordonnée à autre chose. «Ce fut le bonheur durant quinze jours», commente-t-elle. «La nourriture c'est très lourd quand elle ne sert pas à un échange.»

Greta Nemiroff

«Dans les sociétés antiques», dit Greta, «les repas sont un rituel qui sépare les activités de la journée. La mère règne souvent dans ces moments de pause. Chez nous, ce rituel tend à disparaître. Ou bien on étouffe sous la nourriture ou bien l'absence de repas-échanges fait mal». Parmi les adolescents d'une même classe à qui elle avait demandé de décrire un repas en famille, 40% ont

répondu qu'ils ignoraient le sens de cette expression. Chez eux, on mange chacun son tour ou à même le frigo. Phénomène qui n'est pas toujours sans conséquences. Une nutritionniste rapporte, en effet, qu'une adolescente de 17 ans, aux prises avec un solide embonpoint, lui avait raconté en larmes, que sa mère ne lui faisait jamais de repas. Quand celle-ci a consenti à le faire une ou deux fois par semaine, la jeune fille maigrit.

Mais revenons à Greta qui elle aussi alterne entre la minceur et l'embonpoint depuis l'âge de huit ou neuf ans. Elle raconte que sa grand-mère la poussait à manger et à manger encore. Elle est morte le soir où Greta, sept ans, se querellant avec elle à ce sujet, l'a traitée de «niaiseuse». Convaincue d'avoir causé la mort de sa grand-mère qu'elle adorait, Greta, jusque-là toute menue, se jeta dans la boulimie pour effacer ses remords.

Greta est d'avis que la nourriture est un instrument de domination pour les femmes: «C'est le seul que les mères détiennent, la seule dépendance qu'elles peuvent créer et dont elles abusent parfois cruellement. Une jeune femme a maigri de 140 livres malgré sa mère qui lui servait un gâteau tous les soirs pour la mater durant sa diète. Et je connais le cas d'une mère de cinq filles qui a abandonné ses études de maths pour permettre à son mari de faire sa médecine. Elle cuisine constamment; elle laisse traîner de la nourriture partout. Deux de ses filles sont obèses et une troisième est anorexique.»

Selon la thèse de Greta, «la nourriture est un outil de pouvoir; pouvoir de combler, de consoler, de conforter, de mater, de fêter, de punir, de rejeter». Mais c'est aussi très confortable que d'être grosse, dit Greta. On occupe de la place, on domine la situation». Elle a pris 15 livres quand elle a assumé la direction de l'école. «Tout cela serait sans conséquences pour elles-mêmes si les femmes n'étaient pas confrontées, par la publicité télévisée entre autres, à deux images contradictoires: la mère pourvoyeuse dévouée et l'autre, la femme mince et excitante». Les jeunes filles de sa classe à qui elle demande chaque année qui est pour elles la femme idéale, répondent invariablement Farah Fawcett. Pas une ne citerait une femme célèbre pour son œuvre ou ses réalisations personnelles. «C'est pourtant impossible de concilier une vie au service des autres avec l'image de Farah Fawcett dans la tête», s'exclame Greta. Voilà où est le problème!

Et moi-même

«Si on se nourrissait donc aux pilules», clamait parfois ma mère excédée. Cette boutade me séduisait, elle rompait tellement avec la tradition. Elle dessinait déjà dans mon imagination l'image d'une femme libérée, intelligente, qui faisait pour une fois un choix judicieux.

C'était l'époque où on mystifiait abondamment la maternité. Mais à quinze ans, on a déjà le regard aigu et on se doute un peu que la mission sacrée est piégée, rien qu'à voir le

peu d'estime et de considération que nos mères recueillent pour toute la peine qu'elles se donnent.

À mon tour, je suis devenue mère. L'aînée a pleuré durant trois mois à cause du lait maternel trop pauvre. La deuxième, pourtant résolument souriante, était née rachitique à cause d'une grossesse vécue dans la catastrophe financière la plus totale. «Vous avez sans doute jeûné pour garder votre ligne», a rugi le médecin en l'apercevant. J'étais sidérée. Les deux mignonnes sont vite devenues resplendissantes, par mes bons soins redoublés, il va sans dire.

Voilà bien le cycle de culpabilité où s'engage la mère enchaînée aux viscères de ses enfants, à la merci d'une colique ou d'un vomit, blâmée au moindre incident physiologique comme, par exemple, des rebondissements de poids excessifs.

Après un séjour d'un mois à l'hôpital où magiquement j'étais redevenue le centre des attentions, je fus punie à mon retour à la maison par Marie-Hélène, sept ans, qui avait pris dix livres. Trop, beaucoup trop. J'avais horreur que ma fille fut grosse. Par la suite je me mis à surveiller sa diète. En cachette, elle s'empiffrait de chocolat. Après avoir subi mon harcèlement pendant quelques années, elle consentit finalement à voir un spécialiste. Elle avait 16 ans. Ce fut un succès! Un miracle plutôt rare d'ailleurs à ce qu'il paraît.

Cela étant dit, j'ai toujours aimé faire la cuisine. Ça me détend. J'aime composer avec les légumes, les poissons. C'est beau, c'est bon, c'est réjouissant. J'aime recevoir des amis et préparer un bon repas. Un pouvoir, direz-vous? Pourquoi pas! Évidemment je ne suis plus condamnée tous les jours à combler des estomacs toujours creux.

Les marchés m'enchantent et à l'automne j'éprouve des instincts d'écureuil pour préparer l'hiver. Mais après deux jours de gelées, de marmelades et de confitures, je déprime lamentablement. Je me rappelle les terribles désespoirs qui m'assaillaient quand j'étais une jeune mère enfermée dans la maison. Et je pense parfois à mon amie Nicole qui disparaît dans un fauteuil au moment de faire les repas, occupée à lire ou à bavarder pendant que Gaston cuisine quelque chose. Je rêve aux millions de livres que j'aurais lus si j'avais été aussi futée que Nicole. Je serais maintenant un monument de culture, une bibliothèque ambulante qu'on aimerait consulter. Le ragoût ou les livres, voilà la question.

FABIENNE JULIEN

Odeurs

Le parfum du sexe frais a une odeur de boulange et c'est là le secret le mieux gardé de ce corps que l'on oublie de sentir! Ce corps ardent aux effluves en vagues, aux levures fortes et poivrées, ce corps envahi et tapissé d'arômes «bouffables», toujours plus vivants et plus animaux que les aromates les plus musqués. Au creux du bras, par exemple, un nid sale, surtout par jour chaud, qui goûte l'amande un peu amère ou l'huile de noix douce, lesquelles se marient si bien par leur côté un peu acidulé à la sueur et aux multiples fontaines du corps. Il faut lécher... Les cheveux nets que l'on drapé en moustache devant ses narines et qui très subtilement se transforment en biscuits sables, ou en langues de chat. Cet endroit très spécial à l'encoignure du pouce et de l'index, que l'on peut humer de longues minutes, fleurant le thé de mangue et ce même les jours de pluie. Je piroquette, je retombe sur mes pieds. Les pieds ces mals-aimés, engoncés dans le cuir, qui évoquent la pire blague de notre enfance, fromage bleu ou persillé et pourtant...et pourtant...nus, libres, dix orteils comme autant de coquillages, chauds comme de la laitance cotonneuse, des fromages blancs floconneux, des fromages double crème, à sucer comme des caramels doux. Le creux du dos en haut des fesses, lac privilège, odeurs de fougères, de têtes de violons, ou de persil, ou de cresson, ou de laitue, ou d'épinards en feuilles, tout ce qui est vert, nos hanches chlorophylle, la chute de reins au vert. Le cou dans sa vallée arrière, tendre et un peu jaune, un peu beurrée par les huiles folles des cheveux, et à chaque fois je pense à des croissants beurrés justement, croquants et délicats et je les croque dans ma tête. Et puis l'épaule où le nez peut s'allonger et dormir de longues minutes, l'épaule satinée comme une peau de pêche, je te déchire sous l'eau, pulpeuse, le nez se pose et flaire encore et c'est doux comme un raisin «épluché», comme un kiwi tout nu, comme un lichee nature, une figue luisante, une datte fraîche. Le bout des doigts, l'index très artiste, kaléidoscope d'odeurs, ces mains qui touchent à tout: poisson salé en forme de crevette rose, safran, les ongles luisants des sels de mer, un doré blanc pointillé de poivre rose, une truite, je sens, je sens, j'aime, je vis.

MADELEINE CHAMPAGNE

Qui est pour vous la femme idéale? Farah Fawcett.

Ma mère s'obligeait à en faire plus pour gagner notre affection. Elle nous dévorait et je me rebellais.

Les femmes sont confrontées à deux images contradictoires: la mère pourvoyeuse dévouée et l'autre, la femme mince et excitante.

ANOREXIE*

Tourner en rond jusqu'à la mort

De 17 à 24 ans, Marlise Hanoune-Witschi a été anorexique. Aujourd'hui professeure de gymnastique douce, elle reconnaît dans sa clientèle des anorexiques qui s'ignorent, à leur rigidité, à leur respiration trop contrôlée... Car l'anorexie n'est pas réservée qu'aux adolescentes.

Marlise elle-même a toujours eu avec la bouffe des problèmes entremêlés à sa relation orageuse avec sa mère. À 14 ans, elle engraisse un peu, on se moque d'elle. Un jour, elle a 17 ans, son chum rompt...

«Je suis arrivée à la maison et j'ai mangé sans arrêt, à me rendre malade...et puis je me suis fait vomir. (...) Pendant deux ans, après ce premier accès de boulimie, j'ai continué à vomir après avoir mangé, presque tous les soirs; je trouvais ça très pratique. Même sans manger beaucoup, je vomissais, c'était une façon de garder mon poids. Si c'était douloureux? Oui, mais j'avais besoin d'avoir cette douleur, parce que je ne sentais pas mon corps.

«À ce moment-là, pour moi, le monde a changé. J'ai cru avoir inventé ça, je ne savais absolument rien de l'anorexie, je croyais être habitée par le Diable!...Et c'était le secret. Maintenant ça me fait rire mais c'était très grave: personne ne le sait et toi tu vis, tu marches, et toujours ce secret avec toi, tu sais que tu es un monstre, pas comme les autres... Je me retirais des gens, par peur d'être

découverte. Je me sentais très coupable. Mais vomir, sur le coup, c'est très libérateur, c'est dire non, c'est une façon de contrôler, avec tes mains, ce que tu laisses dans ton ventre. Tu as le pouvoir de faire comme tu veux. Plutôt que de me révolter, c'était une façon de me prendre en possession.»

Deux ans plus tard, elle se retrouve seule, loin de la maison de ses parents: «Là, je mangeais très strictement: une pomme le matin, un oeuf le midi et une boîte de chou le soir. Et je me sentais très bien, en super contrôle. Je suis devenue euphorique, j'écrivais des poèmes, je faisais des rêves. Je rêvais toujours de devenir fameuse, pour dépasser mon père peintre. Je voulais devenir danseuse ou musicienne. J'étais très active; danse, musique, peinture...Je ne vomissais plus, sauf les week-ends quand je rentrais en famille: je mangeais peu à table, mais après, en cachette, je bouffais de façon compulsive...et j'allais vomir. Personne ne se doutait de rien.

«Quand on mange comme ça, on ne pense qu'à ça. C'est vraiment obsessionnel. Souvent, je ne pouvais pas dormir tellement j'avais

faim, je pensais: demain, il faut que je mange un sandwich...Mais le lendemain matin, devant la boulangerie, j'étais incapable d'entrer et de l'acheter. C'était devenu plus fort que moi. J'étais devenue très maigre, sous-alimentée. Je me sentais très forte mais j'avais toujours mal à l'estomac, mes dents étaient foutues, évidemment je n'avais plus de menstruations. Je ne suis jamais allée voir un médecin.

«Dans cet état-là, en fait, tu ne vis jamais dans le présent parce que tu le rejettes, comme les gens, comme tout. Ça devient à la fois de la mégalomanie et un complexe d'infériorité...Je pensais qu'au fond j'étais super et que j'allais faire de grandes choses. Je raillais et méprisais les autres, qui n'étaient que médiocres. Dans l'anorexie, la médiocrité n'existe pas, tu tombes entre le tout et le rien. La bouffe n'est qu'un autre symptôme de ça: toutes tes pensées sont colorées par tout ou rien. C'est acharné dans l'anorexie, dans la boulimie aussi d'ailleurs; le désir de contrôler... mais en même temps un manque total de confiance en soi. Souvent l'anorexie est mêlée avec des crises boulimiques et ce sont les moments de boulimie qui font peur. Parce que ce sont des pertes de ton fameux contrôle de toi.

«Car il y a un aspect important de l'anorexie: le perfectionnisme. Cette structure rigide: manger ça et pas plus, compter les calories...tu l'appliques aussi dans la vie, pour le rendement à l'école, etc. Tu te sens si peu le droit de vivre que si tu ne fais pas le maximum, c'est comme la mort. Alors, tu te pousse toujours au maximum...pour te faire une identité, pour avoir le droit d'exister. C'est sûr que l'anorexie est un lent suicide. S'affamer ou vomir, comme je l'ai fait, sont des gestes masochistes et suicidaires. Une fois, en vomissant, c'est un cri qui est sorti et j'ai compris que j'avais envie de brailler. Moi qui ne pleurais jamais...»

Hyper-active, c'est dans une thérapie utilisant le mouvement qu'elle trouvera pour elle un début de solution, avant d'en faire son métier.¹ Elle est persuadée qu'une thérapie attachée à ne changer que les comportements alimentaires faillira: «Si on reste sur la nourriture, on tourne en rond jusqu'à la mort. Il faut trouver d'autres voies que la bouffe pour s'exprimer. Il faut prendre de la place ailleurs pour oublier la bouffe.»

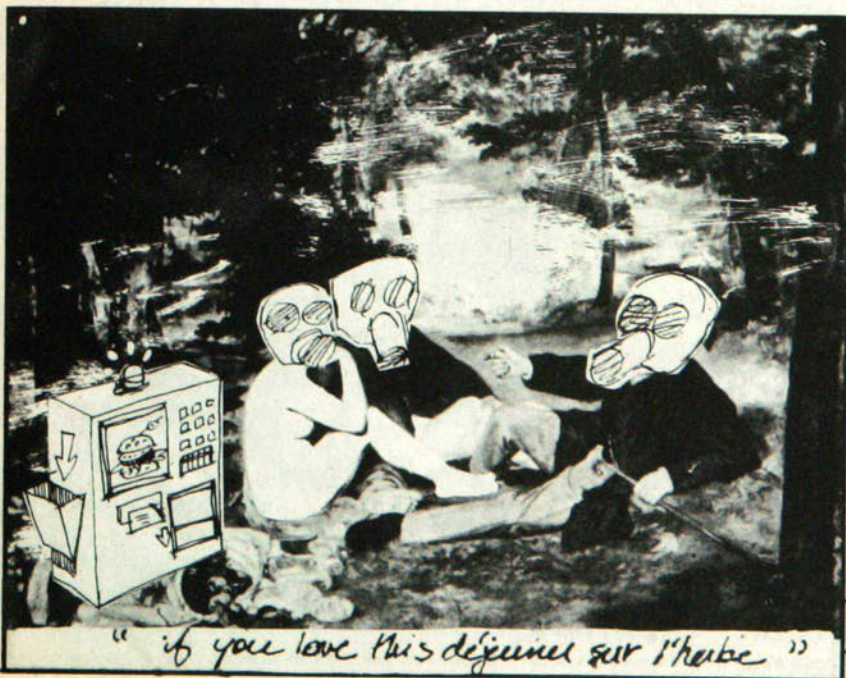
Épilogue

«Y a-t-il selon toi des hommes anorexiques?» — «J'en ai connu un», dit Marlise — «Comment était-il...à part d'être maigre?» — «Il était comme une femme! C'est sûr qu'un macho ne devient jamais anorexique.»

Propos recueillis par
FRANÇOISE GUÉNETTE

* Anorexie: perte ou diminution de l'appétit.

¹ Marlise Hanoune-Witschi prépare actuellement un cours de gymnastique douce pour les femmes ayant des problèmes avec la nourriture. Pour inscription: (514) 598-5417.



Quand le corps se venge

Mon rêve, ça s'rait de rester enfarmée chez nous, tu-seule... **tu-seule**, devant la télévision, sans miroirs nulle part dans'maison, pis de manger tant que j'voudrais... Toutes les chips que j'voudrais manger, pis toutes les pinottes que j'voudrais manger, pis toutes les Pepsis que j'voudrais boire! Mais... si j's'rais tu-seule... Si j's'rais tu-seule, j's'rais moins sur les narfs, pis j'arais peut-être moins envie de manger sans arrêter, pis j'engraisserais peut-être pus, aussi. J'engraisserais parce que chus pas tu-seule, justement. J'engraisserais parce que Pit est là pour me dire que chus grosse, pis que Madeleine est là pour me dire que chus grosse, pis que Raymond est là pour me dire que chus grosse... Plus y me le disent, plus j'mange! N'importe quoi... n'importe quand... Y'a rien que le p'tit qui me l'dit pas encore... Mais ça s'ra pas long. Quand y va aller à l'école, y va ben finir par s'aparevoir que les mères sont pas toutes des truies comme moé... Si y me le diraient moins, toute la gang, j'finirais peut-être par m'en sacrer! Ah, pis qu'y me laissent donc manger en paix, c'est tout c'qu'y m'reste dans'vie, ciboire!»

Laura Cadieux, ça vous dit quelque chose? Cette grosse femme comique, mal embouchée, naïve, bavarde a été inventée en 1973 par Michel Tremblay¹. Il devait ajouter plus tard à sa galerie de portraits de grosses, aux côtés de Laura et de la Rose Ouimet des **Belles-Soeurs**, sa «grosse femme d'à côté»², fine, subtile, généreuse, idéalement maternelle.

Il est rare qu'on donne des femmes grosses, en littérature ou au théâtre, encore moins à la télévision, une image aussi positive que celle-là. Quand nous avons demandé à Michel Tremblay pourquoi il avait créé semblables personnages, les décrivant de l'intérieur avec autant de justesse que de tendresse, il nous a répondu simplement qu'il n'avait pas inventé ces femmes-là, et que la grosse femme, c'était sa mère à lui.

Oui, les Laura Cadieux sont nombreuses. On les prend pour des bonnes vivantes, aimant rire et manger. Peut-être un peu paresseuses cependant, puisqu'elles se laissent aller... On ne les voit pas, en fait, on ne veut pas voir toute l'angoisse dissimulée derrière leur carapace.

Thérèse Archambault, ça vous dit quelque chose? Vous l'avez peut-être vue à la télévision il y a deux ans³, racontant son histoire...

Née dans une famille d'obèses, Thérèse Archambault, 53 ans, mère de huit enfants, a toujours été obèse. À 12 ans, elle pesait 175 livres, à son mariage, 160. Mais plus tard, après huit enfants, il lui arriva de peser 400 livres, «presque aussi infirme que quelqu'un en chaise roulante, on ne vit pas, on existe.»

Et pourtant, dès l'âge de 15 ans, elle commence à suivre une longue série de régimes. Chaque fois, elle maigrit un peu, pour «revenir plus grosse qu'avant» parce que son corps «se venge». «Je me privais tellement, je donnais tellement de misère à mon corps qu'il se disait: je vais m'habituer à moins. Mais quand je recommençais à manger normalement, il disait: faut que je prévienne pour la prochaine famine, je vais en entasser plus. Alors je reprenais plus de poids, et je me remettait au régime. J'ai passé ma vie à suivre des régimes, à ne pas pouvoir prendre une sucrerie, quelque chose qui serait bon sans me dire, pendant, pourquoi je le mange? et après, avec des remords, pourquoi je l'ai mangé? Le fait d'être obèse devient comme une obsession sur la nourriture.

«D'abord, j'ai fait des régimes avec des pilules, des diurétiques, des extraits de thyroïde (on m'a dit plus tard, à l'hôpital Notre-Dame, que ça avait atrophié ma glande thyroïde...); d'autres avec des excitants, des speeds... ça me rendait sur les nerfs, je me disais tant qu'à devenir folle, aussi bien de rester obèse.

«Après ça d'autres régimes, dans les journaux, les revues, avec des diètes, je me souviens: seulement du jus de pamplemousse, plus d'une semaine; après ça des régimes aux bananes, aux oeufs (un le matin, deux le midi, trois le soir!); après ça les Weight Watchers — là j'étais à 385; je faisais aussi de la culture physique. Et je travaillais fort. On dit souvent que les obèses sont paresseux. Moi, j'étais sur la ferme avec mon mari, le jour je faisais l'homme, je chargeais les ballots de foin,

j'étais forte. J'avais sept enfants, le huitième pas encore arrivé. Pis j'avais les parents de mon mari, la mère paralysée, le père arthritique. Une nuit sur deux, je dormais pas, il fallait que je fasse à manger et lave le linge.

«À ce moment-là, je pèse dans les 300. Quand je baisse dans les 200, à coups de restrictions, je tombe malade, je fais de l'anémie, le médecin me fait une analyse de sang et m'ordonne de lâcher le régime, de manger mieux — et là je repars à grossir, tellement vite que je reprends en quelques mois ce que j'ai perdu en un an de régime. C'est là, à 385, que je suis allée chez les Weight Watchers, à 15 milles de chez moi, avec ma soeur. On se privait, on faisait des semaines de salade, je ne maigrissais pas. On me disait que j'avais triché. Je niais, on ne me croyait pas. Je revenais en me disant «Tu vas maigrir, ma grosse... parce qu'en dernier moi aussi je m'appellais la grosse». Je me tenais au café et aux cigarettes, le matin, le soir... Cette fois-là, je suis baissée jusqu'à 209. Là j'étais rendue que j'entendais des cloches, ça devenait gris devant moi, le médecin m'a envoyée à l'hôpital. Je faisais encore de l'anémie.

«Toutes ces années, je me privais tout le temps, en me disant que je n'avais pas faim, tout en faisant de la popote pour toute la famille, toujours... J'ai eu tellement faim dans ma vie que quand j'ai une sensation de faim ça me fait peur. La dernière fois, j'étais allée jusqu'à 400 livres parce que quand je pensais régime, je pensais faim pis je commençais à trembler, j'aimais mieux mourir que de recom-



7. ÉDOUARD MANET, *Luncheon on the Grass (Le Déjeuner sur l'Herbe)*, 1863, Oil on canvas, 7' x 8' 10". The Louvre, Paris

*Tiré d'une chanson écossaise : «He loves my spirit, not my body, not my body...»

La guenon en soi

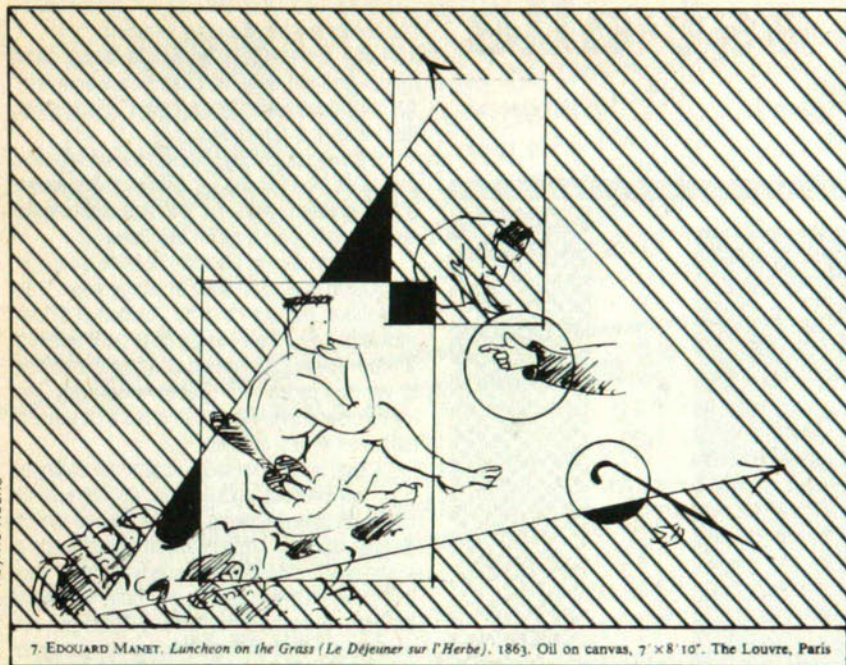


Illustration : Sylvie Roche

7. EDOUARD MANET. Luncheon on the Grass (Le Déjeuner sur l'Herbe), 1863. Oil on canvas, 7' x 8' 10". The Louvre, Paris

mencer à avoir faim de même. J'ai travaillé avec d'autres obèses qui me disaient ça: si je reviens à tel poids, je me tue...et je voyais que c'était sincère.

«Quand on suit des régimes en série, on se sent exploitée: en premier on ne le sent pas, parce que dans sa tête on est vraiment un monstre, on ne sait pas ce qui nous arrive, on est mêlée, prête à faire n'importe quoi. J'ai déjà bu du vinaigre parce qu'on m'avait dit que ça me ferait maigrir; j'ai pensé me paqueter l'estomac avec du bran de scie pour calmer la sensation du ventre qui crie si fort, au régime, que tu te couches sur le ventre pour avoir moins mal. Alors quand ils nous arrivent avec de belles histoires: tel liquide, telle adresse, telle piqûre... on court, on se dit c'est la chance de ma vie, là je vais l'avoir, ça fait si longtemps que je me bats. Mais ton corps te prouve que c'est faux, parce que tu reprends quand même...alors après, tu te sens exploitée.

«À peu près partout, c'est de l'exploitation. En réalité, ils ont à peu près tous la même méthode: si tu réussis, ils sont bons, si tu ne réussis pas, t'es pas bonne. La réussite dépend d'eux autres, la faillite dépend de toi.

«Moi, je me dis, après avoir tout essayé et avoir parlé avec d'autres obèses, qu'on a peut-être la réponse en nous-mêmes. Mais quand on veut se faire entendre pour dire comment toutes leurs nouvelles méthodes réagissent sur notre corps, on n'est pas crus. Parce que les gens se font une fausse image de l'obèse et de ses façons de manger.

«L'obèse qui attend la formule-miracle, ça se peut. Mais l'obèse qui fait absolument rien, j'y crois pas. Les gens disent qu'on manque de volonté, mais si c'était si facile de maigrir à force de volonté, tout le monde aurait la taille qu'il voudrait. Pour suivre des régimes ineffi-

caces, affaiblir son système et recommencer quand même, je dis que l'obèse est une personne qui veut. Vous pensez que c'est facile, qu'il suffit de manger moins...mais c'est pas 10 ou 20% qui n'en viennent pas à bout, c'est 90%!

«Pourquoi je suis obèse? Pourquoi c'est arrivé à moi et pas à d'autres? Ça a un rapport avec le stress de la vie quotidienne, les frustrations accumulées, on dirait que ça déclenche quelque chose en dedans de nous qui fait qu'on devient de plus en plus obèse. Avant l'âge de 6 ans, j'étais normale, à l'école j'ai engraisé, et plus j'attrapais des coups plus j'engraisais. Adulte aussi, quand je me coupais de ces stress-là, je maigrissais plus facilement.

«Il y a trois ans, j'ai fini par accepter que j'étais obèse — que c'était pas un état passager — et j'ai lâché les régimes pour chercher en moi ce qui pouvait me rendre obèse. J'ai suivi des cours de nutrition, pis là j'ai appris que c'est ce que je mange qui me rend plus ou moins obèse, mais que c'est pas en me faisant crever de faim que je vais en venir à bout. Alors j'ai mangé autre chose qu'avant, j'ai coupé le sucre, etc...par contre je mange à ma faim, sans faire de mal à mon corps comme avant. C'est pas vraiment un régime, j'ai changé ma manière de vivre et de penser. J'ai beaucoup maigri, je me sens mieux. Si je continue à maigrir, tant mieux, sinon je le prends comme ça. En tout cas, je ne maltraite plus mon corps, alors il ne se venge plus comme avant. D'habitude, après un an et demi, je devenais anémique...»

«Dix ans que je vais là, hiver comme été, pour répéter les mêmes maudites affaires au docteur, pis me faire répéter les mêmes

Pink cloud versus black out. Pour moi c'est la même chose. Entre les deux, mon ventre. Je regarde mon ventre mille fois par jour. Je touche mon ventre autant de fois. L'obsession de l'absence du ventre me fait mal. Mon absence me fait mal. Quel est le lieu dans ton corps où tu te retrouves le plus facilement. Ventre. Je répète. Quel est le point dans ton corps qui te semble le plus évident. Ventre. Négation: nier l'existence du lieu terrestre. L'humanité en dilemme avec mon humaine. Je regarde mon ventre comme s'il était mon ennemi. La force à abattre. ÇA tourne en rond autour de ÇA.

Suivant les jours ou les heures du jour, je m'habille de tel ou tel ou tel vêtement qui m'avantage le plus. J'ai lu quelque part, écrit par un homme, que toute femme dans la rue est en parade sexuelle.

Je ravale ma salive avec la même virtuosité que l'évier avale les dernières tasses d'eau de vaisselle sale. La tête dans le bol, le doigt dans la tête, j'ai des phantasmes de prairies vertes zé pures. La chlorophylle, dit-on, nettoie, purifie, éclaircit le sang qui lui éclaircit le cerveau. Et le cœur. Qu'est-ce qui fait que sa pompe pompe plus ou moins vite. J'en reviens toujours au ventre. Et l'écho me redit que le ventre est la poubelle des émotions.

LISE MARCIL

maudites affaires par le docteur...J'réçois ma piqûre, j'donne ma carte d'assurance-maladie, j'dis bonjour aux filles, pis j'm'en retourne. Pis je r'viens la semaine d'après...Des fois, j'me dis que j'irai pas, la semaine d'après, que ça sert à rien, que j'maigrirai jamais, que j's'rai toujours une grosse torche, pis que j'frais mieux de l'accepter, que j's'rais ben plus heureuse...»

Laura Cadieux, ça vous dit quelque chose?

Épilogue

Rejointe au téléphone, Madame Archambault me dit avoir continué de maigrir depuis l'émission (mai 81). En fait, de janvier 1978 à aujourd'hui, elle est passée de 412 à 157 livres. «Et ça n'a vraiment rien à voir avec la nourriture, au fond; c'est vraiment en soi, dans l'habitude d'en supporter trop. Maintenant, les gens ne me reconnaissent pas dans la rue, ils pensent que mon mari a changé de femme!...»

Entrevue résumée par
FRANÇOISE GUÉNETTE

1/ Michel Tremblay, *C'tà ton tour, Laura Cadieux*, Éditions du jour, 1973, p. 17.

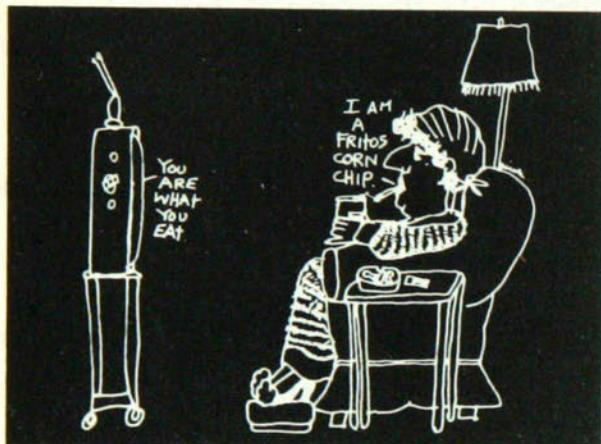
Adaptée au théâtre, Laura Cadieux vient d'être jouée à la Salle Fred-Barry, à Montréal, du 12 avril au 8 mai, avec Manon Gauthier dans le rôle-titre.

2/ Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte*. Ed. Lemeac, 1978.

3/ A Radio-Québec, à l'émission *L'Objectif* du 17 mai 1981. Merci pour la transcription de l'interview. F.G.

Tu vas maigrir, ma grosse... En dernier, moi aussi je m'appelais ma grosse.

L'obésité est-elle politique?



VOUS ÊTES CE
QUE VOUS MANGEZ

JE SUIS UN SAC
DE CHIPS FRITOS

Dessin tiré de I'M TRAINING TO BE TALL AND BLONDE
© Nicole Hollander et R. St-Martin's Press

«**F**aites l'expérience. Prétendez que vous êtes une femme obèse et regardez la télévision une journée entière. Comptez les messages qui vous disent à quel point vous êtes laide et devez changer. Relevez le nombre de remarques que font vos amies sur leur «excès de poids», les régimes qu'elles suivent, les livres qu'elles veulent perdre quand elles sont plus minces que vous ne le serez jamais. Feuilletez un magazine et essayez d'y trouver une image positive d'une femme obèse. Puis imaginez ce que ressent une femme obèse qui marche dans la rue, à la merci de tous ceux qui ont la permission sociale de la détester et de la mépriser. Êtes-vous surprises alors que les femmes obèses restent souvent à la maison, ne fassent pas suffisamment d'exercice, mangent parfois pour se réconforter? Êtes-vous surprises? Que ressentiriez-vous en lisant un

auto-collant qui déclare: SAUVEZ LES BA-LEINES, HARPONNEZ LES GROSSES POULETTES*».¹

Décidément, la colère gronde parmi les femmes «trop grosses». Elles en ont marre d'être la cible d'innombrables préjugés sur l'embonpoint, même dans un milieu féministe, et elles en sont venues à revendiquer «toute» leur place, à exiger qu'on ne s'arrête pas aux couches de graisse pour les considérer, à demander qu'on les aime. Un mini-mouvement, ni plus ni moins, en faveur du «Fat Liberation». Considérant que les idées que nous nous faisons sur l'obésité les oppriment de la même façon que les préjugés sur la race ou le sexe, elles en appellent au déconditionnement de l'esprit qui prise la minceur à n'importe quel prix, particulièrement pour les femmes:

«L'oppression des grosses femmes entretient l'oppression des femmes puisque c'est

une autre façon que les hommes ont de nous dire comment faire et de nous punir si nous n'y parvenons pas. Les femmes intériorisent cette oppression pour ensuite l'utiliser contre elles-mêmes et contre d'autres femmes».²

Enfin, les femmes obèses impliquées dans ce mouvement tiennent beaucoup à démystifier certaines idées entretenues à leur sujet dont voici les principales:

1. On utilise l'argument massif de «santé» contre les femmes obèses. N'est-il pas malsain d'être grosse? Non, on n'a pas une moins bonne santé parce qu'on est grosse.

2. La médecine aborde l'obésité de façon de plus en plus technique et dangereuse. Des opérations comme celle du Jejunioil Shunt (qui réduit de 20 à deux pieds le petit intestin afin de réduire l'absorption d'aliments) mettent la vie des personnes obèses en danger, les affaiblissent, les rendent sujettes à de graves maladies et les mutilent.

3. Une femme obèse au régime est engagée dans un processus à la fois douloureux et contradictoire. Le corps à qui on donne moins de nourriture s'adapte de façon très efficace à la nouvelle situation et n'en réclame pas davantage. Or dès que la personne se met à manger plus «normalement», ce qui est absorbé au-delà de la quantité prescrite par le régime est perçu par le corps comme étant «en trop» et cause une prise de poids. Tout cela pour aboutir à son poids initial. D'ailleurs, certaines femmes obèses qui croyaient être des mangeuses invétérées ont découvert qu'elles ne l'étaient pas quand elles ont cessé d'être des invétérées des régimes alimentaires.

4. Des études démontrent que le taux de succès des régimes sur une période de cinq ans est de 2 à 3%. Ces données en tête, seriez-vous prêtes à risquer votre santé et votre vie?

5. Les féministes proclament que les femmes devraient avoir le contrôle de leur corps. Tant que les femmes obèses ne pourront accepter et aimer leur propre corps, aucune femme n'aura vraiment droit au sien parce qu'elle a fait siennes bien des valeurs dans lesquelles on a enfermé les Nord-Américaines.

6. En ce qui concerne l'obésité liée à l'appartenance de classe, je pense personnellement qu'il y a un rapport étroit entre les deux, entre la femme pauvre et obèse, de classe ouvrière. Une étude de la femme new-yorkaise démontre que l'obésité est six fois plus répandue parmi les «couches inférieures» que chez celles des classes privilégiées. L'obésité est également fréquemment associée à l'origine ethnique.³

FRANCINE PELLETIER

BIBLIOGRAPHIE

La nourriture-névrose: Un nouveau mal du siècle? Michel Declerck et Jeanne Boudouard, Éditions Denoël/Gonthier, 1981.

Fat is a feminist issue: A self-guide for compulsive eaters, Susie Orbach, Berkeley Books, New York, 1979.

Fat is a feminist issue 2: A program to conquer compulsive eating, Susie Orbach, Berkeley Books, New York, 1982.

La mal bouffe: Comment se nourrir pour mieux vivre! Stella et Joël de Rosnay, Éditions Olivier Orban, Paris, 1979.

C'tà ton tour, Laura Cadieux, Michel Tremblay, Éditions du jour, Montréal, 1973.

«Moi je mange: les grosses femmes», Nicole Lacelle, **Agenda du remue-ménage**, Montréal, 1980.

Le corps à corps culinaire, Essai philosophique. Noëlle Châtelain, Éditions du Seuil, Paris, 1977.

Les grosses rêveuses, Nouvelles, Paul Fournel, Éditions du Seuil, Paris, 1982.

Les yeux et le ventre: L'obèse—L'anorexique, Hilde Bruch, Payot, 1975.

* «Save the Whales — Harpoon Fat Chicks!»

1/ Martha Courtot, «Une identité faussée», publiée dans **Sinister Wisdom**, n° 20. Traduit par Maryse Pellier.

2/ Judith A. Stein, «Trimming the Fat for a Profit: an Essay on Fat Liberation», in **Womenwise**, New Hampshire, USA, Hiver 82.

3/ Courtot, op. cit.



QUÉBÉCOISES DEBOUTTE! tome 2

Collection complète des journaux
Suivie de deux tables rondes avec des femmes du
Front de libération des femmes (1969-1971) et du
Centre des femmes (1972-1975).
Pour toutes celles qui s'intéressent au féminisme
d'ici, voici un instrument précieux, capital et de
toute première main.

370 pages 20,50\$ l'exemplaire

LE PRIX À PAYER POUR ÊTRE MÈRE

Martine Ross

L'arrivée d'un enfant n'est pas sans causer de
perturbations, surtout dans une société où la
maternité est enfermée dans des stéréotypes qui ne
correspondent pas au vécu et aux besoins des
femmes. Et le prix à payer en reste lourd. Un livre
qui dévoile le non-dit de la maternité et permet de
choisir... en connaissance de cause.

296 pages 14,95\$ l'exemplaire



MA VIE COMME RIVIÈRE tome 2

Simonne Monet Chartrand

Il faut lire MA VIE COMME RIVIÈRE tome 2 comme on
s'approche doucement de quelqu'un pour mieux
partager les plaisirs de la connaissance et de la
reconnaissance.

360 pages, illustré 15,95\$ l'exemplaire

NOUS, NOTRE SANTÉ, NOS POUVOIRS

présenté par G.R.A.F.S.

«Quand les femmes alcooliques, quand les femmes
seules, quand les femmes âgées, quand les femmes
déprimées, quand les femmes battues... se
regroupent, elles demeurent rarement écrasées au
fond de la cage.»

Roxane Simard, psychologue

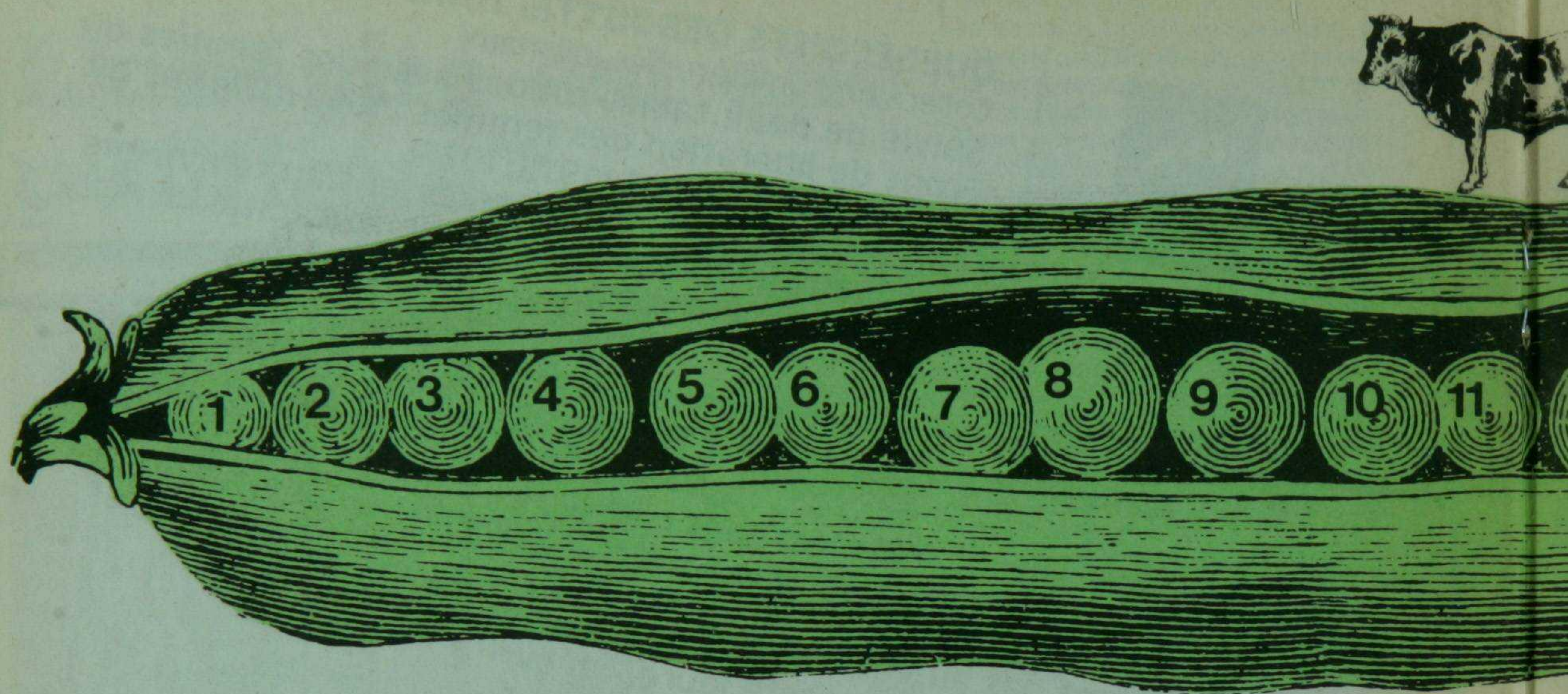
Les éditions du remue-ménage/
Éditions coopératives Albert Saint-Martin

208 pages, 12,00\$ l'exemplaire

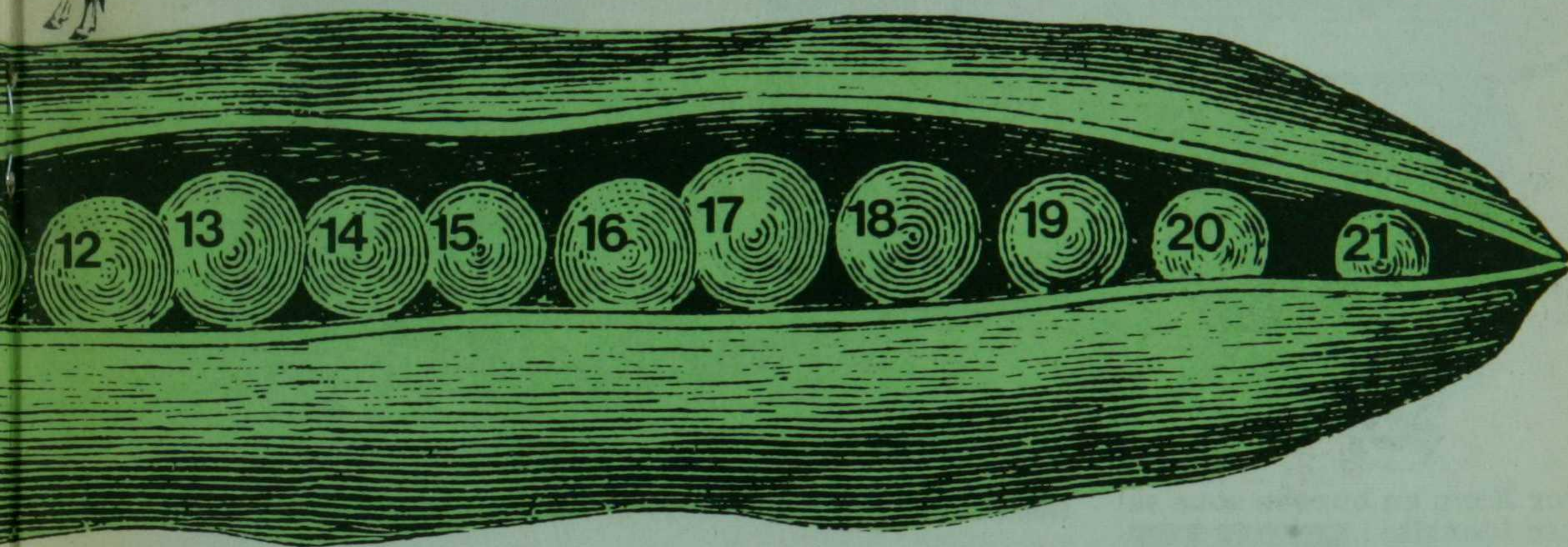


les éditions du remue-ménage

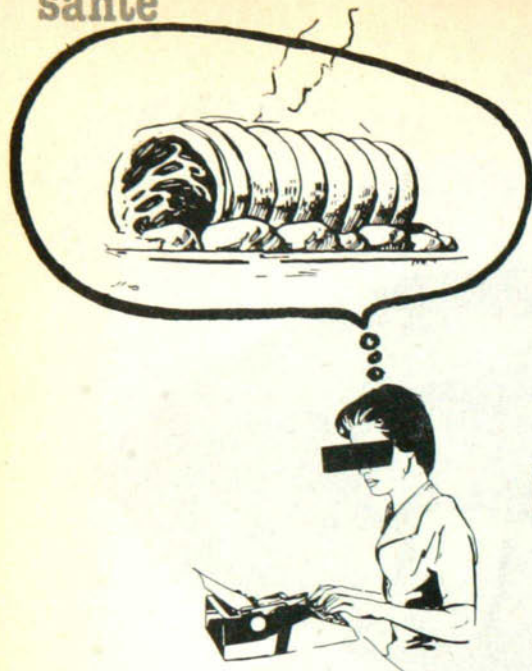
4800 Henri-Julien, Mtl.
H2T 2E1 Tél.: 845-7850



**CONSIDÉRANT QU'EN COMPARAISON AVEC LA
LA FEMME NORD-AMÉRICAINE MOYENNE
SA SURVIVANCE DE 7.3 GRAMMES DE PROTÉINES
CE QUI ÉQUIVAUT À 2.88 ONCES DE STEAK PORTHOISE
MANGERAIT 212 LB DE VIANDE PAR ANNÉE (COMPARAISON MOYENNE NORD-AMÉRICAINE), LA FEMME QUÉBÉCOISE
36.11 LB DE MOINS PAR ANNÉE, SOIT 176.89 LB DE MOINS PAR ANNÉE, SOIT
VIE ADULTE, SOIT UN TOTAL DE 4,506,528,000,000 LB DE VIANDE EN MOINS PAR ANNÉE
DU QUÉBEC, ET SACHANT QUE DANS LES PAYS DÉVELOPPÉS, IL FAUT 21 LB DE PROTÉINES VÉGÉTALES POUR
QUELLE SERAIT LA SOMME DES PROTÉINES VÉGÉTALES QUE LES QUÉBÉCOISES POURRAIENT MARCHANDER
POUVOIR DISPOSER DE**



LE MÂLE NORD-AMÉRICAIN MOYEN (154 LB)
MOYENNE (128 LB) A BESOIN POUR
PROTÉINES DE MOINS QUE LUI PAR JOUR,
HOUSE, CONSIDÉRANT DONC QUE LÀ OÙ L'HOMME
NÉE (CE QUI CORRESPOND À LA CONSOM-
FEMME N'EN AVALERAIT QUE 175.89, SOIT
IT 1,444.4 LB SUR LA PÉRIODE D'UNE
LB POUR L'ENSEMBLE DE LA POPULATION FÉMININE
ES CONDITIONS ACTUELLES D'ÉLEVAGE
UR PRODUIRE 1 LB DE PROTÉINES ANIMALES,
E DE PETITS POIS QUE LES
ANDER SI L'ÉGALITÉ VOULAIT DIRE:
DE LA DIFFÉRENCE?



Xuper Xuru au bureau sous sa fausse identité :



Xuper Xuru se préparant à cuisiner



LA CUISINE DE

XUPER XURU

Après plusieurs années d'essai, nous avons fini par convaincre Xuper Xuru de partager quelques-unes de ses recettes avec nous. Voici donc Xuper Xuru elle-même :

«Bonjour Mesdames et Messieurs et bienvenue dans la cuisine de Xuper Xuru. Après une journée épuisante, partagée entre le bureau où je travaille sous une fausse identité et mes multiples exploits comme sauveteuse de l'humanité, j'exerce ma passion secrète : la cuisine.

J'ai le plaisir aujourd'hui (chanceuses que vous êtes) de partager avec vous deux de mes recettes favorites. Je commencerai avec ma fameuse soupe à l'ail ; non seulement délicieuse et nettoyante, elle est aussi une de mes armes secrètes contre mes ennemis les plus terribles : en effet, une seule bouffée de mon haleine et mon travail est déjà à moitié fait. Je vous suggère donc de servir cette soupe puissante à des gens avec qui vous allez passer la soirée. Autrement, vous risquez de demeurer seule, où que vous alliez. Sachez tout de même que cette soupe à l'ail est exquise et qu'il faut bien l'essayer au moins une fois dans sa vie (et c'est certain que ce ne sera pas la dernière.)

La soupe sera suivie de poisson mariné et vous pourriez servir le tout avec des salades, par exemple une salade de lentilles et une salade verte.»

Soupe à l'ail

La quantité d'ail peut varier. Moi j'utilise au moins trois têtes d'ail mais vous pouvez n'en prendre qu'une ou deux. Ceci pour servir quatre ou cinq personnes.

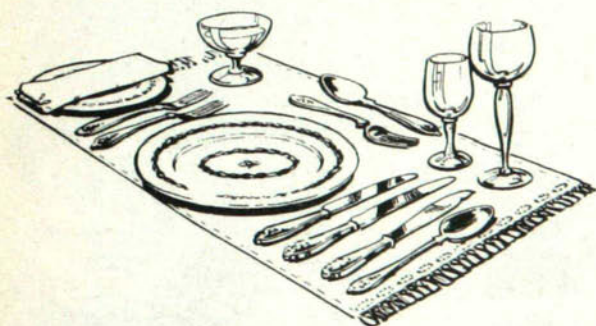
Divisez chacune de vos têtes d'ail en gousses et mettez ces gousses dans l'eau bouillante environ 30 secondes. Retirez-les et pelez-les (les avoir ébouillantées facilite la tâche). Ajoutez-les à environ un demi-gallon de bouillon de poulet chaud (que vous aurez préparé vous-même). Ajoutez trois clous de girofle, 1/4 de cuil. à table de sauge, 1/4 de cuil. à table de thym, une feuille de laurier, cinq branches de persil frais, quatre cuil. à table d'huile olive. Amenez à ébullition puis laissez mijoter 30 minutes après avoir salé et poivré au goût.

Retirez du feu et passez au «blender». Prenez un bol, dans lequel vous présenterez votre soupe, battez-y trois ou quatre jaunes d'oeuf en y ajoutant goutte à goutte quatre cuil. à table d'huile d'olive. Mélangez-y tranquillement (très tranquillement) environ deux tasses de votre soupe, puis la quantité qui reste.

Et voilà la soupe à l'ail prête à servir.



«Dans votre cuisine, soyez toujours en alerte et prenez mille et une précautions. Faites très attention au mélangeur qui fuit (comme le mien) et vous jouent des tours. Il serait dommage de vous retrouver inondée sous une averse de soupe à l'ail.....»



Poisson mariné

Choisissez environ deux livres de beaux filets de poisson blanc et frais. Je vous conseille le filet de sole, mais un autre poisson à chair blanche peut convenir.

Coupez votre poisson en morceaux, les plus petits possible, mettez-le dans un bol et couvrez-le de jus de limettes **fraîches**. Recouvrez le bol et placez-le au réfrigérateur durant environ quatre heures. Après ce laps de temps, votre poisson sera devenu opaque, c'est-à-dire «cuit».

Ajoutez maintenant d'autres ingrédients, selon vos goûts personnels. Condition essentielle toutefois : tout doit être frais. Voici ceux que je vous recommande : un poivron (piment) vert, un poivron rouge, un ou deux piments (forts), une tomate, un oignon - tous coupés en très petits morceaux - une carotte râpée, du persil haché.

Enlevez l'excès de jus de limette du poisson, ajoutez les ingrédients ci-haut mentionnés, et gardez le tout au frigo jusqu'au moment de servir.



«Pourquoi ne pas inviter vos ami-e-s de bonne heure afin qu'ils et elles vous aident ? Une main supplémentaire est toujours bienvenue dans MA cuisine.....»



La grève

La grève

à Patrick Powers

LA GREVE (strike)
de Greta Hoffmann Nemiroff



Voici ce qu'elle aime : les petites haies d'arbustes, le vin blanc, le sucre à la crème, Mozart, les émigré-e-s, l'amitié, Emma Goldman, les romans compliqués et interminables, le blues des femmes en colère, les intérieurs méticuleusement arrangés, les angles arrondis des petits enfants. Et beaucoup, beaucoup plus encore.

Voici ce qu'elle déteste : le décor-motel, la télé, la bière, le fast food, le rock-punk-et-new wave, les tissus synthétiques, l'interprétation mâle du monde, le machisme politique et intellectuel. Et beaucoup, beaucoup plus encore.

Sa famille a ses racines dans cette bourgeoisie montante de l'Europe centrale du siècle dernier. Mais c'est bien avant l'holocauste, et bien avant sa naissance à elle que ses parents sont venus s'établir à Montréal. Elle conserve d'ailleurs une nostalgie toujours vivace pour la Vienne fin-de-siècle, sans se faire d'illusions pour autant sur la corruption qui y régnait. Les matières qu'elle préfère : le reflet de l'argent sur le bois poli, la porcelaine fine, les draps à dentelle et les mets minutieusement préparés.

Elle est membre d'un syndicat qui lui fait partie d'un regroupement représentant 300 000 travailleurs et travailleuses des services publics. Cette alliance se mobilise pour des grèves et s'appelle le Front commun. Elle enseigne Shakespeare et dirige son département, mais on la définit politiquement comme partageant les intérêts de personnes dont l'existence est floue pour elle. Bien sûr, elle peut les voir en train de promener leurs vadrouilles trop grandes dans les couloirs des institutions, mais il n'y a aucune communication d'un bord comme de l'autre. Leurs unions locales sont séparées et ne se rejoignent qu'au niveau des exécutifs. C'est d'ailleurs une des choses qui la rendent méfiante vis-à-vis son syndicat : il réfléchit comme un miroir la structure hiérarchique de son adversaire, le gouvernement. Elle soupçonne également les

grands chefs syndicaux d'être de connivence avec le gouvernement et de mettre la priorité sur la question nationale. C'est l'appui des syndicats qui a permis l'arrivée au pouvoir du gouvernement actuel, et maintenant le gouvernement se retourne contre les syndicats. N'est-ce pas là la preuve ultime que l'État est l'ennemi du peuple ? insiste-t-elle auprès de ses collègues syndiqués. On sourit avec indulgence devant ses « excès », et elle se réfugie régulièrement dans le silence.

À l'automne, elle retrouve le travail après un été fort productif. Elle a cultivé quantité de fleurs et de légumes, elle a lu avec avidité, elle a terminé un roman et rédigé un joli essai littéraire. Réunion départementale : Mike, le vice-président de son syndicat, annonce l'imminence d'une grève. Le gouvernement a profité des mois d'été pour adopter des lois qui rendent les grèves illégales. Il promène sur l'assemblée ses yeux bleus et brillants. Personne ne répond à l'intensité de son regard ; peut-être espère-t-on éloigner l'inévitable par le silence. Elle regarde la lumière du matin dorer les aimables contours de son visage et lui sourit avec affection.

C'est une année de grèves parce que les conventions collectives de l'enseignement et du secteur public sont expirées. Les feuilles tombent, puis c'est la première neige et Mike ne cesse d'entonner le même refrain à chaque réunion hebdomadaire : la grève est proche. Les boîtes aux lettres des professeur-e-s s'emplissent de documents syndicaux détaillés et compliqués. Par un froid matin de novembre, ils et elles font grève pour appuyer les gens du secteur hospitalier. Par représailles, certains chèques de paie seront diminués. Le sien arrive intact et elle ne dit rien. Pourquoi retourner de l'argent à ses oppresseurs ?

Quelques jours avant les vacances de Noël, le gouvernement adopte un texte de loi passablement volumineux. Si volumineux qu'en fait, il faudrait deux ans pour que puissent se dérouler les trois lectures requises en chambre. Ce projet de loi comprend 700 documents, en tout 80 000 pages. Comme le gouvernement détient la majorité à l'Assemblée nationale, la loi passe sans aucune lecture. Il semble que cette législation, non seulement va détériorer le système d'éducation, mais en plus va entraîner la disparition de milliers d'emplois et d'énormes baisses de salaires. Pas plus tard que le lendemain, les députés se votent, eux, une hausse de salaire. Le public ne se scandalise qu'à peine.

Quand elle retourne au travail, elle apprend que d'autres syndicats ont négocié avec le gouvernement. Le Front commun s'effrite et se réduit maintenant à 80 000 enseignant-e-s. Les deux syndicats qui regroupent les enseignant-e-s à travers la province devront lutter seuls, annonce Mike à ses collègues toujours silencieux-euses ; il y aura une grève à coup sûr dans les semaines qui suivent.

Il faut dire aussi qu'elle appartient à une minorité linguistique plutôt impopulaire dans la province. C'est dû aux caprices de l'immigration : à l'époque où ses parents sont arrivés ici, l'« espèce » à laquelle ils appartenaient n'était pas acceptée par la majorité. Mais il y a belle lurette qu'elle a appris à composer avec son statut de minoritaire. « But what about us ? », criait-elle au milieu des rires en troisième année, quand son côté perdait lors de ces votes collectifs tant prisés dans les écoles privées libérales.

Dernière réunion syndicale avant la grève. Mike donne son compte-rendu et se rassoit en hochant silencieusement la tête devant ses collègues qui, enfin poussés-e-s à s'exprimer, prennent position. La plupart s'engagent, mais sans grande conviction. Ils et elles savent qu'au sein de leur propre syndicat, la majorité des gens accordent plus de valeur au nationalisme qu'aux droits civils. Petite enclave linguistique menacée, perdue dans un immense continent anglophone, la majorité québécoise a peur de se faire rayer de la carte, que ce soit de l'intérieur ou de l'extérieur. Elle s'anime au cours de la réunion, et hausse même la voix pour dire qu'elle sortira sa pancarte mais sans enthousiasme. Elle déteste toute forme de nationalisme, mis à part un certain esprit de quartier qui survit encore. Ses collègues sourient avec indulgence et fatalisme. La planification des tâches vient dissiper les doutes : on organise une chaîne téléphonique et on distribue les horaires de piquetage. Cette efficacité vient réaffirmer l'exceptionnel « esprit de corps » du groupe, sa capacité à surmonter une incrédulité profonde. En sortant, elle sourit à Mike... pour l'assurer qu'elle fera de son mieux.

Il fait très froid en ce février de grève. On s'emmitoufle soigneusement, on saute sur place pour ne pas geler, on se réfugie parfois dans une entrée chauffée et on se réchauffe avec la soupe, le café et les bagels que distribue à intervalles réguliers la camionnette syndicale. Les dépêches syndicales que l'on se passe à la ronde sont lues comme paroles d'évangiles. Les chauffeurs des camionnettes colportent les nouvelles des autres lignes de piquetage. Les rumeurs sur d'éventuels scabs foisonnent. Un jour, elle a tellement froid qu'elle sent presque l'empreinte de ses os à l'intérieur de sa chair ; impossible de se réchauffer jusqu'au « shift » du lendemain. À travers les portes vitrées de l'édifice, elle devine la silhouette des boss qui, de leur nid douillet et « institutionnel », semblent lorgner les grévistes. Un autre jour, elle empêche deux personnes d'entrer dans l'école, en interposant tout simplement son corps pas très brave de femme vieillissante... à moins que ce soient ses paroles. Les journées froides collent ensemble comme des pastilles collées les

unes aux autres au fond d'une grande poche poussiéreuse. L'ennui paralyse la ligne de piquetage. Histoires intimes et farces de newfies ont déjà été racontées. Il y a bien cette fois où le prof d'arts plastiques la plonge dans le ravissement avec ses histoires de contes de fées irlandais. Sa belle voix d'Irlandais étire le mot « faaaaaeeries » tandis que ses yeux s'agrandissent. Au fil des jours les pancartes se détériorent et deviennent illisibles.

De toute évidence, la grève ne peut plus continuer. 80 000 enseignant-e-s en grève, ça veut dire beaucoup d'enfants désœuvrés-e-s. La menace du « chaos social » ne tient qu'à un fil. Le gouvernement impose une loi qui prive les enseignant-e-s de leurs droits civils pour les deux prochaines années. Il menace les éventuel-le-s dissident-e-s de représailles très lourdes. Elle écoute les détails de la loi à la radio, ferme le poste et reste longuement assise, le regard fixe, dans une pièce inondée de soleil. Elle pense et repense : les comptes à payer, les vacances non prises ; le confort et Beethoven. Elle pense au pouvoir de l'État et sent les mâchoires du fascisme lui mordre le cou. Elle s'habille et se rend à une grande réunion syndicale, au cœur de la ville.

La réunion est longue, étouffante, l'atmosphère enfumée. L'exécutif enjoint l'assemblée de ne pas fumer. Par contre, les membres de l'exécutif, eux, fument compulsivement et personne n'ose leur en faire la remarque. Le négociateur en chef a les yeux cernés et tristes, sa peau est grise de fatigue. Il veille jour et nuit, se rend à Québec pour rien. Les membres de l'exécutif se promènent de long en large dans la salle, s'arrêtant de temps à autre pour échanger quelques réflexions. Ils font semblant de ne pas trop remarquer l'attention qui se concentre sur eux. Dans sa tête, elle appelle ce genre de comportement « machisme syndical ». Mike préside la réunion avec une telle équité que tout le monde en est fier. On a très conscience, ce soir-là, de la gravité du drame qui se joue. Au même moment, l'Assemblée nationale achève la dernière lecture de sa loi matraque honteuse. Des walk-man aux oreilles, achetés pour un tout autre usage, certains suivent la progression de la procédure législative à la radio ; on leur permet de prendre le micro quand bon leur semble. On propose à l'assemblée syndicale la motion suivante : défier la loi malgré les lourdes représailles. Suivent de nombreuses interventions : des pour, des contre. Elle écoute, tout en brochant une tapisserie pour le nouveau-né de ses ami-e-s de Brooklyn. Des collègues-femmes lui demandent de prendre la parole : en tant que féministe reconnue, elle devrait mentionner que la plupart des enseignants menacés de perdre leur job sont des enseignantes. Elle se retrouve devant le regard critique de ses pairs, et se surprend elle-même de la passion et du mordant de ses propos... elle, la gréviste à contre-cœur. Plus tard, une imposante majorité vote en faveur du défi de la loi. C'est la première fois, depuis sa troisième année à l'école, qu'elle fait partie d'une majorité en délire. Cette nuit-là, elle n'arrive pas à dormir.

Pendant ces journées où les enseignants défient courageusement le pouvoir, il tombe une petite pluie fine qui gèle jusqu'aux os. Les lignes ouvertes et la presse crient leur indignation devant la nouvelle loi. Elles en appellent à la suprématie de la constitution. Le gouvernement, lui, en appelle à la suprématie de l'État. Les nationalistes les plus fervents bredouillent en public, coïncés par leur peur d'affaiblir leurs propres rangs. Elle essaie de retrouver la passion qu'elle voulait tant transmettre à ses collègues peu de temps auparavant. Ses heures de piquetage terminées, elle rentre chez elle et se met au lit. Elle grelotte sous sa pile d'édredons pour le restant de la journée.

La maladie court sur la ligne de piquetage : gripes, diarrhées, laryngites. La psychologue du collège, elle, a attrapé une pneumonie. La mauvaise humeur règne et les retardataires ou les absent-e-s se font engueuler. Ça la soulage de savoir que personne, dans son département, n'a traversé la ligne de piquetage.

On convoque une réunion syndicale. L'autre syndicat, celui qui représente les trois-quarts de tous les enseignant-e-s subit des pressions de la part de son exécutif pour abandonner la grève. Les travailleurs et travailleuses du secteur hospitalier, qu'on avait massivement appuyé-e-s en novembre, votent contre la grève. Le Front commun s'effrite davantage. Elle est de plus en plus convaincue que les exécutifs syndicaux sont de connivence avec l'État; pour tout ce joli monde, il s'agit d'une situation d'urgence nationale, et nationaliste. Elle vote pour la poursuite de la grève, même s'il faut qu'elle la fasse toute seule. Membre d'une minorité convaincue mais défaite, elle rentre chez elle et ne trouve pas le sommeil.

Première journée de retour au travail. Les profs se frayent un chemin jusqu'à la salle de réunion, dans une ambiance de carnaval animée par des élèves qui ont su profiter de longues et de turbulentes vacances. La réunion, elle, est marquée du sceau de la déprime, comme s'il y avait eu mort dans la famille. C'est humiliant d'être de retour au travail dans de telles circonstances, pense-t-elle. Elle a un goût amer dans la bouche. N'a-t-elle pas toujours dit que les syndicats sont de connivence avec l'État? N'a-t-elle pas sans cesse répété que l'État est l'ennemi du peuple? Pourtant, l'histoire est venue lui tordre le bras, même à elle : bien sûr qu'elle a fait grève, bien sûr qu'elle a participé à une lutte collective. Elle sait que ces derniers temps, elle a beaucoup plus pensé à son organisateur syndical qu'à son mari. Même qu'elle en rêve.

Mike, un homme dont le sourire peut illuminer les plus

sombres couloirs, est fatigué et inconsolable. Elle a envie de le brasser en lui criant : «je te l'avais bien dit ! C'est la faute de ton sentimentalisme libéral... le terrorisme de la ligne juste, c'est ça qui nous a trahi-e-s !» Elle jongle silencieusement dans sa tête. De sa voix la plus professionnelle, elle lui demande comment il prend ça le retour au travail.

Bravement, il énumère ses déceptions en citant les raisons objectives. Il s'arrête brusquement après un «je ne peux pas...», se couvre le visage et éclate en sanglots. De gros sanglots déchirants venus du plus creux de lui-même. Des sanglots qui vont bien au-delà des aléas de la politique. Des sanglots qui s'étouffent dès qu'on regarde autour de soi et qu'on se rend compte qu'on est seul.

Les collègues, avec leur merveilleux esprit de corps, le regardent, impuissants. Quelqu'un s'approche et lui touche le bras, mais il n'y a rien, vraiment rien, que les adultes sachent faire les uns pour les autres dans des moments pareils.

Elle, c'est une femme qui aime la tendresse et Haydn, les paysages bucoliques et le bon théâtre. Elle fouille dans son sac, y trouve un mouchoir brodé qu'elle lui donne. Elle entend sa propre voix, forte et assurée, lui dire qu'il a mené la bonne bataille, qu'il a fait de son mieux.

Mais dans son cœur, elle aimerait, oui, elle voudrait tant se familiariser avec les bombes, les fusils et les cocktails molotov. Elle veut se débarrasser de cette douceur un peu triviale, de ces débris de l'amour et de l'attente qui traînent comme de longues racines derrière les accidents tortueux du parcours politique. Elle sait, cependant, qu'elle ne peut se fier aux actes «héroïques». Elle rassemble ses papiers et se prépare à rejoindre ses étudiant-e-s. Elle va aller s'asseoir avec eux et elles pour discuter ensemble des moyens de survie à développer pour passer au travers des moments les plus durs d'une lutte qui est permanente. Elle espère qu'il va lui rester un peu de passion, ou tout au moins, qu'elle pourra leur léguer une capacité d'être sans merci.

GRETA HOFMANN NEMIROFF

TRADUCTION : FRANCINE PELLETIER

TROIS PORTRAITS DE FEMMES

Un grand roman



«Le diable au cœur»
13,95\$

Demandez nos catalogues
Edipresse (1983) inc
8382, St-Denis Montreal



«Une mère
et ses deux filles»
15,95\$

UNE HISTOIRE QUI
POURRAIT ARRIVER À

Tous et toutes

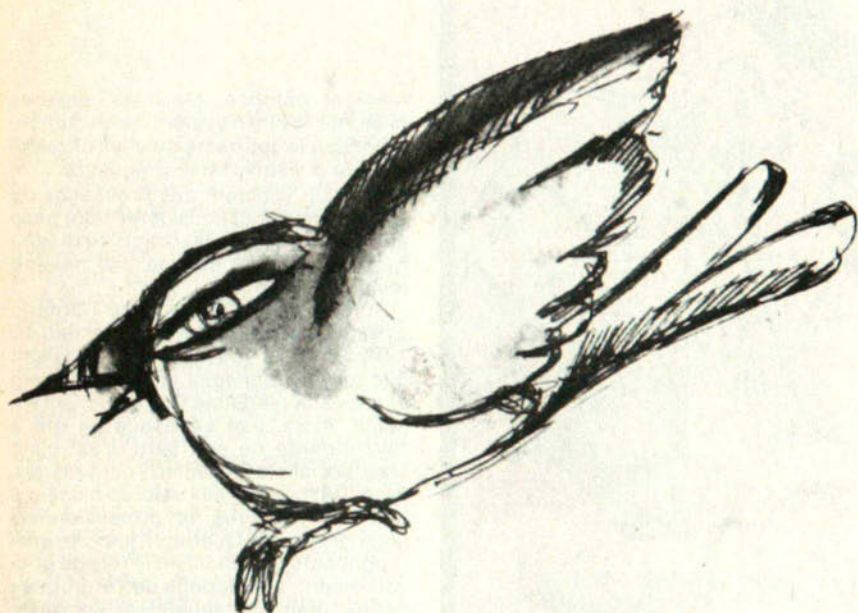
belfond ACROPOLE
Presses de la Renaissance



**CROC,
LE MAGAZINE
QU'ON RIT!**



PARIS



Son plus beau ménage

par Louise Ladouceur

Avant de changer de robe, ma mère avait fait son ménage, son plus beau ménage. Elle ne savait pas pourquoi elle s'était mise à laver les draps, les rideaux, les nappes, tout ce qu'il était possible de laver dans la maison. Subitement, comme ça, un lundi comme les autres, un lundi de lavage ordinaire. Elle avait commencé à laver un lundi matin, et lundi soir elle lavait encore. Tout, elle a tout lavé, et pendant que tout était au lavage, elle en a profité pour nettoyer les murs, les plafonds, les fonds de tiroir, mais pas les planchers. Elle ne sait pas pourquoi, mais pas les planchers. Elle a nettoyé les vitres, par exemple. Les vitres, surtout. Elle n'arrêtait pas, elle ne pouvait pas s'arrêter de frotter les vitres. C'est comme si elle voulait effacer ce qui l'empêchait, l'avait empêchée, de voir au travers. Ma mère voulait voir au travers de tout ; des vitres, des tiroirs, des murs, du plafond, mais pas du plancher. Puis quand elle a bien pu voir au travers, longuement, elle a replacé les rideaux, les nappes, les draps, après les avoir soigneusement repassés. Trop soigneusement. Ma mère avait repassé plus que les rideaux, les nappes, les draps. Ma mère

avait repassé ses amours, ses ambitions, ses désirs, et elle les avait étalés partout dans la maison. Puis elle s'était proménée autour avec l'air d'inspecter si tout était à sa place. Mercredi ou jeudi, elle avait oublié le jour, elle était partie pour faire le marché et elle s'était arrêtée devant une annonce de voyage. «Envolez-vous loin du quotidien» qu'elle disait et à ma mère, en lisant l'affiche, il lui était poussé des ailes, et le goût de la dépense. Elle avait acheté tout le nécessaire habituel à l'épicerie, mais en double. Elle avait rempli le frigidaire et les armoires en belles rangées doubles bien alignées, pour qu'on ne puisse pas s'y tromper. Elle avait même acheté de quoi faire du jambon haché pour au moins deux semaines. Et elle s'était mise à faire cuire jambon et légumes pour faire aussi une soupe. Et elle s'était mise à bouillir dans ses chaudrons, avec encore plus d'ardeur que le ragoût. Et elle avait pleuré. Elle ne sait plus si c'était les oignons ou cette boule dans l'estomac qui ne voulait pas passer. Tout ce qu'elle savait c'est que cette fois-là elle ne passerait pas, même une fois les oignons bien soigneusement coupés en rondelles. Cette fois-là, elle avait coupé les oignons en

rondelles au lieu d'en petits cubes, et elle s'était surprise à imaginer des ballons envolés sous ses yeux, des ballons qu'elle n'osait pas crever. Et après les ballons, des boules de cristal avec des visages oubliés, comme des photos anciennes qui n'auraient jamais existé. Des photos qui n'auraient jamais pu être prises ailleurs que dans ses rêves désertés. Et ma mère était restée longtemps à regarder les oignons, immobile, captée, capturée par son abandon. Puis elle s'était levée tranquillement. Elle avait rangé oignons, légumes, jambon. Elle s'était déshabillée devant le grand miroir derrière la porte de sa chambre et elle avait regardé, impassible, le reflet dans le miroir. Ma mère s'était vue pour la première fois, nue, entière, vivante. Elle s'était rhabillée comme si c'était dimanche. Elle avait même ressorti d'un vieil emballage poussiéreux le chapeau de paille rose que lui avait offert son premier amoureux et elle avait écrit sur le carnet de notes en passant près du téléphone : «Ne t'inquiète pas si je rentre un peu tard», et ma mère, radieuse, avait respiré le printemps comme si c'était elle qui l'avait fait. 🐦

René Lévesque: un homme

Illustration: Madeleine Leduc



Le gouvernement du Parti québécois a du plomb dans l'aile. Pas besoin d'être politicologue pour établir le diagnostic. Mais les causes? Usure normale ou précocité du pouvoir? Difficultés de gestion de la crise économique? Sans doute. Mais encore?

En fait, pour comprendre ce qui est arrivé à ce parti, il faut retourner en arrière et refaire l'itinéraire politique de son principal fondateur. Et cela, c'est s'attaquer à un mythe vivant. Un mythe bedonnant dans la soixantaine, qui s'appelle René Lévesque. Mais depuis 20 ans, notre destinée collective a été si inextricablement liée à la sienne qu'il devient impossible d'expliquer l'une sans l'autre.

L'homme qui se saoulait de son propre discours

En 1960, René Lévesque est entré en politique par la grande porte. Il arrivait auréolé de la notoriété acquise comme grand reporter d'abord, puis comme animateur-pédagogue-vedette de Point de mire. Vedette, oui. Jusqu'à la moelle des os. Il l'est resté. Individualiste forcené aussi, s'alimentant et se saoulant de son propre discours, pliant la réalité à ses propres exigences.

C'est en oeuvrant au sein du cabinet libéral Lesage, de 1960 à la défaite en

1966 du «gouvernement de la Révolution tranquille», d'abord comme ministre des Richesses naturelles, puis comme ministre des Affaires sociales, que Lévesque s'est acquis auprès du grand public une réputation de progressiste. Voire de dangereux socialiste.

Avec le recul, les deux épithètes pâlisent singulièrement. On admet aujourd'hui que les révolutionnaires du cabinet Lesage étaient tout au plus des réformistes qui s'efforçaient de tirer le Québec de l'ornière dans laquelle les longues années de pouvoir duplessiste

l'avaient enfoncé. Mais les mesures mises de l'avant n'avaient de révolutionnaire que le contraste qu'elles offraient avec le conservatisme précédent.

«Il fallait vraiment des prouesses de l'imagination pour considérer cette prise en charge (la nationalisation du réseau hydro-électrique) comme une mesure révolutionnaire.»¹

Surtout quand on sait que l'Ontario voisin avait nationalisé son réseau 40 ans plus tôt, et que le Québec ne faisait que suivre le Manitoba, la Saskatchewan et même la créditiste Colombie-Britannique. Alors, que Lévesque ait été à l'avant-garde de son parti, c'est clair. Mais socialiste? Comme l'écrit encore Peter Desbarats, «aux yeux de plusieurs hommes d'affaires et professionnels anglophones du Québec, n'importe quel programme qui amplifiait le rôle du gouvernement, aux dépens de l'entreprise privée, était non seulement socialiste mais anti-anglais.»²

Lévesque n'a pas de vraie philosophie politique à proprement parler. Il s'affiche comme indépendantiste et comme partisan de l'utilisation de l'État comme levier de changement. Pour le reste, il s'est toujours refusé à l'articulation d'un projet social impliquant une action à long terme. Il n'aime ni les idéologies, ni les idéologues. Lui improvise, tâtonne et «taponne» au gré de ses états d'âme, qu'il a par ailleurs fort nombreux. Il juge les situations à la pièce, dirait-on, bâtissant des politiques sur des «feelings» quotidiens. Avec les incohérences que cela suppose.

Lévesque n'écoute pas les autres; il rumine son propre discours intérieur. On a beaucoup écrit qu'il sombrait dans la morosité et «réfléchissait» à son avenir politique, chaque fois qu'il subissait un revers ou que son parti osait lui tenir tête. Parions plutôt qu'il a ignoralé avec le temps une technique savante lui permettant de se servir plus ou moins de ces «réflexions» comme d'un instrument de chantage parfaitement efficace. N'a-t-il pas joué de sa possible démission pour forcer la main de Lesage quant au projet de nationalisation de l'électricité? N'a-t-il pas laissé planer (et vraisemblablement entretenu) des rumeurs de démission chaque fois, entre 1960 et 1966, que les choses n'allaient pas à son gré avec ses collègues libéraux? N'a-t-il pas, plus tard, ressorti le même vieux truc chaque fois qu'il éprouvait l'urgence de mettre le P.Q. à sa main?

Et son péché

par Hélène Lévesque

Il n'aurait peut-être jamais quitté le Parti libéral si celui-ci avait accepté d'entériner son projet de manifeste sur la souveraineté-association en 1967. Eût-il été un tout petit peu stratège, eût-il un peu arrondi les angles, flatté quelques pontes du parti avec suffisamment de doigté, que son option aurait peut-être pu être endossée par les libéraux.

«M. Lévesque n'a jamais rompu avec la révolution tranquille. Dans son esprit, le Mouvement souveraineté-association continuait une action qu'il avait entreprise au sein du Parti libéral et, s'il l'avait pu – il a tenté de le faire – c'est au sein du Parti libéral qu'il l'aurait poursuivie».³

C'est cet homme qui allait fonder avec quelques autres le M. S. A. devenu en octobre 1968 le Parti québécois. Un politicien désabusé par six années de pouvoir et dont le «socialisme» donnait de la bande depuis quelques années déjà. Celui qui prônait la mise en chantier de mesures ouvertement pro-travailleurs au début de la décennie 60 – on se rappelle sa participation très active au conflit de Radio-Canada et plus tard ses violentes sorties contre l'Establishment patronal anglophone – affichait une réserve très nette au moment du conflit du secteur public de 1966.

«Les Québécois qui croyaient avoir tout vu du météorite Lévesque depuis 1960 eurent du mal à reconnaître ce sombre réaliste, qui traînait ses savates à travers la province, prêchant les vertus des choses lentes et sûres».⁴ C'était déjà le Lévesque qui refuserait de s'impliquer dans le conflit de la Presse, en 1971, pour des motifs d'ordre stratégique.

Et Lévesque créa le Parti québécois...

Avec le Parti libéral, il avait joué – maladroitement – et perdu. Il n'allait pas renouveler ses erreurs. Le parti politique qu'il allait co-fonder devrait – pour porter le projet souverainiste à terme – offrir une façade de très respectable père de famille. Se démarquer des terroristes (on était en plein épisode felquist), des indépendantistes de la première heure trop identifiés à des actions radicales et trop portés à descendre dans la rue, des «radicaux» de gauche (mais pour Lévesque toute la gauche semble radicale sans distinction). Ne pas faire peur, surtout. Offrir une option gentiment centriste (Lévesque devait plus tard avouer que pour lui la social-démocra-

tie avait surtout voulu dire une... démocratie sociale).

Au noyau d'ex-militant-e-s libéraux qui avaient suivi Lévesque quand il avait claqué la porte du Parti libéral en 67, venaient bientôt se joindre les membres du Ralliement national récemment dissous (après accord avec Lévesque) du désormais fameux Gilles Grégoire, un ex-créditiste à tendance nationaliste de droite. Jusque-là, ça allait. Lévesque a cependant dû se ronger les ongles jusqu'aux coudes lorsque les ex-Rinistes, ou du moins certain-e-s d'entre elles-eux, adhéraient au P.Q. sur une base individuelle, comme Bourgault les avaient conviés à le faire. En dépit des multiples manœuvres pour intimider le loup, celui-ci venait d'entrer dans la bergerie. D'autres militant-e-s de gauche allaient à leur tour poser le même geste et contribuer à donner naissance à cet autre mythe du P.Q.-porteur-de-véritable-changement-social :

«Je pense qu'à cette époque nous identifions le P.Q. à certains de ses porte-parole plus progressistes. Je travaillais alors dans le comté de Robert Burns (Maisonnette). Celles et ceux d'entre nous qui militaient au P.Q. militaient aussi tout naturellement dans les comptoirs alimentaires qui commençaient à se mettre sur pied, dans les coopératives d'habitation, etc. Pour nous, toutes ces actions s'inscrivaient dans un continuum. On avait l'impres-

sion de travailler sur un projet de changement de société, que le travail qu'on faisait dans les quartiers était partie intégrante de ce changement. Je ne sais pas quand le «switchage» a pu se faire vers le projet d'indépendance d'abord et avant tout. Mais on a déchanté vite» (Une ex-militante).

Dès 1970, des militant-e-s consterné-e-s réalisaient que le fossé ne cessait de s'élargir entre la base – ce marchepied du pouvoir – et l'aile parlementaire du parti. Et jusqu'à la victoire de 1976, Lévesque allait renforcer son leadership et sa mainmise sur le parti en étouffant toute velléité de contestation. En se servant pourtant de cette frange plus progressiste dont les représentants seraient à l'origine de changements législatifs importants (avant de «démissionner» eux-mêmes) : les Lazure, Payette, Burns, Couture, etc.

Pas sept ans de malheur, mais du meilleur au pire

Car les deux ou trois premières années du premier mandat ont vu les élu-e-s péquistes légiférer d'abondance pour réaliser quelques-unes des promesses majeures de la campagne électorale. Il faut reconnaître au cabinet péquiste des débuts un certain courage politique, celui d'avoir repris et mené à terme des projets que les libéraux avaient laissés en plan parce qu'ils les jugeaient dangereux sur le plan électoral, ou difficiles à



Photo: Judith Crawley

pronostics politiques

vendre à la population : l'assurance-automobile,⁵ la réforme du financement des partis politiques, le zonage agricole pour protéger les terres arables contre la spéculation, la loi de la protection des consommateurs, l'abolition de la publicité destinée aux enfants. Mais qu'on se rappelle ce qu'il est advenu de la loi sur les normes minimales de travail, de celle sur la santé et la sécurité, et des dispositions législatives régissant les relations entre les propriétaires et les locataires. De belles et nobles intentions pour aboutir, au bout du processus de tamisage, à des ébauches de lois progressistes.

Il avait pourtant bien commencé, ce mandat. L'éponge passée sur les amendes imposées sous le régime Bourassa aux syndicats «hors-la-loi» du secteur public. Levée des poursuites intentées contre le Dr Morgentaler. Mais à l'approche du référendum, début de virage à droite. Il fallait vendre aux timoré-e-s l'idée d'un Parti québécois bien sage qui pourrait gouverner sans faire de vagues un Québec indépendant. Ça n'a pas marché, mais la barre est restée à droite, réélection oblige.

Depuis, le gouvernement péquiste, après l'impasse constitutionnelle, patage dans le bourbier économique. Les journaux parlent de morosité. Ça ressemble davantage à du désarroi en passe de devenir chronique. Idéologiquement, le parti semble de plus en plus exsangue. À force d'obliger les dissidents au silence – au lieu de canaliser intelligemment ces dissidences pour qu'elles contribuent à alimenter et

peut-être régénérer idéologiquement l'aile parlementaire – ceux-ci sont partis. Pas tous-toutes, bien sûr, et pas tous-toutes en même temps. Il n'y a pas eu mouvement de foule. Simplement, les idéalistes déçu-e-s cessaient d'assister aux réunions du parti. Certain-e-s ont laissé tomber après que le grand chef eut vertement rabroué les congressistes (mai 1977) qui avaient voté majoritairement en faveur de l'avortement sur demande et de la maternité librement consentie. D'autres n'ont jamais digéré le «référendum» de 1982 dont Lévesque a forcé la tenue pour «rectifier» l'option souverainiste, après avoir brutalement désavoué le congrès de l'hiver précédent. D'autres, enfin, n'ont pu encaisser le sort que les élu-e-s péquistes réservaient aux revendications des groupes de femmes et de travailleurs-euses.

Après sept ans de pouvoir péquiste, on attend toujours que le gouvernement se décide à amender le Code du travail pour faciliter la syndicalisation des travailleurs-euses isolé-e-s. On attend depuis des années de voir s'il ne se trouverait pas par hasard, sous le monceau de déclarations prometteuses, une vraie loi sur les fermetures d'usine qui protégerait les travailleurs-euses mis-es à pied et respecterait le milieu. Des femmes, souvent des immigrantes, continuent de travailler au noir sans aucune forme de protection et dans des conditions indécentes. Les travailleuses domestiques peuvent être soustraites par leur patron à l'application de la loi sur les normes minimales de travail :

il suffit de déclarer qu'elles travaillent comme «gardiennes» et le tour est joué.

Les lois censées couvrir minimale-ment (très) les travailleurs-euses sont souvent rédigées dans un style alambiqué et d'interprétation malaisée. Elles donnent lieu à d'interminables querelles juridiques dont les travailleurs-euses font les frais.

Une politique de formation-recyclage des travailleurs-euses des secteurs traditionnels, déphasé-e-s et déclassé-e-s par la révolution technologique, reste à formuler. Et les trop timides tentatives de réinsertion des assistées sociales sur le marché du travail n'ont donné que de piètres résultats.

Les prochaines élections seront des élections référendaires. Normalement, elles devraient offrir au P.Q. une occasion privilégiée de préciser son projet de société, mais il n'est pas du tout sûr qu'il a l'intention de s'aventurer sur ce terrain. Prévoyons dès maintenant qu'il nous faudra forcer le débat et obliger le P.Q. à dire quelle place il réserve aux femmes dans un Québec souverain.

1/ Peter Desbarats, René Lévesque ou le projet inachevé. Editions Fides, 1977.

2/ Idem.

3/ Pierre Bourgault, Écrits polémiques 1960-81. La politique. Editions du Club Québec Loisir Inc., 1982.

4/ Peter Desbarats, op. cit.

5/ Quoique Lise Paquette ait dû se démener comme une belle diablesse dans l'eau bénite pour vendre le projet à plusieurs de ses chers ex-collègues, comme elle le relate dans «Le pouvoir? Connais pas».

1,50\$
tous les mois
dans tous les
bons kiosques.

12\$ l'an
en vous
abonnant
Sortie,
C.P. 232,
succ. C,
Montréal
H2L 4K1

**Le seul vrai
journal gai d'information
et de divertissement
du Québec.**

DÉJÀ PARU: LES HOMMES STRAIGHT • VIEILLIR GAI •
MARIE-CLAIRE BLAIS ET MARY MEIGS • LE SIDA • NICOLE
BROSSARD • MA PREMIÈRE FOIS • MICHEL LEMIEUX •
LE PERÇAGE DU CORPS • ANNA PRUCNAL •

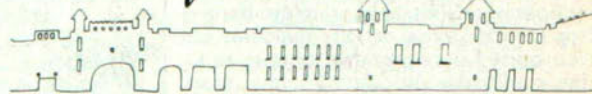
LE JOURNAL GAI



ENFIN DUCHESSES

Un spectacle fou, fou, fou...
sur le phénomène des duchesses
et des "miss" de tout acabit.

les folles alliées

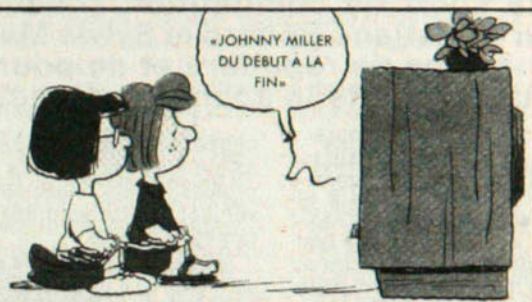


LE SPORT OU LE JEU?

Pour éviter le blanchissage

PEANUTS

et
"Ce bon vieux
Charlie Brown"
by SCHULZ

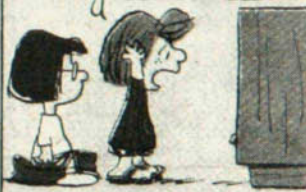


© 1982 United Feature Syndicate, Inc.

C'EST DU SPORT, ÇA?
QU'EST-CE QUE ÇA VEUT
DIRE, C'ÉTAIT LE SPORT?



TU N'AS PARLÉ QUE DES
HOMMES! ET LE SPORT
FÉMININ, ALORS?



TU N'AS PARLÉ NI DE JOANNE CARNER, NI DE
SALLY LITTLE, NI DE HOLLIS STACY, NI DE BILLIE
JEAN KING, NI DE ROSIE CASALS, NI DE SHARON
WALSH! ET DONNA ADAMEK, ET BETH HEIDEN ET
MARY DECKER, ON N'EN DIT RIEN?



NOUS AS-TU DIT CE QUE FAISAIT CONNIE
PLACE? ET ALISON ROWE, ET TRACY CAULKINS,
ET KAREN ROGERS, ET EVELYN ASHFORD,
ET ANN MEYERS, ET JUDY SLADKY
ET SARAH DOCTER?



AS-TU DIT UN SEUL MOT SUR
JENNIFER HARDING OU SHIRLEY
MULDOWNNEY? QU'EST-CE QUE
ÇA VEUT DIRE «C'ÉTAIT LE
SPORT»?



QUE VOULEZ-VOUS REGARDER
MAINTENANT, M'SIEUR? IL Y A
QUELQUES VIEUX FILMS SUR
LES AUTRES CANAUX...



«L'HOMME TRAQUÉ»,
«UN HOMME À TOUT
FAIRE» ET «ALL THE
KING'S MEN».



JE N'EN
PUIS
PLUS...

La Presse, 14 août 1982

Tournez-vous automatiquement le bouton de la télévision dès qu'apparaissent à l'écran des images de petits bonhommes casquettés courant dans un champ boueux après une balle, ou se précipitant sur une rondelle de caoutchouc devant 14 000 personnes glapissantes ? Confondez-vous à plaisir Wayne Gretzky et l'instructeur des Nordiques, Namatt avec une sorte de bière ? La voix de René Lecavalier vous poursuit-elle dans vos cauchemars ? Si oui, vous partagerez sans doute la critique du sport de compétition/consommation faite ici par Christiane Bédard et Sylvie Marcoux. Si non, c'est à vous de répondre et de poursuivre le débat. Pour ou contre le sport de compétition ?

Quelle est la différence entre Robin des Bois et Wayne Gretzky ?

Il y eut un temps où, pour être un héros, il fallait jouer au bon samaritain : voler les riches pour donner aux pauvres. De nos jours, mieux vaut jouer au hockey, voler les riches (en faisant payer jusqu'à 20\$ pour un siège au Forum) et garder tout pour soi (en gagnant plus de 1 million de dollars par année).

À l'ère du capitalisme moderne, «the name of the game», c'est la compétition. Ou, comme le répètent si souvent – et si bêtement – Réjean Houle et Marc Tardif dans une annonce télévisée : «La vie est une compétition...»

Le sport caricature les grandes lignes et les non moins grandes contradictions du système dans lequel nous vivons. Cette caricature produite, reproduite (et re-re...) par le sport envahit les esprits des jeunes pee-wees et de leurs papas. Ou enfin, ce qui peut leur rester d'esprit après tant d'heures hypnotisés devant «La Soirée du hockey», le «Baseball du samedi», etc.

L'école de la vie, ou comment on fait des abrutis

Ce que le sport enseigne à ceux et celles qui le pratiquent comme à ceux et celles qui le regardent, c'est la loi du plus fort, la suprématie du désir de gagner. On désapprend la possibilité de s'exprimer librement. Rien ne demeure de la liberté et de la spontanéité propres au jeu : le sport comptabilise tout (points, punitions, gains, pertes, etc.). Ce qui est exalté, c'est la lutte contre le temps, contre les autres «joueurs», contre la douleur, contre soi-même. La poursuite d'un idéal de rendement aboutit à une mécanisation du corps et une crénitisation de l'esprit. C'est, en fait, une version idéalisée de notre système économique et politique.

Le sport est une usine parfaite : toute l'énergie y est axée sur la production. Les éléments les moins productifs – les femmes, les vieillards, les personnes handicapées et tous les autres «moins qu'hommes» – en sont exclus. Ou au mieux, ils s'intègrent au système sportif mais de façon marginale et sont traités comme des éléments de niveau inférieur. On n'a qu'à considérer la couverture dérisoire accordée par les médias aux Olympiques pour personnes handi-

capées ou l'écart phénoménal entre les salaires et les bourses accordés aux professionnels masculins comparativement à ceux accordés aux sportives professionnelles.

Même les tout jeunes sportifs savent qu'il faut être performant et compétitif, voire même violent, sinon ils vont «réchauffer le banc». De plus, parents et entraîneurs savent que le «jeu» pourrait être un éventuel emploi pour l'enfant. Le genre d'emploi qui vous permet de marcher la tête haute et les poches pleines. Les enfants deviennent les objets des ambitions frustrées de leurs parents et de leurs entraîneurs. Résultat : 90% des enfants qui s'adonnaient au hockey l'abandonnent avant l'âge de 14 ans.

La revanche de l'abruti

L'utopie sportive va encore plus loin : les arbitres et les règlements ne sont là que pour répéter constamment les signes d'une authenticité, d'une équité et d'une égalité des chances qu'on ne retrouve pas dans la vie.

La «justice de l'arène» explique en partie l'attrait qu'exerce le sport sur les foules. Dans le sport, c'est la volonté et un certain nombre de prérequis naturels qui font triompher. Ces qualités (détermination, dextérité, endurance, rapidité, etc.) auraient pu se retrouver chez n'importe quel p'tit gars. Le héros sportif crée l'unanimité parce qu'il vient d'un milieu social auquel peuvent s'identifier des milliers de p'tits gars et d'ex-p'tits gars. Par exemple, le p'tit Gretzky de Brantford qui a réussi à devenir un champion national. Et, comme les gens ordinaires, le sportif n'a pas pu tricher pour «grimper».

Le champion devient alors l'objet d'un culte qu'amplifient les médias au profit des pouvoirs en place. Si on aime le champion, on appuie inévitablement le système qui l'a produit. Encore plus que le champion, c'est l'idéologie de la consommation qu'on approuve parce que même les champions sont jetables après usage. Et les records ne sont-ils pas là pour être dépassés ? Rentabilité oblige !

Puis-je vous offrir un coup de... poing ? !

Le sport a aussi la «qualité» de simplifier les conflits : les rouges contre les bleus, les bons contre les méchants.

Et grâce à cette simplification des conflits, le sport ressuscite artificiellement une cohésion inexistante dans un système social basé essentiellement sur le contrôle, la compétition et la domination. Car tout le monde, professeurs et étudiants, employés et patrons pourront vibrer aux mêmes vertiges, en autant que leur choix porte sur la même équipe. Mais il n'y a pas là de véritable coopération, ni d'égalité. Il n'y a qu'un faux esprit d'équipe, un alibi pour le rejet d'un ennemi arbitrairement désigné, que ce soit les Nordiques, l'URSS, l'arbitre ou les femmes. Le sport omet que le spectateur puisse prendre un recul par rapport à l'ensemble. On peut prendre pour ou contre le Canadien, mais on ne peut pas prendre contre le hockey ou le sport en général.

Au hockey, la violence est implicitement tolérée et, plus, manifestement et dangereusement incontrôlable. Le rapport Néron sur la violence au hockey signale l'étendue démesurée de ce phénomène qui n'atteint pas seulement les clubs professionnels mais aussi les amateurs. Ce que les auteurs de ce document ont omis de dire, c'est que le sport lui-même entretient des rapports paradoxaux qui conduisent à la violence : quand deux équipes se rencontrent, elles jouent ensemble, l'une avec l'autre, mais en même temps et peut-être surtout, elles jouent l'une contre l'autre. Puisqu'il faut bien un gagnant et un perdant et que seul le premier est valorisé, l'émergence de la violence est presque inévitable. Sinon, pourquoi le Comité d'étude sur la violence au hockey, auteur du rapport Néron, définirait-il, en langage «sportif», huit types de violence, 1) être résolu, 2) l'agressivité, 3) la virilité, 4) la robustesse, 5) l'intimidation, 6) la rudesse, 7) la rudesse excessive, 8) la brutalité – dont les quatre premiers sont acceptables et les quatre derniers moins désirables ?

Les moutons à deux faces

Le sport fournit des modèles de comportement associés surtout à la réussite. Mais il encadre aussi les modèles de la déviance. Dévier, selon les normes du système sportif c'est être improductif sur la glace ou avoir mauvais caractère sur le «court» ; c'est acheter et consommer des drogues comme Derek Sanderson, ex-joueur de hockey professionnel, plutôt que d'acheter et de consommer des «Mr. Big» comme Wayne Gretzky. Car les héros sportifs ne sont plus seulement des champions de la production, ils sont aussi devenus des «grands gaspilleurs», pour reprendre le terme de Jean Baudrillard dans son livre *La société de consommation*. À travers le phénomène d'identification populaire, le sport suit, en même temps qu'il l'aide, la transition historique et économique entre société de production et société de consommation. Si Wayne Gretzky adore les «Mr. Big», Guy Lafleur a bien savouré les yogourts Yoplait (la fleur des yogourts), et Maurice Richard a bien rajeuni grâce à Grecian Formula 16, etc.

Notre sort national

En acceptant ces définitions propres au sport, les «fans» acceptent de jouer un rôle essentiellement passif et masochiste. Quand on reconnaît la valeur du champion, on reconnaît aussi sa propre médiocrité et l'impossibilité d'en sortir. Avec le perpétuel recommencement du zéro à zéro et la détermination d'un gagnant à chaque match, le sport constitue un rite de création du déséquilibre. Rite paradoxal, qui sert à conserver l'équilibre d'une société basée sur le déséquilibre!

Saviez-vous qu'en Afrique, des anthropologues ont fait jouer au soccer une population qui ne connaissait rien à ce sport? Ces personnes ont refusé de s'arrêter de jouer en situation de déséquilibre. Elles n'ont voulu cesser que lorsque le pointage était redevenu égal. Si elles ont pu saboter l'engrenage compétitif et si la recherche de l'équilibre leur paraît plus saine, pourquoi ne le serait-elle pas pour nous?

Notre société est malade, malade d'inégalité(s) et de pouvoir, malade tout court.

Le sport : notre vache sacrée

Le sport se présente comme modèle transhistorique. Le «monde du sport» fait l'objet de chroniques, de bulletins, de nouvelles séparées et ce, dans tous les médias. Même les critiques adressées à son endroit continuent à le voir, dans la plupart des cas, comme une manifestation détachée du vécu collectif d'une société. Elles n'attaquent pas le jeu sportif ou du moins la tournure que le sport a donné au jeu. Et quand ces critiques prétendent s'attaquer au

sport en oubliant ses mécanismes profonds et en ne dénonçant que les profits des brasseries, les salaires faramineux de certains joueurs, ou le sous-paiement des joueuses de tennis, elles ne font que supporter une dissociation mystifiante entre structure sportive et société. Aussi bien qu'entre sport, féminisme et récupération.

Car le sport nous a donné les Martina Navratilova (tennis), Sylvie Daigle (patinage de vitesse), Jan Stephenson (golf), Angela Taylor (course), Debbie Brill (saut en hauteur), etc. Toutes sont vedettes d'un sport individuel - catégorie féminine, bien sûr. Mais sauf quelques rares exceptions, elles ne resteront que de «pâles imitations» du jeu masculin : le clou d'un tournoi de patinage artistique restera toujours la finale masculine.

D'ailleurs, elles ne jouent et ne joueront pas contre les hommes. Le sport exige un déploiement d'énergie qui, dans sa forme musculaire brute et immédiate, correspond plus adéquatement à la structure corporelle masculine que féminine. En effet, les hommes sont plus avantagés parce que leur pourcentage de gras est moins élevé en moyenne que celui des femmes et parce que leur taille et leur poids moyens sont supérieurs. Et pour conserver au sport son suspense, il faut que les partenaires soient d'égale force. À titre de fausse exception, on se rappellera les traditionnelles joutes entre les joueurs du club de baseball montréalais, les Expos (sérieux), et leurs femmes (crôles). Il s'agit de petites mises en scène (drôles) qu'on fait avant les vraies parties (sérieuses)... pour pouvoir en rire. Dans le

sport, les femmes doivent accepter de lutter les unes contre les autres. Les luttes femmes-hommes n'existent pas. Elles ne peuvent être qu'objets de dérision (plattes).

Par ailleurs, les médias ne porteront qu'un minimum d'intérêt aux sports d'équipe féminins. Les critères traditionnels de force étant rattachés directement au calibre du jeu, les performances féminines sont généralement considérées comme moins bonnes et donc moins intéressantes, et par les médias et par les fans.

Parler des équipes de femmes, ce serait aussi enlever aux prouesses féminines sportives le caractère individuel et donc exceptionnel qu'on leur donne maintenant. Ce serait parler d'une force et d'un enthousiasme qui pourraient se différencier de l'esprit d'équipe masculin. On observe souvent, quand les femmes jouent sur une base non-compétitive, une complicité entre joueuses, des fous rires et une spontanéité que leurs contreparties masculines n'ont pas.

Et c'est cela qu'il faut développer. Il n'est pas nécessaire, pour sauver son âme de la récupération, de refuser de toucher à un bâton de baseball ou de s'abstenir de réussir un bon coup au ballon-volant.

Ne suffirait-il pas de se réapproprier le jeu, de saboter le sport en y injectant notre sens de l'humour, de refuser de devenir performante dans le seul but de dominer?

CHRISTIANE BÉDARD,
SYLVIE MARCOUX



FINANCE
MARKETING
ADMINISTRATION

**les services d'expansion
de la petite entreprise inc.**

"Les Services d'Expansion de la Petite Entreprise S.E.P.E. Inc. vous offre des services intégrés en finance, administration et marketing ainsi que ressources humaines dans le but d'aider au maintien et au développement des petites et moyennes entreprises.

S.E.P.E. Inc.

Monique Girouard

417, rue St-Pierre, Montréal, Québec H2Y 2M4

282-9031



sports

ENTREVUE AVEC FLORENCE ARTHAUD

C h o i s i r l e l a r g e



Photo : Thierry Rannon, in F.A., Fiancée de l'Atlantique

Florence Arthaud

Coincée entre Radio-Canada et l'inauguration du Salon nautique 1983, l'entrevue qui devait durer deux heures se voit réduite à une demi-heure. Tout juste le temps de dépasser un mythe, mais pas assez pour vraiment rencontrer une femme : Florence Arthaud.

À vingt-cinq ans, son journal de bord contient déjà plusieurs traversées de l'Atlantique en voilier, dont certaines en solitaire. La navigation, fief masculin, l'inscrit maintenant dans ses légendes. Signe des temps ? Nécessité de la publicité ?

« Dans la dernière Course du Rhum, j'étais la seule femme. On a beaucoup parlé de moi. À cet égard, je suis avancée. »

Florence Arthaud ne joue pas les héroïnes, même si elle déclare ne pas avoir peur, seule en plein milieu de l'océan. Le mauvais temps, il paraît que ça s'apprend. Quant au manque de sommeil, ce qu'il y a de plus pénible, on passe aussi au travers :

« On dort par tranches de demi-heures, quand on dort. (...) Je peux avoir peur d'autres trucs. J'ai horreur des forêts, ça me stresse complètement ; c'est angoissant. Les vagues, c'est franc. On sait ce qui s'en vient. »

De navigateurs mâles, comme Tabarly, on dira qu'ils sont les « seigneurs de la mer ». Pour Florence Arthaud, pas de domaine sur lequel « régner » ; elle sera plutôt baptisée « fiancée de l'Atlantique ». Jolie récupération.

« La petite fiancée de l'Atlantique » ajoute-t-elle avec un sourire ironique. Oui, elle est sympathique, tout en gardant ses distances. La veille, à l'émission de Pierre Nadeau, j'avais bien aimé cette distance qu'elle affichait alors vis-à-vis de l'opinion des hommes de voile à son sujet. Simple façade ? Peut-être. Peut-être pas, car même une novice d'eau douce peut entrevoir que la voile est d'abord un rapport à soi, face aux éléments. Et ce, même en équipage.

« La voile en solitaire, c'est pas pour prouver quelque chose aux autres. C'est vis-à-vis de soi ; complètement personnel. Égoïste. Oui, égoïste (rire). Des plaisirs tout-à-fait personnels. »

De l'entrevue, ce sont ces paroles que je garderai le mieux en mémoire : la voile perçue d'abord comme un plaisir (non une mystique, ni un exploit), et ce rire, surtout sur le mot « égoïste ». Ce rire et cette lueur amusée contredisent ses autres propos qui ressembleront souvent à des idées reçues : l'infériorité

sportive des femmes ; leur nature terre-à-terre, vissée à la sécurité ; les revendications féministes qui n'ont plus raison d'être, car les femmes n'ont rien à envier aux hommes...

Contrairement à beaucoup de féministes dont le discours est plus révolutionnaire que le vécu, cette fois c'est le vécu, bien au-delà des paroles, qui peut servir d'inspiration. Car si elle se défend bien de vouloir servir de modèle (« Ça me fait plutôt plaisir », échappe-t-elle tout de même), Florence Arthaud peut inspirer des femmes à choisir le « large », c'est-à-dire l'aventure, l'indépendance. Se choisir. Atteinte fondamentale au système masculin, basé sur les vertus de sacrifice des femmes.

« J'ai dit non à tout et j'ai choisi de faire du bateau parce que j'avais envie de vivre. Vivre de façon très intense. »

Des autres navigatrices, des équipages féminins, il sera difficile de la faire parler. Elle dira son admiration pour Michèle Mouton, une Française qui fait du rallye automobile ; mais au sujet de la complicité entre femmes, elle n'offrira qu'une réaction évasive. Beaucoup d'athlètes, de sportives, redoutent ce genre de question ; par crainte de passer pour lesbiennes ? Par ailleurs, il n'est pas évident qu'un choix individuel d'autonomie se traduise par une prise de conscience à portée collective. Les exemples sont nombreux.

La demi-heure a passé bien vite. Quelques jours plus tard, au Salon nautique, un vidéo sur le trimaran piloté par Florence Arthaud. Me vient une sorte de mélancolie. À cause de tous ces paradoxes qui forment nos vies ou bien de n'être pas sur cet étrange voilier qui ressemble à une araignée d'eau ? Une araignée très gracieuse et qui serait bleu turquoise.

MICHELLE GRIMARD-LEDUC

P.S. Florence Arthaud a publié un livre aux Éditions du Pen Duick (1982) : « Florence Arthaud. Fiancée de l'Atlantique ». À l'été 1984, elle participera à la course Québec-Saint-Malo, sur son trimaran « Biotherm ».

VOICI
les tout derniers
stages de
l'Office
franco-
québécois
pour la jeunesse
en 1983

- la solidarité internationale destinée aux 18-35 ans
- la solidarité internationale et ses loisirs
- l'adolescent-e et ses loisirs
- la pratique de l'art à la portée de tous
- la transformation de la laine et des fibres rares
- etc.

Pour de plus amples renseignements sur ces stages procurez-vous le journal **stagiaire** directement à l'O.F.Q.J. (514) 873-4255 ou au bureau de Communication Québec de votre région (Zénith Communication Québec (0))

Je désire recevoir le **stagiaire** de mars-avril

NOM

ADRESSE

VILLE

CODE POSTAL



Office franco-québécois
pour la jeunesse
1214, rue de la Montagne
Montréal H3G 1Z1

Poésie et féminisme

De la chair à la langue

Elles écrivent de la poésie. En plus, souvent, de textes romanesques ou d'essais. Pourquoi la poésie ? Et quels liens font-elles entre leur pratique d'écriture poétique et leur implication personnelle dans un projet de société féministe ? C'est ce que Louise Dupré a demandé en entrevue à Madeleine Gagnon et France Théoret et, sous forme de textes, à Nicole Brossard, Yolande Villemaire, Marie Savard, Josée Yvon et Jocelyne Felx.

La décennie 1970 a vu se manifester, au Québec, une génération de femmes qui ont contribué à renouveler la poésie. Je pense à des écrivaines comme Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, France Théoret et Yolande Villemaire. Je pense aussi à Louky Bersianik et à Jovette Marchessault : en plus des romans et pièces de théâtre qu'on leur sait, elles ont toutes deux publié des textes poétiques. Il faut nommer Anne-Marie Alonzo, Geneviève Amyot, Germaine Beaulieu, Denise Desautels, Jocelyne Felx, Suzanne Jacob, Marie Savard et Josée Yvon, entre autres. Ce n'est pas un hasard si leur démarche a coïncidé avec la montée du néo-féminisme : leur poésie à toutes est marquée par ce courant de pensée ; elle fait émerger un sujet-femme conscient de son oppression, un sujet qui explore les multiples facettes d'un imaginaire au féminin, avec la spécificité de son désir, et inscrit le corps féminin jusque-là censuré.

Quelques-unes d'entre elles m'ont parlé de leur écriture. Nicole Brossard et France Théoret ont été co-fondatrices des *Têtes de pioche*. Nicole Brossard a réalisé, avec Luce Guilbeault, le film *Some American Feminists*. France Théoret est directrice du magazine *Spirale*, où elle tente de penser une critique au féminin. Madeleine Gagnon a travaillé dans des groupes de femmes : sa poésie a été traversée par les théories marxiste, féministe et psychanalytique. Yolande Villemaire a publié dans de nombreuses revues littéraires, féministes et contre-culturelles : ses textes font le lien entre ces tendances. Josée Yvon a dévoilé, dans ses recueils, le vécu de femmes qui n'ont jamais eu droit à la parole : prostituées, strip-teaseuses, dan-

seuses topless, etc. Marie Savard poursuit son travail à la fois comme chanteuse et comme poète. Quant à Jocelyne Felx, elle a été cette année co-récipiendaire du prix Émile Nelligan pour son recueil *Orpailleuse*. Je me suis interrogée avec elles sur le rapport existant entre «la question des femmes» et leur poésie.

Comme le fait remarquer Madeleine Gagnon, «il y a deux générations de femmes écrivaines : celles d'avant le féminisme et celles d'après.» Elle ajoute que, pour sa poésie, l'impact du féminisme a été prépondérant.

Madeleine Gagnon : «Ça a été très très important, ça a été déterminant, bouleversant, révolutionnaire, parce que j'avais commencé à écrire quand j'ai lu les premiers textes féministes, qui venaient dire l'oppression du corps avec ses effets et ses répercussions sur le langage. J'étais complètement ouverte à toutes les questions que je pouvais lire sur l'oppression des femmes, puis je voulais lier ça à l'assujettissement des femmes. Ça rejoignait toute ma recherche sur le langage. Ça a été très important qu'il y ait des militantes qui viennent nous dire de partout ce qui se passait dans les prisons, la torture faite aux femmes, les viols, les femmes battues, l'avortement, tout, comment dans la quotidienneté le corps était vécu. Et on venait nous dire ça et on ne pouvait nous le dire que par le langage, que par la parole.»

Pour France Théoret, le fait d'être féministe a eu une incidence marquante sur son écriture. Elle voit le féminisme comme une dynamique.

France Théoret : «Pour moi, le féminisme, c'est ce qui a transformé mon rapport

au réel, qui l'a articulé aussi, c'est ce qui me donne le droit d'espérer malgré tout ce que je vois de désespoir. Ça me poursuit. Quand je suis seule à ma table de travail, c'est certain que je suis habitée par les manifestations, par les paroles vivantes, comme je suis habitée par les paroles mortes du patriarcat. J'aime beaucoup travailler sur les lieux communs, les idées reçues, les diverses idéologies, les stéréotypes, pour les déconstruire.»

La poésie des années 1970 a dénoncé la condition faite aux femmes et travaillé à mettre sur papier un imaginaire féminin correspondant à de nouvelles valeurs.

France Théoret : «Pour les femmes, tant qu'elles n'accèdent pas soit à une conscience féministe, soit à leur propre langage, ce qui leur fait défaut, justement, c'est de mettre en mots leur représentation du monde.»

Cette nouvelle vision du monde dit le privé des femmes : leur quotidien, leurs peurs, leurs amours, leurs espoirs, leurs utopies. Et les femmes-poètes ont voulu trouver d'autres façons de «parler» leur imaginaire, en détournant la langue de son usage normatif, habituel, pour la réinventer. Faut-il rappeler qu'il existe un lien étroit entre la langue et le pouvoir ? Que dans la civilisation patriarcale où, depuis des temps immémoriaux, le corps est dissocié de l'esprit, seule la signification des mots garde une valeur ? Les femmes ont cherché, dans leur poésie, à redonner du corps aux mots, du rythme à la phrase, de la chair à la langue. Elle ont prospecté la matérialité du langage pour lui insuffler de l'épaisseur, du volume. Dire autrement, c'est énoncer de nouvelles réalités. En ce sens, on peut affirmer que féminisme et langage ne sont pas dissociables.

Madeleine Gagnon : «Il y a eu un moment dans la lutte des femmes où on a réalisé qu'on ne pouvait pas aller plus loin si ça ne passait pas par une remise en question du langage et par les rapports du corps des femmes au social.»

Il n'en reste pas moins que la poésie et le militantisme ne peuvent pas se recouvrir entièrement. Ce sont deux démarches que certaines femmes vivent conjointe-

Photo: Denyse Coutu



France Théoret

Photo: Kéro



Madeleine Gagnon

ment, bien sûr, mais qui demeurent parallèles.

France Théoret : « Bien sûr, il faudrait que la poésie descende dans la rue : ce serait son plus beau jour. Mais dans les faits, la poésie s'écrit solitairement. On ne peut pas la faire pendant une marche de manifestation. On en a le rythme, ça nous poursuit chez nous après, mais quand on travaille le texte, on est seule. L'écriture demande d'être nourrie, d'avoir des énergies, mais quand une femme veut écrire, elle se retrouve à sa table de travail, séparée des autres femmes. »

De plus, on ne peut pas ignorer qu'il y a une différence entre le langage militant et le langage poétique : le premier adopte le langage de la communication, alors que le second se tourne vers une langue ludique, une langue de plaisir, de jouissance. Voilà aussi pourquoi la poésie est jugée déconcertante.

France Théoret : « On parle davantage d'écriture au féminin que de poésie féministe, dans la mesure où le féminisme serait en fait le message qui primerait sur la forme, sur l'écriture. C'est toujours le grand débat finalement : « Est-ce que c'est le sens qui est le plus important ou la forme ? » Or, par rapport à la poésie, pour moi, c'est le rythme. Je voudrais que les choses soient indissociables du rythme. »

Il faut donc se laisser bercer par le rythme, par les sonorités, comme si on écoutait de la musique. La poésie des femmes se fait sensorielle, sensuelle. Elle suscite l'oreille, l'oeil : elle n'est pas que message. On s'abandonne à elle plutôt qu'on ne la « comprend », on se laisse emporter, dériver. La poésie des femmes est un langage pulsionnel, érotique où le corps retrouve toute sa place.

Si on trouve la poésie moderne difficile parce qu'elle résiste à une compréhension immédiate, c'est qu'on en oublie cette dimension. Pourtant, il faut voir que les textes poétiques se rapprochent souvent des performances théâtrales, de la sculpture contemporaine, de la peinture non figurative, de toutes ces formes d'arts qui dérangent parce qu'elles sont des expériences-limites, parce qu'elles visent autant à exprimer des sensations, des

sentiments, qu'à montrer des objets, qu'à représenter des situations.

Subversive, cette poésie l'est également parce qu'elle se moque des frontières entre les genres littéraires.

France Théoret : « J'ai très rarement écrit des poésies en vers ; je les ai presque toujours faites en prose et il y a presque toujours quelques bribes de narration. »

Et les romans de cette génération de femmes ne sont pas des romans traditionnels, mais gardent trace d'une écriture poétique. De même, d'autres textes : par exemple, « Les vaches de nuit » de Jovette Marchessault (*Tryptique lesbien*, Éditions de la Pleine lune) appartient-il à la poésie ? au récit ? au théâtre ? Il y a bien, chez les femmes, rejet des genres admis. Il y a aussi refus des barrières entre la théorie et la fiction, entre l'essai et la poésie. Ainsi, *Amantes* de Nicole Brossard ou *Nécessairement putain* de France Théoret ou *Au cœur de la lettre* de Madeleine Gagnon ou *Lettre de Californie* de Jovette Marchessault, pour ne citer que quelques titres, peuvent être considérés comme des fictions théoriques, puisque toute une pensée y est développée.

Madeleine Gagnon : « La liaison du théorique et du poétique, il y a plusieurs femmes qui veulent la faire dans leur écriture et qui la font. Moi, c'est une préoccupation qui revient dans tous mes textes. »

La poésie peut beaucoup pour miner la pensée patriarcale, pour donner des bases neuves à une culture au féminin. Elle sert de catalyseur à l'écriture des femmes. « Plus que le roman », affirme Madeleine Gagnon, « parce que dans la poésie tout est permis. »

Les femmes ont toujours été portées vers la poésie : ce genre littéraire leur a correspondu, car elles n'avaient pas la disponibilité pour entreprendre une oeuvre de longue haleine. Le fait que le poème soit court a permis aux femmes d'écrire et continue de le leur permettre : les écrivaines aujourd'hui continuent de devoir remplir une double tâche, soit parce qu'elles doivent gagner leur vie, soit parce qu'elles travaillent au sein de maisons d'édition, de revues, de groupes de pression, soit parce qu'elles doivent s'occuper de leurs enfants.

Madeleine Gagnon : « La seule année où j'ai écrit un vrai roman, c'est que j'avais eu un congé sabbatique. Sinon, les fragments parce que les enfants. La durée du poème avait la durée de l'entre-deux têtes. »

La contribution que constitue la poésie des femmes ne doit pas être négligée. Bien sûr, le privé est politique. Et les femmes, en portant leur imaginaire sur la place publique, ont fait beaucoup pour circonscrire leur non-dit, pour cerner les différents aspects de leur identité individuelle et collective. La poésie peut aider, certes, à relancer le questionnement féministe.

France Théoret : « Quand je vais réciter de la poésie à un endroit, ce n'est pas rare que ce soient des femmes qui viennent ensuite parler et que ça anime des discussions. Ça n'anime pas des discussions sur la poésie elle-même, mais bien sur la question femme. »

Il ne s'agit pas d'affirmer que la poésie peut remplacer le militantisme ; d'ailleurs, ce n'est pas là son but. « Il peut y avoir une incidence de la poésie sur le féminisme, poursuit France Théoret, mais après d'autres formes. » Il s'agit par contre de voir que les apports du féminisme ont permis l'inscription d'une autre poésie et que cette poésie, à son tour, ne peut que bénéficier aux femmes.

Madeleine Gagnon : « De façon générale, toute recherche menée sérieusement par les femmes, par plusieurs femmes, va aider toutes les femmes. Toute exploration entreprise par les femmes peut apporter beaucoup. Évidemment, l'exploration du langage, beaucoup, beaucoup aussi, parce qu'on sait que la femme n'était pas sujet du langage, elle n'était pas là. »

Elle y est maintenant : la poésie au féminin peut dès lors entrer dans l'histoire. Et le tournant de la décennie 1980 voit apparaître de nouveaux noms : Louise Coltoir, Célyne Fortin, Hélène Grimard, Francine Saillant, Élise Turcotte et d'autres encore. L'exploration de l'écriture se poursuit, au rythme même où le mouvement des femmes prend de l'expansion.

Propos recueillis par
LOUISE DUPRÉ



Photo: Résault

Jocelyne Felx



Photo: Claudine Yvon

Josée Yvon

Comme une photographie sur un bureau

La poésie m'est initiation. J'y suis en état de route. La cuisine ouvre sur une passerelle menant partout. Mes mots, mes coins de jeux sont des bazars afghans, et j'ai l'imaginaire regorgeant de bagages et de campements. Je n'invente rien. Je ne suis qu'un miroir reflétant l'étrangeté de mon être depuis que l'ordre d'un certain langage préfabriqué s'est fêlé, vieil ustensile gardant en sa peau plaintive on ne sait quelle fausse cicatrice qui craque en une fois et le vide. Le langage codé d'avance, légué par un ordre antérieur, a été dessoudé par des femmes qui lui injectèrent des sens vierges, le restituant à l'état naturel d'avant le discours. Nous ménageant un espace pour le rire et le rêve. Oh! je me sens encore ce grand canot cousu limité dans ses mers intérieures, premier texte d'un palimpseste voulu par des marchands de la baie d'Hudson. Travailleuse de petite vie. Nous n'en sommes pas encore au paradis tout de même! Je me sens encore comme une photographie sur un bureau. L'amour, la comédie, le «singspiel» brillent sur le carton glacé. Les corps sont avalés par la beauté et paraissent les

jouets de l'environnement. Zezana, maison Luftwaffe, faïence de grand feu et robot culinaire sont les faces trop voyantes d'une réalité silencieuse refermée sur ses angoisses et ses espoirs. Les couleurs claires de l'industrie rubanière des femmes, les cafés intimes trop longtemps épiés par ces Sherlock Holmes faussement deductifs jugeant du corps-désir de leurs femmes par les coups de brosse appliqués sur le chapeau des hommes (L'escarboucle bleue), c'est de la fiction fantastique pour l'autre siècle. Mais dans l'état stagnant des choses! Je crois plutôt faire partie de quelque chose qui est à son début. Je ne sais pas avancer comme les Boeing supersoniques. L'osmose entre le réel et le livre ne permet aucune contemplation narcissique. J'ai le sens du détail quotidien et je tente de saisir cette part de «mère» débouchant sur l'idée des organisations humaines. D'invariant lié aux valeurs patriarcales, je me fais l'âme d'une variable sur mes pages et dans la

vie

JOCELYNE FELX

Pas de lesbiennes dans le Ku-Klux-Klan

Nouvelle-née. Elle sort du littoral, mais elle connaît, elle n'est plus noyante, ventre absente. On n'échappe point au battement d'espoir de cette contagion rude.

Son corps cultive sa propre transe radicalement fière

Une à une ses cicatrices racontent le long combat et s'ouvrent comme des réservoirs

Elle régurgite des photos patriarcales qui se dénoncent d'elles-mêmes.

Nos femmes défient le rhéostat des veines et se parlent à l'orifice des corps après l'éveil, la déclaration, l'épandage comme un virus, elles organisent une fête où l'une apporte aussi bien les cheveux d'ange que l'autre la poudre de poulet.

Une danse fébrile, hirsute, mais le focus ne se fractionne pas.

des communiqués s'épinglent sur le fond sonore des vibrations.

des rythmes rauques, doux, violents, ET CE N'EST PAS ASSEZ

je dirai, les désarrois, les égarements pour vaincre la solitude pauvre

je dirai surtout les victoires

pour la même raison.

cendrillon suicide son complexe tuée de plus en plus claire me renvoie Virtuellement toutes les filles sans nom, ou qui portent celui d'un, d'une autre, perdues, liées en des corridors hystériques, à l'hypoténuse du fantasme et du quotidien

où planent des voix singulières =

«Feminism is a perspective on life a perspective on everything from budgets to butterflies.»

Charlotte Bunch, *Feminism in the '80s: Facing Down the Right*, Inkling Press, Denver, 1981.

Les grandes éventreuses facilement s'unissent pour trouver les cloques du Klan, même y laisser de leur sang, pour souffler plus loin le doux dérèglement... de vieilles esclaves sortent encore des maisons et s'y sauvent barbouillées de peur, il faudra s'armer pour aller caresser toutes ces belles chevilles ex-centriques. et nous serons amalgamées dans des strates capricieuses et féroces avec Rosie la riveuse, à qui ils enlèveront son métier à la fin de la guerre

JOSÉE YVON



Photo : Michel Lemieux

Yolande Villemaire

Rose Sélavy

Féministe, je le suis depuis que je connais le mot. C'est un de ces mots qui arrive comme ça, d'on ne sait trop où et qu'on utilise d'emblée tellement il répond à une *sensation organique* qu'il permet enfin d'identifier. Féministe, je n'en finis pas de l'être.

Dans *La vie en prose* (1980) j'ai créé Nane et Rose et Vava, Celia, Lotte, Alice, Noelle, Maud et Carla pour peupler la fiction d'héroïnes. Petite, j'avais souffert cruellement du manque d'héroïnes féminines, de modèles auxquelles j'aurais pu m'identifier. Alors j'ai inventé Blanche, j'ai inventé Yvette, j'ai inventé Gabrielle pour les rendre réelles. Gabrielle est apparue dans ma vie deux semaines après le lancement de *La vie en prose*. C'est une chamane américaine ; elle est devenue ma maîtresse et c'est à elle que j'ai dédié *Ange Amazone* (1982). C'est une lettre à elle et à Estelle, à Valentina, à Iris, à Andjela, à Yvette, à Janice, petites filles de l'arc-en-ciel, facettes d'Elle, mon anima.

Le 21 mars 1982, alors que la neige tombe dans l'équinoxe de printemps, Rose Sélavy voit le jour sur la rue Rachel. Sont réunies ce jour-là chez Isabelle Larrière : Claudine Bertrand, Lorraine Cadotte, Denise Delcourt, France Gélinas, Lisette Ménard, Marie-Madeleine Raoult, Colette Tougas et moi-même. Il y a aussi Amiel, trois ans, la petite fille de France qui, dans *La vie en prose* s'appelle Rose. C'est France-Rose

qui, en septembre 1981, proposait la création de ce groupe d'écriture. Comme par magie, nous nous retrouvons quelques mois plus tard autour d'une table de fête garnie de roses talisman, vêtues de rose et investies du pouvoir de l'amour qui nous anime. On lit : *Pour une ontologie du féminisme radical* de Mary Daly, on parle du *Dinner party* qu'on peut voir encore au Musée.

Mais on est les personnages de *La vie en prose* s'exclame Claudine-Carla ! Rose Sélavy nous souffle ses secrets à l'oreille depuis. Claudine écrit *La nuit des temps*, Isabelle écrit *Gracia von Hendricks*, Colette *Le regard tourné vers l'est* et Lorraine *Wapiti*. Les autres cherchent encore les titres de leur projet d'écriture pendant que j'écris *La Constellation du Cygne* dans laquelle elles apparaissent toutes.

Rose Sélavy est une spirale. Le 21 mars 1983, avec l'arrivée de Nicole Smith, nous serons dix. Dix femmes réunies dans l'art de guérir leur anima blessée comme le beau visage blanc d'Eva Mattes dans *Allemagne mère blafarde*. Rose Sélavy est une ange amazone au galop dans l'holomouvement, mariée mise à nu par ses célibataires même, androgyne astral de la cinquième dimension. Rose Sélavy, c'est l'intégrale de l'essentielle en nous.

YOLANDE VILLEMAIRE

LA STRATÉGIE DU SEXE



Balayé,
le vieux mythe
de la répartition des rôles
voulant que les mâles
ont toujours été
physiquement plus forts
que les femelles.
Se fondant sur les
découvertes
les plus récentes,
une anthropologue
américaine
fournit une explication
forte et novatrice.
L'aube de l'humanité
ne se serait jamais levée
si, il y a quelques
millions d'années,
la femelle n'était devenue
l'être le plus
sexuellement disponible
de la planète,
pour s'acquiescer l'aide du mâle.
De ce « contrat sexuel »
allait découler
la famille, les émotions,
le besoin de
communiquer,
et, au fil des millénaires,
l'organisation sociale,
politique et religieuse
du groupe humain.

DIFFUSION
FRANCE-AMÉRIQUE



Photo : Mark Boudreau

Marie Savard



Photo : Denyse Coulu

Nicole Brossard

Une sonde dans l'imaginaire femelle

Montréal, le 14 février 1983

Francine,

En réponse à ta lettre du 1er février, voici où j'en suis. Pourquoi je fais de la poésie ? Je sais que j'en fais. Qu'est-ce que la poésie ? Je la sens plus que je la pense. Je pourrais peut-être en parler comme d'une perception sensible, une présence au poulx de l'environnement, à la mémoire du présent. La poésie avec des mots ? Incarnés, entendus, écrits. Cette matière-mots dont on se sert ou qu'on s'approprie, selon les artisanes. Car on peut faire bien des choses avec des mots. Les empiler, les embriquer les uns dans les autres pour en faire un mur, ou s'en servir comme des pierres sur lesquelles on marche pour traverser la rivière. Ce qui ne veut pas dire écrire comme un pied, penserait ma grand-mère.

Comment la poésie concerne le féminisme ? Le féminisme, une lecture de la réalité à travers une identité «singulière et collective» qu'on cherche encore, et la poésie, une

perception de la réalité en tant que sujet nommante. C'est en ce sens que je verrais un lien entre poésie et féminisme. Et encore, il faudrait être vigilante pour ne pas tomber dans un concubinage sado-masochiste où la poésie se retrouverait timidement coincée sous une autre grille. Je ne voudrais pas voir se reproduire le duel idéologie/émotion que nous a charrié la culture qu'on connaît. Et, pour revenir au mur de tout à l'heure, je pense qu'on risquerait de ne rien nommer. Nous aurions perdu une importante sonde dans l'imaginaire femelle, qui n'est pas uniquement faite de mauvais rêves. La manie qui se colle parfois aux tenantes et tenants d'une idéologie, c'est de transformer cette dernière en police. Et je pense que la peur a toujours été dans la police. Je pense aussi que des femmes-polices, ça n'existe pas.

MARIE SAVARD

La conscience à vif

L'écriture est pour moi un lieu privilégié de recherche, de réflexion, d'expression et d'intervention dans un social sexiste, dans un culturel misogyne et dans un politique phallocrate. Dans la mesure où nous pensons (idées et émotions) avec des mots et que nous sommes conditionnées très fortement par les images mentales qui sont inscrites dans la langue, écrire c'est pour moi rendre visible ce que la langue cache aux femmes. Et la langue nous cache deux choses : l'imposture masculine et notre propre potentiel. Écrire c'est donc pour moi rompre avec le contenu des images patriarcales concernant les femmes et c'est aussi avoir la possibilité de faire advenir dans la langue et conséquemment dans la pensée de nouvelles perspectives, des images positives et captivantes de nous, faire émerger en somme notre présence. La langue française, comme bien d'autres d'ailleurs, cache les femmes derrière le mot Homme ; de plus elle les rend invisibles dans la mesure où le masculin l'emporte sur le féminin. Ce qui est une règle grammaticale est aussi une règle sociale. Nous rendre visibles dans la langue, c'est modifier «l'esprit de la lettre» et de la loi.

La poésie c'est passion radicale et irréversible vers ce que je suis, c'est en quelques mots me recueillir, la conscience à vif. C'est l'instant qui transforme la vision en privilégiant chaque mot, instant textuel dans lequel toutes nos certitudes convergent. C'est l'accomplir exceptionnel de ce que nous sommes.

Qu'à travers la poésie, des femmes (qui écrivent et qui lisent) se donnent du plaisir, du désir et voyagent dans la langue jusqu'à y retrouver la plus intime et la plus exigeante de leurs pensées, voilà qui me donne à imaginer la poésie comme indispensable dans nos projets, «notre vaste complot» comme le dit si bien Louky Bersianik.

NICOLE BROSSARD

Quelques titres

Anne-Marie Alonzo : *Geste* (Éditions des femmes)

Geneviève Amyot : *Dans la pitié des chairs* (Noroît)

Germaine Beaulieu : *Sortie d'elle(s) mutante* (Quinze)

Louky Bersianik : *Maternative* (VLB éditeur)

Nicole Brossard : *Le centre blanc*, rétrospective (Hexagone) ; *Amantes* (Quinze)

Denise Desautels : *La promeneuse et l'oiseau* (Noroît)

Jocelyne Felx : *Feuillets embryon-*

naires (Écrits des forges) ; *Orpail-leuse* (Noroît)

Célyne Fortin : *Femme fragmentée* (Noroît)

Madeleine Gagnon : *Au coeur de la lettre* (VLB éditeur) ; *Autobiographie*, rétrospective (VLB éditeur)

Hélène Grimard : *Haute tension* (Pleine lune)

Suzanne Jacob : *Gémellaires*, suivi de *Le chemin de Damas* (Biocreux)

Jovette Marchessault : *Lettre de Californie* (Nouvelle Optique)

Francine Saillant : *Ruptures* (Éditions Dérives)

Marie Savard : *Journal d'une folle* (Pleine lune)

France Théoret : *Bloody Mary* (Les herbes rouges) ; *Une voix pour Odile* (Les herbes rouges) ; *Vertiges* (Les herbes rouges) ; *Nécessairement putain* (Les herbes rouges)

Élise Turcotte : *Dans le delta de la nuit* (Écrits des forges)

Yolande Villemare : *Machine-t-elle* (Les herbes rouges) ; *Du côté hiéroglyphe de ce qu'on appelle le réel* (Les herbes rouges) ; *Adrénaline* (Noroît)

Josée Yvon : *Travesties-kamikaze* (Les herbes rouges) ; *Danseuses-mamelouk* (VLB éditeur)

LOUISE DUPRÉ

FESTIVALS À BERLIN ET À QUÉBEC

L'une filme, les autres aussi

Berlin

Sur les 300 films présentés au Festival de Berlin, en février dernier, une trentaine étaient réalisés par des femmes. Carole Laganière était à Berlin ; hormis les dernières productions non traduites des prolifiques cinéastes allemandes, elle a pu visionner des films récents de femmes américaines, italiennes, allemandes, en sélection officielle ou parallèle. Elle en commente quelques-uns pour nous.



Heller Wahn : Olga et Ruth

D'abord le film le plus attendu de ce festival, **Heller Wahn** (L'amie) de Margarethe von Trotta. Ses deux premiers et très beaux films*, **Les Années de plomb** et **Le Second réveil de Christa Klages**, avaient suscité à Montréal, on s'en souvient, beaucoup d'enthousiasme. Elle nous y parlait, subtilement, avec émotion, de la solidarité possible entre les femmes, par-delà leurs engagements politiques et malgré leurs origines sociales. **Heller Wahn** déçoit autant qu'on l'attendait.

Cette histoire d'une amitié soudaine entre deux femmes, Ruth, artiste, suicide

daire et mariée, et Olga, professeure de littérature, est aussi invraisemblable que sont risibles les scènes de jalousie du mari, qui viendront tout gâcher. L'idée de départ était intéressante, encore fallait-il créer un climat... mais von Trotta en met trop. Hanna Schygulla, dans le rôle d'Olga, avec son sourire accroché et énigmatique, est trop sûre d'elle pour être vraie. Son intensité dans les scènes avec Ruth n'est qu'apparence. Et elle contraste avec l'interprétation magnifique d'Angela Winkler (Ruth) ; à la fois généreuse et retenue, elle semble égarée dans ce film par trop didactique.

Car **Heller Wahn**, malgré des qualités techniques indéniables, se présente en fait comme un long discours. Je songe ici aux séquences d'université où Olga traite du rôle des femmes dans la littérature, aux conversations entre Ruth et elle. Scènes valables en soi mais qui semblent n'avoir pour objet que de suppléer à la faiblesse d'évocation visuelle. À trop vouloir expliquer, von Trotta ennuie.

Dans **Via degli specchi** (Rue des miroirs), seul autre film en compétition réalisé par une femme, il y a aussi une femme de carrière, juge, forte et sûre d'elle mais dont le château de cartes s'écroule (avec le mariage). Meurtres, coups de théâtre, chantage... ce pseudo-psycho-policier de série C étonne car la réalisatrice, Giovanna Gagliardo, n'est pas nouvelle dans le métier. Longtemps scénariste à succès (comme von Trotta), elle passait il y a quelques années à la réalisation avec **Maternale**, film magnifique relatant les difficultés d'une relation mère-fille.

Bien sûr, **Rue des miroirs** est un film de qualité, très net, très construit ; le jeu des comédiens est sans faille (Nicole Garcia dans le rôle de Francesca est particulièrement admirable), et l'image est d'une facture élégante. Mais ce n'est plus difficile aujourd'hui de faire un «joli» film ! Ça ne devrait pas être dur non plus de raconter autre chose que ces éternelles histoires où toutes se meurent (ou tuent !) d'amour pour un homme !

Heureusement, il y avait, à côté de la compétition officielle, le Forum du jeune cinéma. C'est dans ce cadre que j'ai découvert, avec une foule berlinoise déchaînée, le provocant **Born in Flames** de Lizzie Borden.

L'action se déroule aux États-Unis, 10 ans après une «révolution socialiste culturelle». Les femmes ont pris les armes et se sont constitué une armée. Radio Raggaze est leur porte-parole et diffuse 24 heures sur 24 appels à l'aide et à la rébellion. Les communiqués s'accumulent, la musique est violente, urgente, rock. C'est sur un rythme soutenu, avec des images granuleuses et instables à souhait, qu'on assiste aux faits d'armes de la «women's army» : unités défensives, attaques, plasticage d'un building. D'une efficacité toute américaine, ce film de politique-fiction conjugue avec bonheur militantisme et délire. Elles sont belles, noires, portoricaines et blanches. Elles sont solidaires.



Born in Flames

Dans un autre ordre d'idée, également hors-compétition, était présenté un film canadien, *Love*, composé de courts scénarios de six femmes, dont Joni Mitchell, Liv Ullmann, Mai Zetterling... Un même thème, l'amour. Six traitements différents qui, somme toute, sortent peu de l'ordinaire, nous donnant encore à voir des femmes fatales (*Julia*), jalouses (*Love on Your Birthday*) ou idiotes (*For Life*). À souligner cependant, pour sa sensualité, *Love From the Market Place* de Mai Zetterling, sur les amours gastronomiques et incestueuses d'une femme et de son fils. Également, *Parting* de Liv Ullmann, qui relate avec une tendresse particulière les préparatifs et la visite quotidienne à l'hôpital d'un vieil homme à sa femme paralysée. Jamais la vue de gestes aussi banals que d'arroser une plante ou aider une personne à boire ne m'ont autant touchée. Un grand petit film d'amour.

C'est d'amour aussi que parle Chantal Ackerman dans *Toute une nuit*; l'amour de ces corps qui se lancent les uns contre les autres, et se rejettent. Il fait très chaud cette nuit-là et l'air est chargé; des dizaines d'hommes, de femmes, s'enlacent, se pressent, dansent... On imagine un ballet. Mais la tension est trop forte pour ces corps alourdis. À voir pour l'amour de filmer d'Ackerman, et pour Bruxelles.

Et, pour terminer, *Clementine Tango* de Caroline Roboh, ou l'excursion féérique d'un jeune aristocrate au pays des danseuses, travelos et autres magiciens.

CAROLE LAGANIÈRE

*Un troisième, *Schwesteren oder die Balance des Glücks*, n'a jamais été projeté au Québec.

Cinéastes allemandes

C'est en 1979 qu'est né à Berlin *Verband Der Filmarbeiterinnen*, collectif de travailleuses du cinéma. D'abord groupe de pression politique, leur principale revendication est que soient attribués aux femmes 50% des subsides en provenance de l'État (ce pourcentage est loin d'être atteint malgré l'importance du cinéma de femmes en Allemagne).

Ensuite, elles se donnent collectivement des moyens de créer et de travailler. Comment? Par des réunions mensuelles permettant aux cinéastes (ayant des projets de films) et aux techniciennes (se cherchant un emploi) de se rencontrer. Simple, non? De plus, une permanente, à Berlin, remplit les mêmes fonctions: contacts et informations sur les films produits par les membres.

Cette expérience est unique: 300 femmes, réparties dans toute la République fédérale, font aujourd'hui partie du collectif, dont Margarethe von Trotta et Jutta Bruckner.

Verband Der Filmarbeiterinnen e.V.
Apostel-Paulus-Strasse, 32
1 000 Berlin 62
RFA

Collectionneuse, j'aime voir que de plus en plus de femmes, ici et ailleurs, décodent la réalité caméra au poing, accumulant les milliers d'images nécessaires au premier tissu d'une culture autonome. Ça me stimule. Alors quand mars arrive, je me précipite à Québec, refaire mon stock d'images.

Du 9 au 13 mars dernier, donc, y avait lieu le 7ème festival annuel organisé par Vidéo Femmes, collectif féministe de production et de distribution. Moi qui me rappelais avec plaisir l'avant-première houleuse de *La cuisine rouge*, en 1980, devant une salle comble; les premières attendues de *Alice, c'est pas le pays des merveilles*, *Histoires de femmes*, *Le plus beau jour de ma vie*, *Strass Café* et *Les voleuses de job* en 1981, devant des salles combles; les projections de *Not a Love Story*, *Les Mots, maux du silence* et *Tous les jours, tous les jours*, en 1982, devant des salles encore garnies, j'ai trouvé la programmation de cette année un peu plus terne malgré sa diversité – et les salles à demi vides. Pourquoi? Les femmes de Québec sont-elles déjà submergées de cinéma? Ça m'étonnerait. Est-ce l'essoufflement prévisible d'un événement féministe pourtant nécessaire? Est-il temps, après sept ans, de renouveler la formule? Il faut dire que le festival a été boudé par la grande presse régionale – le monopolistique Soleil n'ayant pas cru bon de couvrir un «mini-festival de femmes» – ce qui n'aide jamais la promotion d'un événement culturel féministe.

Tant pis pour les absentes. Des quelque 40 films et vidéos présentés, portant sur l'histoire, la folie ou l'art, j'ai retenu pour LVR une dizaine de documentaires, dont voici un compte rendu rapide. Depuis dix ans, des femmes utilisent la vidéo, ce médium souple, comme outil d'intervention féministe mais, de plus en plus, la qualité technique s'ajoute à l'efficacité du propos. Par exemple, les deux «premières» de Vidéo-femmes:

Dans *Comme jeunesse se passe*, de Michèle Pérusse, des adolescents parlent simplement d'une sexualité qu'ils essaient d'intégrer positivement à leur vie, malgré la démission de l'école et la gêne – encore! – des parents. La démarche de reportage est claire, l'intervention de la cinéaste limitée, le rythme bon. Filles ou garçons, en gang ou séparément, parlent sans qu'un sexologue vienne entériner leurs propos. Une jeune lesbienne, un homosexuel de 17 ans ajoutent leurs témoignages à contrejour, encore clandestins. Ils sont de tous les milieux, ont de 14 à 18 ans, leur liberté de parole et leur franchise étonnent et rassurent à la fois. Qui a dit que la jeunesse était si fuckée? Il suffirait peut-être que les adultes se taisent. Plus qu'un cours sur la contraception, *Comme jeunesse...* pourrait à mon avis déclencher une vraie discussion entre adolescents, parents et professeurs et peut-être compléter le programme (malheureusement édulcoré) d'éducation sexuelle à l'école annoncé pour l'automne.

Québec

Quel rapport y a-t-il entre la remise des Oscars à Hollywood en avril et le Festival de films et vidéos de femmes, à Québec en mars? Vous avez raison: aucun. En gros, l'une couronne un cinéma d'hommes et d'argent, l'autre montre un cinéma de femmes et d'idées. Un cinéma pauvre mais foisonnant, encore souvent autobiographique ou introspectif, plus documentaire que fictif, d'abord acharné à montrer la sous-réalité des femmes. Inégal, ce n'est jamais un cinéma de l'insignifiance, du superflu, du luxe (on est loin des Sous-doués en vacances); il y a toujours un propos, même la fiction contient ici sa nécessité. Et c'est un cinéma quasi invisible.



L'Entraînement des femmes

Poing final, vidéo sur la violence au foyer, me semble moins réussi. L'idée des réalisatrices Johanne Fournier et Nicole Giguère était pourtant bonne, d'amener les questions par ce personnage d'une journaliste enquêtant sur les femmes battues. Sauf que les questions posées dépassent de loin les réponses données par différent-e-s intervenant-e-s : les femmes battues sont peu loquaces ou désinvoltes, le travailleur social patauge, la féministe du centre d'aide répète des idées reçues... Sans penser obtenir de solution-miracle au problème, on aurait espéré une analyse moins superficielle. Seul le flic interrogé dans sa voiture, quoique jeune et «sensibilisé» par des cours sur la violence familiale, se montre clair : «Si les femmes battues retournent à la maison, c'est qu'elles aiment se faire battre»... !

Traitent du même sujet (mais avec un budget beaucoup plus considérable) le film de Gail Singer, **Loved, Honoured and Bruised** (ONF), ne montre qu'une femme, Jeannie, maltraitée par son

mari pendant 13 ans. Son visage tuméfié et ses premières confidences, alors qu'elle vient de quitter le foyer avec ses quatre enfants, ont plus d'impact que toute analyse ; son récit à froid, quelques mois plus tard, explique bien un cheminement assez représentatif. Pour le mari interrogé, «Jeannie n'a fait que subir *par hasard* le contrecoup de ses frustrations à lui, qui n'est pas vraiment violent».

L'excellent film de Dagmar Gueissaz, **Madame, vous avez rien** (ONF), nous montre des «femmes collaboratrices de leur mari» assez incroyables, s'opposant tenaces à l'immobilisme de leurs époux et familles. En dépeçant des poulets, en questionnant un avocat-conseil, elles se battent pour obtenir leur part du «patrimoine». C'est instructif et vivifiant.

Dans **L'entraînement des femmes**, la réalité – enfin ! – dépasse la fiction. Comment Nick Broomfield et Joan Churchill ont-ils pu filmer l'entraînement

en Georgie de 50 jeunes Américaines ? Surtout Noires et pauvres, elles veulent sortir à tout prix de la médiocrité et du chômage : «Nous seront différentes, après... ils devront nous respecter.» Entre-temps, elles doivent se plier à des rôles absurdes, à la bêtise des sergents, à la violence verbale, au mépris, à des tentatives concertées pour les casser par l'humiliation : «S'il-vous-plaît, Alves, dit le sergent Abing, ne faites pas d'enfants. L'hérédité existe et quand je pense qu'ils pourraient vous ressembler...» Certaines résistent à ces techniques, mais passivement, par le sourire ou l'indifférence, jusqu'à leur renvoi libérateur. D'autres restent et font carrière. Toutes s'entraînent aux cris de «Je veux aller en Iran, je veux tuer un Iranien ! Pillons ! Brûlons ! Violons !» Choquant ? Absurde, surtout.

Oui, j'aime le documentaire, d'autant plus quand il me montre des images ailleurs introuvables – ou ignorées – des luttes passées des femmes. Dans **You Have Struck a Rock** de Deborah May

(«Vous avez touché une femme. Vous avez frappé du roc. Vous serez écrasé.»), ce sont des Africaines du Sud qui racontent leur résistance, depuis 1913, aux «pass laws» qui leur sont exigées par le gouvernement de l'apartheid. Que des femmes aussi économiquement et culturellement réprimées par un État raciste, aient pu s'organiser collectivement et marcher à 2 000 en 1955, à 20 000 en 1956, contre un gouvernement incrédule... et que cette lutte se poursuive malgré la répression, voilà qui en dit long sur la force de femmes «enragées».

C'est aussi par des témoignages d'anciennes (plutôt que par des analyses historiques de jeunes féministes) que Yvonne Scholten décrit, dans *Donna*, l'implication primordiale des femmes italiennes dans le mouvement syndical, dans la lutte au fascisme mussolinien, dans la Résistance... et, après la guerre, les tentatives du pouvoir pour les ramener au foyer et aux rôles plus rigides voulus par l'État et l'Église. Aujourd'hui elles ont 50 ans et sont féministes. Passionnément. Parfois à leurs risques et périls, comme ces trois Romaines rescapées de l'attaque à la bombe de la Maison des femmes, en 1979.

Mais il y a d'autres façons de révéler l'histoire des femmes. Le portrait en est une; quand le personnage s'appelle Paraskeva Clark, c'est passionnant. Dans *Portrait of the Artist as an Old Lady*, cette vieille dame indigne de 81 ans, au franc-parler étonnant, raconte son périple de Leningrad à Paris puis Toronto, sa vie d'artiste partagée entre la peinture, la cuisine et la famille, ses engagements politiques, comme socialiste et féministe. C'est tonique, souvent pissant. La caméra de Gail Singer se contente de suivre Paraskeva Clark, discrète, classique.

Le journal inachevé, de Marilù Mallet, m'a lentement imprégnée d'une atmosphère et d'un ton particuliers. La caméra se promène dans le nouveau décor de cette immigrée chilienne: son appartement, Montréal, le Québec... et s'arrête sur son couple en désintégra-

tion. Questionnement feutré, intimiste, recherche d'identité et d'un langage cinématographique moins codifié? Ce «documentaire-fiction» sonne vrai. Mais où est la fiction?

Aussi juste, le personnage de la mère monoparentale incarnée par Jocelyne Goyette dans *Pour de vrai, de vrai*, de Louise Gendron. La caméra est le regard de l'enfant posé sur la mère, qui écrit pour rassembler ses propres morceaux. Un vidéo bien fait, sur un sujet souvent pathétique.

Grande déception pour moi que le film *Women - Take Back the Night* de Meryl Bronstein. Est-ce que je m'attendais à un documentaire sur la pornographie, à voir reproduite en images l'analyse féministe de la porno développée dans l'anthologie du même nom? Ce montage heurté, de femmes nues, battues, vendues - publicité ou porno? - me bouscule sans me donner d'autres éléments de réflexion. À moins que la recherche visuelle ne soit le principal propos?

Traces, de Françoise Dugré et Hélène Roy (Vidéo-femmes), reproduit les performances, dessins, paroles et musiques de l'exposition Réseau Art Femmes au Musée du Québec en mars 1982. Intéressant pour la diversité des expressions.

Quel plaisir, enfin, pour l'oeil et l'oreille, que *La passion de danser*, de Diane Létourneau, et *La phonie furieuse* de Tahani Rached. Là, des passionné-e-s, de la danse à claquettes, du ballet, de la danse sociale s'entraînent en parallèle, dans la discipline la plus répressive (ballet) ou un climat bon vivant (danse sociale) jusqu'au grand soir de la représentation publique. Moins cruellement que dans *Le plus beau jour de ma vie*, la caméra les suit en souplesse.

Pendant ce temps, dans *La phonie furieuse*, la comédienne Marquita Boies, walkwoman sautillante, déambule en musique dans les rues désertes et étranges de Montréal.

Après cinq jours, je me dis qu'overdose pour overdose, une telle accumu-

lation d'images me change agréablement de ce que m'offrent d'habitude le cinéma et la télévision. Ne serait-ce que de voir autant de femmes dans les rôles principaux!

FRANÇOISE GUÉNETTE

Et pour vous aider à repérer ces documents, voici leurs coordonnées:

Comme jeunesse se passe. Réal: Michèle Pérusse. Vidéo 3/4" couleur, 45 min., Québec 1983. Distribution: Vidéo-femmes, 10, rue McMahon, bureau 3875, Québec G7R 3S1, 692-3090.

Poing final. Réal: Johanne Fournier, Nicole Giguère. Vidéo 3/4" couleur, 30 min., Québec 1983. Dist: Vidéo-femmes.

Loved, Honoured and Bruised. Réal: Gail Singer. Film 16mm couleur, 25 min., ONF 1982 (anglais).

Madame, vous avez rien! Réal: Dagmar Gueissaz. Film 16mm couleur, 55 min., ONF 1982.

L'entraînement des femmes. Réal: Nick Broomfield, Joan Churchill. Film 16mm couleur, 90 min., États-Unis 1981 (v.o. ang. et s.t. français). Dist: Crépuscule.

You Have Struck a Rock. Réal: Deborah May. Film 16mm couleur, 30 min., 1981. Dist: Dec Films (anglais).

Donna. Réal: Yvonne Scholten. Vidéo couleur, 65 min., 1980. Dist: Woman in Focus (anglais).

Portrait of the Artist as an Old Lady. Réal: Gail Singer. Film 16mm couleur, 30 min., ONF 1982.

Le journal inachevé. Réal: Marilù Mallet. Film couleur, 50 min., Québec 1982. Dist: Cinéma Libre.

Pour de vrai, de vrai. Réal: Louise Gendron. Scénario: Jocelyne Goyette. Vidéo 3/4" couleur, 28 min., D.G.M.E. 1983.

Women - Take Back the Night. Réal: Meryl Bronstein. Film 16mm couleur, 45 min., New York 1982. Dist: FIVF (anglais).

Traces. Réal: Françoise Dugré, Hélène Roy. Vidéo couleur, 30 min., 1982. Dist: Vidéo-femmes.

La passion de danser. Réal: Diane Létourneau. Film 16mm couleur, 46 min., ONF 1982.

La phonie furieuse. Réal: Tahani Rached. Film 16mm couleur, 10 min., ONF 1982.

Les Films du Crépuscule présente

LA TURLUTE DES ANNÉES DURES

un film de
RICHARD BOUTET
et PASCAL GÉLINAS

Une tragédie musicale des années '30



OUTREMONT 12 mai à 19h30

L'AUTRE CINÉMA 13 au 19 mai à 21h30

Gandhi et les femmes

Gandhi, un film de Richard Attenborough, avec Ben Kingsley, Angleterre, 1983.

Une fin d'après-midi pluvieuse, un pensum de journaliste s'est métamorphosé, grâce aux yeux liquides de Ben Kingsley, le comédien anglais qui personnifie Gandhi, en un mini-moment de grâce. C'est qu'il transmet très bien le message fondamental de Gandhi: «La pauvreté est la pire des violences». Avec beaucoup de doigté et de sobriété, le réalisateur anglais Richard Attenborough raconte Gandhi, non pas l'homme, mais le penseur et surtout le stratège.

Balayé de paysages superbes aux verts amandes et aux roses loukhous, ce film est une bonne introduction historique à l'Inde, même s'il décrit d'une façon un peu idéalisée l'accession du pays à l'indépendance.

Gandhi m'a donné le goût d'effectuer un retour en arrière et de voir si l'Inde d'après l'indépendance jouit de meilleures conditions économiques et sociales que l'Inde avant et pendant la domination anglaise. Le goût de voir surtout si les femmes indiennes qui ont lutté aux côtés des hommes pour l'indépendance (tout comme au Mali, en Algérie, à Cuba, etc.) jouissent en 1983 de conditions semblables à celles des hommes. Il ne faut pas l'oublier, c'était un des messages les plus clairs de Gandhi: «La femme dans une Inde émancipée doit être en tout l'égale de l'homme».

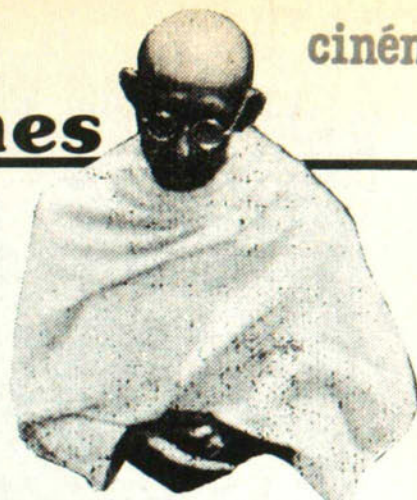
Pour répondre à mes questions j'ai rencontré deux Indiennes établies à Montréal: Minou Gundivya, étudiante en maîtrise à l'Université de Montréal, et Dolores Chew,

responsable du Centre communautaire de l'Asie du Sud-est. Voici l'essentiel de leurs propos.

L'Inde traditionnelle d'avant le joug anglais était rurale, peu alphabétisée, hautement hiérarchisée, avec ce système de castes dont la plus visible est sans nul doute celle des «Intouchables»; au bas de l'échelle, transmise de mère en fille (et en fils), c'est la dernière caste après les prêtres, les soldats, les commerçants et les travailleurs. Or, ces castes que Gandhi voulait abolir, on les retrouve intactes dans l'Inde moderne: en 1983, il y a plus de 60 millions d'Intouchables, soit 10% de la population, soit 30 millions de femmes.

L'analphabétisme? 80% des Indiens-ne-sont encore analphabètes. Les modifications socio-économiques? Dixième puissance économique du monde, l'Inde subit pourtant une économie très mal distribuée: 80% des gens habitent toujours en milieu rural, 80% d'entre eux et elles sont pauvres. Le bond économique a été faible. L'égalité des sexes n'a pas progressé beaucoup plus.

Avant la domination anglaise, les femmes avaient un rôle avant tout familial mais important, assorti cependant de nombreux et cruels interdits, le plus remarquable étant sans doute l'obligation pour une veuve de s'enlever la vie (si jeune fut-elle) en se jetant dans un brasier. Les Anglais avaient aboli cette coutume mais, selon les militantes indiennes pour l'émancipation des femmes, elle a repris vigueur sous des formes détournées dans l'Inde moderne: on évalue à plus de 535, à Delhi seulement, en 1982, les femmes ainsi immolées.



Ces formes «détournées»? C'est un sari qui prend soudain en feu comme par hasard, le sari d'une Indienne nouvellement mariée dont la dot a été versée par les parents et encaissée par le mari. Bien qu'illégal par décret en Inde, cette coutume selon laquelle les parents paient une dot à leur fille et font ainsi du mariage une transaction commerciale, cette coutume a repris de la vigueur en Inde et se continue clandestinement avec ses à-côtés terrifiants.

Contrairement aux États-Unis, par exemple, la constitution indienne consacre dans le texte l'égalité des femmes. Pas besoin, donc de lutte pour l'ERA! Sauf qu'il y a loin du texte à la réalité, selon Dolores Chew.

Les filles se marient toujours très (trop) jeunes, et souvent avec un fiancé choisi par les parents. Pas aussi jeunes que dans l'Inde antique où une fille devait se marier avant ses menstruations pour ne pas souiller la demeure de ses parents- mais souvent, par des stratagèmes, bien avant l'âge légal de 18 ans. L'alphabétisation chez les femmes est beaucoup plus lente que chez les hommes; l'accès aux professions libérales minime, et bien que le divorce soit légal, une infime minorité s'en prévalent car c'est encore là un geste socialement répréhensible.

L'avortement est légal en Inde. Pourtant, cette mesure qui devrait en principe être un outil d'émancipation pour les femmes, semble les desservir. En effet, l'amniocentèse est courante et bien que cela soit illégal (encore une fois) on se sert souvent des résultats de l'amniocentèse pour faire avorter les fœtus féminins. Tant et si bien que la moyenne femme/homme décroît rapidement. En 1901, il y avait 972 femmes pour

1 000 hommes. La moyenne est maintenant de 930 femmes!

Bien sûr, l'Inde est dirigée par une femme, Indira Gandhi, mais le système parlementaire indien compte très peu de femmes dans l'appareil législatif: 29 pour un total de 450 hommes. On est loin de l'idéal imaginé par Gandhi. Son erreur, selon Gundivya et Chew, est d'avoir fait reposer sa volonté de réforme sur la bonne volonté de l'être humain. Est-ce que cela peut résumer un peu toute l'histoire? La bonne volonté ce n'est jamais assez.

MADELEINE CHAMPAGNE

1/ *Towards Equality, Government of India books, 1981.*

2/ *Third World Conditions, Inequality Built Into Society, Dolores*

À Montréal

À Montréal, un centre communautaire sud-asiatique peut vous donner toute l'information désirée mais par-dessus tout, il aide les femmes immigrantes de l'Asie du Sud-est à s'intégrer en milieu québécois. Les responsables du centre publient un journal quatre fois par année, donnent des cours de français et d'anglais et aident ces femmes, non seulement à trouver un emploi, mais surtout à apprendre comment le chercher. Si vous connaissez des femmes arrivant d'Inde, du Pakistan, du Bangladesh, du Sri-Lanka, du Nepal, du Bhoutan, voilà une très bonne adresse pour elles. Et elles sont nombreuses, plus de 20 000 au Canada!

M.C.

Centre communautaire de l'Asie du sud-est
874, Sherbrooke est
Montréal
responsable: Dolores Chew
(514) 526-9211, poste 206

où les femmes peuvent



Terrasse: Ouverture début mai

Sylvie Tremblay et Loulou's band



de Loulou's band



de Wondeur Brass



Genesse Letarte



Ariane Emond

Marie et Julie Savard





Louise Laprade



Marie-Hélène Robert



des Folles Alliées



Marie-Claire Séguin

LA FIÈVRE DU
MARDI SOIR
8 MARS

1983

Manik Boudreau, Pressisgraphie



livres

Le Panthéon de porcelaine

Pierre Vadeboncoeur, *Trois essais sur l'insignifiance*, Éditions de l'Hexagone, Montréal, 1983.

Le Panthéon de porcelaine, c'est le Dinner Party de Judy Chicago tel que vu et réfléchi par Pierre Vadeboncoeur. Je conseille la lecture de cet essai à toutes celles qui se sont senties mal à l'aise devant le Dinner Party, comme si elles avaient été invitées à un banquet où il n'y avait pas grand chose à se mettre sous la dent, mais où il fallait quand même remercier publiquement l'hôtesse, car après tout, elle était de si bonne volonté féministe. Et à toutes celles qui sont restées sur leur faim dans la formulation même de leur malaise, cet essai offre une abondance de questions et réflexions, bonnes à penser. Je dirais que c'est un essai consistant sur un repas qui l'était beaucoup moins. Et en guise d'apéritif, je cite cette phrase : «D'ailleurs, en ce qui touche les possibilités d'une pensée au milieu de ce spectacle, non seulement éprouvait-on que celle-ci s'en trouvait exclue, mais quelque chose venait tout de suite confirmer cette impression : des centaines de noms de femmes étaient écrits sur les tuiles éclatantes du plancher mais dans l'oubli complet de ce que ces femmes avaient elles-mêmes pensé et cru... Un tel oubli confinait au mépris, en tout cas au mépris de toute valeur inhérente aux croyances ou aux idées respectives des femmes représentées à ce happening visuel...»

Comment en effet, s'imaginer qu'il puisse y avoir une quelconque affinité d'esprit entre des femmes aussi différentes que la despotique Catherine de Russie et la mysti-

que Simone Weil. Ou, à une échelle plus locale, invitons à un même dîner une Giberte Côté-Mercier et une Madeleine Parent et voyons si elles vont se congratuler de leur commune appartenance à un même sexe. Mais peut-être qu'après tout, par respect pour l'étiquette et pour éviter la chicane, tenteraient-elles de se rabattre là-dessus, comme sur leur plus petit dénominateur commun et leur seul terrain d'entente possible. Littéralement, un no man's land ! Mais j'en doute. De toutes façons, serait-ce suffisant pour partir une conversation ? Et bâtir une pensée ?

MONIQUE DUMONT

Cendrillon et ses complexes

Le complexe de Cendrillon, Colette Dowling, Pocket Books, New York, 1982.

J'ai finalement lu *Le Complexe de Cendrillon* pour avoir une réponse à donner à la septième personne (je l'attends) qui me demanderait mon opinion là-dessus. Ce livre, de toute évidence, fait beaucoup parler de lui.

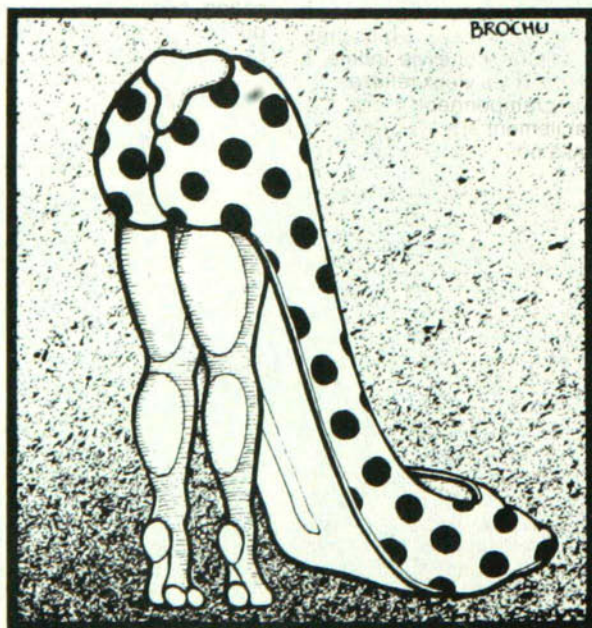
Sans doute parce que, pour une fois, ce sont les femmes qui sont prises à partie plutôt que les hommes ? Il est clair, en tout cas, que Colette Dowling est bouleversée de voir que les femmes – même après

15 ans d'actions féministes – sont tout aussi dépendantes des autres, voire d'un homme en particulier, elle-même en ayant fait récemment la douloureuse expérience. D'après elle, nous, les femmes, désirons plus que tout nous faire prendre en charge ; en d'autres mots le travail, la carrière, la réussite et l'autonomie font pâle figure s'il faut les comparer au Prince Charmant.

Si *Le Complexe de Cendrillon* était présenté comme une étude sur la psychologie des femmes en général, cette «révélation» – car l'auteure nous livre sa thèse comme un secret intime un peu cochon – ne poserait pas de problème. Comme il est vrai que depuis notre tendre enfance nous avons toutes appris à nous protéger de tout ce qui est extérieur («Ne sors pas toute seule. Ne marche pas dans les rues la nuit. Ne parle pas aux étrangers»), le manque d'indépendance chez les femmes est en fait fort compréhensible. D'ailleurs, beaucoup de ce que Dowling nous «apprend» a déjà été dit si ce n'est par Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe* ou Elena Gianini Belotti dans *Du Côté des petites filles*. Ce livre n'est pas sans intérêt pour autant, ni sans ses propres découvertes. Par exemple, il est longuement question d'une étude menée par Marina Horner à l'Université du Michigan à la fin des an-

nées soixante. «Anne étudie la médecine et elle est première de classe. Imaginez quelle sera sa vie». C'est ce qu'on demanda à un groupe d'étudiantes et d'étudiants mais en remplaçant, pour ces derniers, Anne par John. Les résultats ? Alors que John, pour la plupart, suit un parcours fort prévisible – pratique avec compétence la médecine, publie quelques livres remarquables, se marie, fait des enfants... – Anne, elle, subit toutes sortes d'événements malheureux : elle a de l'acné, aucun succès en amour, elle est malheureuse, souvent agressive, diaboliquement ambitieuse ; elle est détestée au point où sa classe lui saute littéralement dessus et la rend infirme à vie. Pour d'autres étudiantes, Anne laisse tomber ses études et/ou meurt. C'est donc clair : les femmes ont une peur malade du succès et plus elles sont aptes à réussir, plus elles ont peur, d'affirmer l'auteure. Alors que les hommes ont tendance à «s'étendre», (stretch), visant généralement plus haut que leurs capacités le permettraient, les femmes ont tendance à se «rapetisser» (shrink), visant en-deça de leurs capacités réelles. C'est une autre façon de dire que les femmes sont toujours les premières à se sentir responsables des échecs qui surviennent et les dernières à s'attribuer la réussite.

Je suis d'accord avec tout cela. D'ailleurs, ce que Dowling dit, sans jamais le dire de cette façon-là, c'est que les femmes sont souvent leurs propres victimes – théorie fort intéressante, voire capitale, qui circule depuis peu. Qu'une des conséquences (la plus grave, il me semble) de la victimisation des femmes, soit l'habitude de s'enfermer soi-même, est une chose ; mais dire que les femmes, même aujourd'hui, après une certaine prise de conscience, sont fondamentalement des lavettes, en est une autre. C'est en ce sens que *Le Complexe de Cendrillon* est quelque peu malhonnête ou tout au moins naïf. Il fait fi du contexte dans lequel nous «évoluons». Comment peut-on oublier qu'avant d'être leurs propres bourreaux, les femmes sont les victimes d'un système, des hommes en





général et parfois d'hommes en particulier ? Mais le livre ne procède pas du tout de cette façon. Plutôt, il dresse la liste des caractéristiques féminines qui, continuellement juxtaposées aux traits masculins, s'avèrent très insatisfaisantes. Alors que les femmes sont peureuses, dépendantes, cherchant surtout à se lier affectivement, les hommes, eux, sont autonomes, pleins d'initiative et de caractère, sachant s'affirmer. Passe toujours. Mais Dowling ne s'arrête pas là : elle leur attribue aussi la stabilité émotive en disant que dès l'âge de six ans, un petit garçon a appris à s'occuper de lui à tous les niveaux et qu'à partir de ce moment, il est de moins en moins dépendant affectivement. Alors, là...

Je connais peut-être moins d'hommes que de femmes, personnellement, mais j'en connais assez pour savoir que trop souvent leur discours et même leurs accomplissements servent à camoufler un grand désarroi émotif. S'il est vrai que les femmes ont plus de difficulté à se sentir totalement responsables d'elles-mêmes, un sexe n'a pas plus que l'autre le monopole de l'art d'être « bien dans sa peau ». De plus, pourquoi les caractéristiques mâles de compétition, d'ambition et forcément d'agression nous serviraient-elles d'idéal ? N'est-ce pas ce que nous remettons en question quand nous parlons de nouveaux rapports entre hommes et femmes ?

Voilà ce qu'il y a d'irritant dans ce livre : il se veut féministe tout en oubliant que la notion même de conscience féministe implique une grande rupture. On ne peut plus voir les choses de la même façon, ce qui est bien commode quand vient le temps de dénoncer les abus mais ce qui ne l'est pas du tout lorsqu'il s'agit d'avoir une vie personnelle satisfaisante. « But who ever said it would be easy ? » Bien sûr nous nous

sentons souvent tiraillées entre le vieux et le nouveau. Bien sûr nous en arrachons, nous nous sentons souvent seules et/ou abandonnées. Comment pourrait-il en être autrement alors que nous ne savons même pas en quoi consiste précisément le nouveau ? Je ne comprends donc pas pourquoi l'auteure affirme que la « nouvelle » femme (la féministe) n'est pas vraiment nouvelle et qu'en fait, elle est dans une situation pire qu'il y a 20 ans.

De plus, alors que la plupart des exemples donnés par Dowling sont intéressants parce qu'anecdotiques, ils sont puisés dans le vécu de femmes qui ne sont pas forcément féministes. C'est comme comparer des pommes et des oranges... En effet, l'auteure semble prendre pour acquis que le féminisme promettait de faire de nous des super-femmes et que son influence aurait déjà révolutionné la vie de toutes les femmes. Ce qui n'est évidemment pas le cas. Là, par ailleurs, où sa critique du féminisme me paraît parfaitement juste c'est quand elle parle de la facilité avec laquelle nous prenons notre « oppression » comme excuse pour ne pas aller de l'avant, prendre des risques, nous remettre en cause personnellement.

En effet, si ce livre est important c'est bien pour la démarche « thérapeutique » qu'il fait valoir. Dowling nous force à nous regarder de plus près, à scruter notre vie intime, à déceler les vieux réflexes qui se cramponnent bien plus facilement à notre vie privée qu'à nos comportements « en société ».

Une dernière remarque : je ne peux m'empêcher de voir dans ce livre une assez grande ironie. Alors qu'il s'applique à décortiquer et à critiquer les comportements des femmes, c'est un livre extraordinairement « féminin » en soi. Les hommes, eux, ne sont pas du tout « maniaques » face à leurs comportements et n'essaient pas sans arrêt de se disséquer pour mieux comprendre. Pensez-vous que ça leur viendrait à l'idée d'écrire *Les Enfants d'Oedipe* ou *Le Complexe du Prince Charmant* ?

FRANCINE PELLETIER

théâtre

«Violette Leduc is alive...»

«La terre est trop courte, Violette Leduc» de Jovette Marchessault, présentée à la «Maison de la Citoyenne et du Citoyen» de Hull par le Théâtre des Filles du Roy, du 9 mars au 3 avril 83. Avec : Josée Beaulieu/Normand Chouinard/Pierre Collin/Lyse Desjardins/Ginette Morin/Patricia Nolin/Luc St-Denis. Mise en scène : Michèle Magny. Scénographie (décors-costumes-éclairages) : Danielle Lévesque.

On se souvient que le Théâtre expérimental des femmes avait créé cette très belle pièce de Jovette Marchessault à l'automne 81, dans une mise en scène de Pol Pelletier, avec Luce Guilbault dans le rôle-titre. Les critiques, unanimes, ont encensé cette production, à juste titre.

Dans ce papier, je ne ferai pas de comparaisons entre la première production et la deuxième. Ce serait à la fois trop facile et boiteux, parce que les choix de mise en scène, de jeu ou de scénographie sont radicalement différents de l'une à l'autre, même si, au bout du compte, elles servent aussi bien le texte de Jovette Marchessault et Violette Leduc. Je dirai seulement que le choix de Pol Pelletier était celui de l'oniisme et de la complexification, scénographie à l'appui, alors que le choix de Michèle Magny serait plutôt de l'ordre du réalisme et de la clarification.

Ceci étant posé, ce qui émerge d'abord dans la deuxième production, c'est le personnage de Violette Leduc, interprété magistralement par Patricia Nolin : convaincante, drôle, folle, rusée, intelligente, subtile, donnant toutes les tonalités de cette extravagante personnalité qu'était Violette Leduc.

Intelligence du texte, intelligence du corps et du geste, intelligence, dans le sens le plus complet de ce terme, les cinq sens et la tête et le cœur ensemble : Violette Leduc habitait Patricia Nolin, et Patricia Nolin était Violette Leduc. Incarnation. Du travail de grande comédienne, deux heures et demie de fascination. Sans failles.

Ensuite, la plus grande réussite de cette production, c'est d'avoir amené la sensualité comme un huitième personnage, omniprésent, à l'intérieur de Violette Leduc, et surtout entre Violette et Hermine (jouée superbement par Ginette Morin), ce qui nous a donné quelques-uns des plus beaux et des plus forts moments de la pièce. Il est extrêmement rare, au théâtre, de rendre la sensualité aussi palpable.



Patricia Nolin et Ginette Morin

Il faut souligner à gros trait le travail de Michèle Magny qui a réussi deux tours de force : éclairer le texte au maximum de son sens et de sa beauté, et diriger les comédiennes et comédiens au maximum de leurs capacités.

Enfin, la scénographe Danielle Lévesque, avec peu de moyens, a créé un environnement qui permet au texte et aux personnages de prendre la place qui leur revient : costumes, éléments de décor et éclairages sont discrets, précis et efficaces, tous au service de cette parole et de cette femme qu'on n'a pas assez aimée du temps qu'elle était là. Violette Leduc aurait eu 76 ans le 7 avril dernier. «She is alive and living in Quebec», à l'insu des services d'immigration... Délinquante jusqu'au bout.

Reste à souhaiter que le public montréalais puisse voir cette nouvelle production l'automne prochain.

HÉLÈNE PEDNEAULT



théâtre

Les Duchesses... encore à Montréal

Enfin Duchesses!, les Folles Alliées, Théâtre de Quat' sous, 100 ave des Pins est, Montréal, du 4 au 29 mai, 20 h.

Combien de shows de femmes ai-je vus dans ma vie ou, plus précisément, ces six dernières années? Beaucoup. Et à l'exception de *Môman* de Louise Dussault, combien auront été acclamés au point où même les «grands théâtres» les réclament et qu'une tournée n'attend pas l'autre? Peu. Mentionnons *La nef des sorcières* et *Les fées ont soif*, pour qui le succès a été plus mitigé. Or *Enfin Duchesses*, c'est le délire.

Pourquoi? Tout le monde aime ça. Tout le monde aime ça parce qu'on rit, bien sûr, on rit beaucoup et en ce sens, il est malaisé de comparer une comédie musicale (*Enfin Duchesses*) avec des spectacles très sérieux et «dramatiques» *La nef* et *Les fées*. Mais le fait demeure: il commençait à se faire attendre, le show de femmes qui serait à la fois pertinent (féministe) et merveilleusement divertissant (un humour tel qu'il n'a pas peur de prendre comme cible le féminisme lui-même). C'est pas parce qu'on est féministe qu'on n'aime pas rire, dit-on souvent à LVR. Sauf que c'est toujours plus facile à dire qu'à prouver cette affaire-là (et on en sait quelque chose).

C'est pourquoi on ressent un attachement particulier pour le spectacle des Folles Alliées, une fierté aussi. Comme s'il n'était pas si difficile, finalement, d'allier l'imagination l'intelligence et l'analyse avec l'humour, l'espièglerie et la chanson. Évidemment, ce show n'aurait pas pu se faire, et n'aurait pas le succès qu'il a, si ce n'était de tous les

shows de femmes qui l'ont précédé. Mais peut-être fallait-il *Enfin Duchesses* en cet hiver 83 pour nous assurer de la vitalité et de la continuité du théâtre de femmes?

Alors, si vous avez eu le malheur de manquer ce spectacle au théâtre expérimental des Femmes en mars, courez acheter vos billets: il y aura reprise du 4 au 29 mai au Théâtre de Quat'Sous à Montréal.

FRANCINE PELLETIER

musique

Louise Forestier

Louise Forestier-Kébec Disque KD-572 (Avril 83)

Côté A:

«Alerte» (Louise Forestier/Richard Lemoyne)
«Junkie Lady» (Forestier/Forestier-Daniel Barbe)
«Prince-Arthur» (Francine Ruel/Pierre Flynn)
«Je suis au rendez-vous» (Forestier/Pierre Flynn)
«Du blues dans l'air» (Forestier/Forestier)

Côté B:

«Gare Centrale» (Francine Ruel/Jean-Marie Benoît)
«De l'automne à décembre» (Jean-Marie Benoît)
«La saisie» (Forestier/François Dompierre)
«Noir et rouge» (Francine Ruel/Pierre Flynn)
«Silence de nuit» (Francine Ruel/Forestier)

J'ai passé trois jours avec les dix chansons du dernier album de Louise Forestier. Je les ai écoutées le matin en me levant, la nuit, l'après-midi, en mangeant, en parlant au téléphone, dans mon bain, en écoutant avec ou sans les mots devant moi. Je ne voulais pas en parler n'importe comment. Ce disque était important pour Forestier: pour moi aussi, à la limite, parce que je l'attendais avec impatience. Je m'ennuyais. Je ne voulais pas non plus l'écouter à travers tous les fantasmes que j'ai pu inventer pendant que je l'attendais. Je craignais d'exiger trop et de ne pas entendre ce qu'elle disait pour vrai. Ce sont des choses qui arrivent tout l'temps.

Cette femme me plaît: je l'ai suivie depuis l'Ossidshow, à travers ses multiples sonorités, j'aime sa voix et les textes qu'elle écrit, j'aime

surtout l'entendre et la voir sur scène. J'aime vraiment beaucoup son dernier disque, et je pèse bien chacun des trois premiers mots de phrase. Les chansons ont fait

ma phrase. Les chansons ont fait en moi un travail de taupe, elles se sont creusé une place presque malgré moi. Phénomène curieux: à la première écoute, émergent *Junkie Lady*, *Noir et rouge* et *La saisie*, les chansons les plus puissantes du disque; à la seconde écoute, je me suis mise à aimer *Alerte* et *Je suis au rendez-vous*; à la troisième écoute, j'ai ajouté *Gare Centrale* et *Prince Arthur*, comme si une fois ne suffisait pas à comprendre ce qui me déroulait au premier abord. C'est un disque à apprivoiser, sauvage, brut, désespéré surtout, agressif parfois, tendre et mature. Forestier vieillit bien.



Louise Forestier

Sensation qu'elle vient d'enlever une peau coriace, sensation qu'elle a trouvé sa puissance, loin de la désinvolte avec laquelle elle a souvent masqué le désespoir auparavant. Elle n'a jamais si bien chanté, en bas de la tête, avec ce que j'appellerai le «milieu». Difficile à expliquer, il faut l'entendre pour comprendre la différence. C'est une interprète remarquable: tranchante quand il le faut, coupante presque, pour parler du vide et du froid de la vie actuelle, et coulante pour parler tendresse. Il n'y a qu'elle pour chanter comme ça.

Elle nous offre un nouveau son, tout à fait cohérent avec le contenu. Les arrangements musicaux sont splendides, précis, et lui laissent tout l'espace dont elle a besoin (je le note parce que ça fait du bien d'entendre une chanteuse qui a de la place pour chanter. C'est rare maintenant).

Ce disque aurait pu s'appeler *Noir et rouge*, comme le titre d'une chanson, où, à l'intérieur d'un faux tango avec la vie, elle dit «Je suis sur le point de l'aimer». À travers les mots de Francine Ruel, je pense que c'est vrai. Elle ajoute, dans *Je suis au rendez-vous*:

«Je n'ai plus peur d'elle
Cette femme en moi
N'est plus étrangère
C'est une guerrière»

Je pense que c'est la phrase qui résume le mieux son nouveau point d'arrivée. Ce n'est pas une nouvelle Forestier. C'est la même, en plus grande, même si j'ai l'impression, quelque part, que c'est son premier disque. Elle a signé cinq textes et trois musiques, Francine Ruel en a fait quatre autres et Jean-Pierre Alonzo un autre. Les musiques sont signées par plusieurs musiciens: je note en particulier les trois musiques de Pierre Flynn, belles et fortes, et bien sûr *La saisie*, la seule ancienne chanson qu'elle reprend dans un nouvel arrangement. Signée Forestier-Dompierre, c'est l'une des plus belles chansons que je connaisse.

Ce disque valait la peine qu'on l'attende. Forestier y a mis tout ce qu'elle avait à ce moment-ci, elle a encore beaucoup à donner. J'ai hâte de voir le show qui devrait suivre, logiquement, la sortie du disque.

HÉLÈNE PEDNEAULT

«Fenêtres ouvertes»

Franz Schubert, La truite, Ingrid Haebler, piano, Philips 6570-924 stereo.
Béla Bartók, Concerto pour violon no 2, Iona Brown, violon, Argo ZRG 936 stereo.

Notre Mère qui êtes aux cieux, nous y sommes déjà! Car on a ce sentiment d'y être vraiment par la musique et, en ce début de printemps, le privilège de l'écouter enfin toutes fenêtres ouvertes. Cette bouffée d'air neuf semble donner aux notes toute leur ampleur et c'est d'autant plus vrai pour la musique de chambre, au caractère un peu fermé. «Musica de camera», fraîche et souple; oui, les femmes en font aussi, avec un doigté d'ailleurs assez particulier.



Écoutez par exemple *La truite*, un quintette exquis de Schubert, sous les doigts si souples d'Ingrid Haebler. Des éclaboussures de triolets, des octaves élevés de piano donnent à ce quintette (joué donc par cinq musicien-nes) une aération inhabituelle, très tonique et superbement vitaminée. Après cette truite, la bonne humeur est garantie.

Plus tard, rentrant des courses les bras chargés de primeurs, vous aimerez peut-être du violon, pour mieux saisir toutes les subtilités de l'«anima» magyar, de l'âme hongroise. Iona Brown, accompagnée par un orchestre philharmonique, joue le Concerto pour violon no 2 de Béla Bartók. Cette pièce demande une interprétation de virtuose et Iona Brown réussit à merveille toutes les pyrotechniques nécessaires, avec chaleur et en intégrant bien l'effet de danse voulu par Bartók.

MADELEINE CHAMPAGNE

arts visuels

Magdalena Abakanowicz : comme pour habiller des géantes

Artiste polonaise, née en 1930, dont les travaux en art textile ont d'abord été remarqués internationalement à la VIII^{ème} Biennale de Sao Paulo en 65, où ils reçurent la médaille d'or. Par la suite, Abakanowicz participera à la plupart des manifestations importantes d'art contemporain, tandis que ses objets, inclassables, forceront peu à peu les portes des musées les plus prestigieux (Le Devoir 26-2-83).

En entrant, il y a des masques, des dessins de masques où le ventre et la tête sont indissociables, des

masques en forme de ventre. Relation organique. Ensuite on arrive à ce qu'elle appelle «Abakans». C'est drôle quand j'ai vu ce mot, «Abakan», je n'ai pas pensé à Abakanowicz mais à «abaque», qui est un boulier-compteur très ancien. Je ne sais pas si c'est volontaire de sa part. C'est la seule pièce où il y a des couleurs vives. C'est une sculpture-vêtement qui rappelle la planète et qui est tissée en grosses fibres. De grosses boules grimpent dans ces immenses vêtements (il y en a trois), des boules qui vont du groupe au noir. Je peux me tromper, mais j'y ai vraiment vu un boulier, pour escalader le temps qui n'est pas en échelle ou en pyramide, mais de forme circulaire, avec des trous dedans, des trous noirs. Il n'y a pas de corps en dessous de cette sculpture tissée, le vêtement est dans le vide.

Ensuite on rencontre une esèce de roue qui tourne, («La roue et la corde»), dans laquelle il y a un très gros câble qui peu à peu devient presque un fil de couture. Et le câble tient, même à l'état de fil. Autant c'est fort et robuste, autant on sent qu'il peut arriver n'importe quoi dans la vie qui peut faire casser le fil ; mais on sent qu'il va se rattraper quelque part, on ne sait pas où. Ça résiste à tous les critères esthétiques qu'on peut imaginer.

On arrive ensuite à des cailloux, à des rochers éparpillés par terre, faits en tissus, en fibres, en textures. Ils n'ont vraiment aucun éclat mais il y en a une multitude. Ce sont presque des morceaux de chair avec des veines à l'intérieur, et on doit passer à travers pour entrer dans la série des corps vides et sans têtes («Altérations»). On les voit de dos, repliés, presque à l'état foetal. Ils sont gigantesques. Il y en a 80, je les ai comptés. Les personnages sont complètement figés, malades, fatigués ; ils tiennent comme le fil et le câble tenaient, ils tiennent quand même. Ce sont des corps marqués, périssables, mais qui vont quand même laisser des traces. L'aspect périssable – dans les textures et dans les matériaux qu'elle a choisis – est très évident : c'est vital, mais ça va durer ce que dure la vie. Combien de temps ? C'est



Magdalena Abakanowicz : Les dos

comme n'importe quel vêtement ou n'importe quel corps : on sait qu'il va finir. Elle dit, dans un article : «Construire quelque chose de plus durable que moi-même, cela ne ferait qu'ajouter aux déchets d'ambitions accumulées qui nous entourent. Il y a si peu de place». Elle a réalisé des regroupements de sculptures, de personnages : la multitude est donc suggérée, la continuité aussi. La notion de solitude ne m'est pas apparue dans ce que j'ai vu.

Il y a aussi des mains en corde ; à certains moments, elles sont comme des poings. C'est extrêmement énergique et combatif, et l'élément de fragilité n'apparaît que dans la texture qu'elle a choisie. Je parle de fragilité, mais ce n'est vraiment pas ça qui est transmis par tout ce qu'on voit.

Elle témoigne de la souffrance humaine dans ses corps. C'est vraiment inouï. Ses corps sont pourtant très très forts. Tout ce qui leur est arrivé, ils ont été capables de le prendre et de continuer. Je n'ai vu aucune note de fantaisie ou de gaieté dans son oeuvre. Tout est extrêmement inquiétant et angoissant. Au niveau artistique, ça m'a donné un coup. L'élément dramatique-théâtral transporté dans son oeuvre est vraiment très fort.

J'ai vu aussi dans son oeuvre une charge sociale extrêmement grande. Pas d'élément optimiste ou positif, mais ce que j'appellerai du vital. On est ramené à la matière hu-

maine, dans le matériel et dans le physique, et le changement se produit dans les corps. C'est là que la vie fait ses marques, et c'est par là que la continuité se fait.

Abakanowicz est polonaise, dans la cinquantaine, elle a certainement un passé très chargé. Et je pense que toute son oeuvre témoigne aussi de l'histoire. Elle a vécu la guerre, elle a vécu une époque où la guerre traversait ces corps-là aussi. Tout traverse ces corps-là. Elle n'essaye pas de les protéger, de les réchapper, elle n'essaye même plus de les habiller. On voit l'intérieur de leurs corps, on peut presque voir les muscles dessinés comme dans un livre d'anatomie : on voit ceux qui ont lâché, ceux qui commencent à avoir de la misère. Ils sont ouverts. Parfois c'est le dos qui est ouvert, parfois c'est le ventre. C'est très impressionnant. Pourtant c'est d'une solidité...

C'est un regard extrêmement lourd. Humainement et émotivement, c'est dur à prendre. Physiquement et artistiquement, son oeuvre nous transmet une énergie incroyable.

C'est une force de la nature.

ODETTE GAGNON

(Propos recueillis par Hélène Pedneault et transcrits pour les besoins de la cause, la Vie en Rose n'étant pas encore audio-visuelle.)

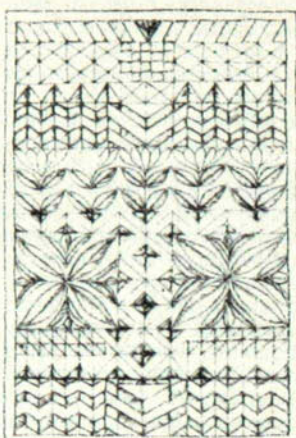
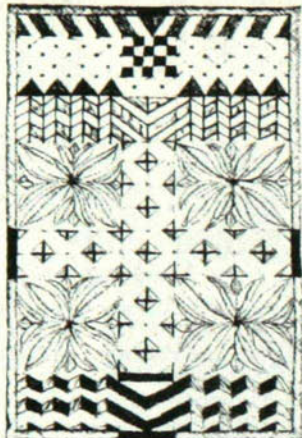
* Exposition au Musée d'art contemporain, à Montréal, mars 1983.

LA DÉCORATION EST-ELLE DE L'ART ?

Motifs. Tel est le titre de l'exposition que Nicole Morisset présente durant le mois de mai à la Galerie Aubes 3935¹. Depuis 1975, Nicole Morisset a participé à de nombreuses activités féministes: la réalisation de L'Autel du couple dans La Chambre nuptiale (Francine Larivée), l'illustration et la coordination pendant quelques années du Calendrier des Éditions du Remue-ménage, la réalisation d'affiches pour le Théâtre Expérimental des Femmes, sa présence en tant qu'artiste à Art et Féminisme, exposition du Musée d'Art Contemporain, Montréal, 1982, et, depuis quelques années, sa collaboration en tant que graphiste à la revue La Vie en rose. Nicole Morisset femme et artiste. Graphiste dit-elle.

L'exposition comporte plusieurs séries de motifs petits formats (8 1/4" x 11 1/2") exécutés sur papier, au feutre permanent. «Je n'ai qu'une dizaine de couleurs, franches pour la plupart, et quelques teintes métalliques. Il faut que je me débrouille avec ça, les manufacturiers n'en font pas d'autres... De toute façon, ça m'arrange, car ça limite les choix. L'imagination vient de l'absence de moyens... Le stylo feutre offre l'avantage d'être direct et compact. Il me permet de travailler assez rapidement dans le temps morcelé que la nécessité de gagner sa vie impose...»

Ayant fait les Beaux-arts, Nicole avoue que c'est loin du milieu artistique qu'elle a découvert l'intérêt du motif. «C'est en 1972, à Los Angeles, où je vivais déjà depuis trois ou quatre ans, qu'un jour, j'ai été touchée par la beauté des emballages japonais. C'était des restes de papier-tenture venu on ne sait d'où. Certains fleuristes à Montréal vendent aussi les fleurs dans ce type de papier, sans doute soldé parce qu'il n'est plus à la mode. À peu près au même moment, je me souviens d'avoir été impressionnée par un bikini hawaïen. Les tissus hawaïens comportent souvent de grands feuillages et le bikini étant tout petit, il n'en restait que des parties. Alors que j'avais toujours détesté la couture, je suis vite allée acheter du tissu pour



me faire une jupe qui exploitait cette notion de cadrage. Je la porte encore aujourd'hui et c'est toujours un grand plaisir de voir ces extrémités de feuilles vertes surgir du bord et de la taille.»

L'art décoratif dérive du travail des femmes puisqu'il s'est développé à partir d'activités domestiques telles la couture de peaux d'animaux, le tissage, la vannerie. Des batiks javanais aux poteries colombiennes, des tapis de Turquie aux courtpointes québécoises, les femmes sont universellement actives dans la création de motifs.

Reléguant cette activité au domaine de l'artisanat, l'Art occidental «blanc» a toujours cherché à l'exclure. Peut-être parce que sa valeur utilitaire était en contradiction avec la notion de l'art «noble», chose certaine, le modernisme a toujours perçu la décoration comme étant péjorative. Bien qu'elle ait été présente dans le contexte de l'art établi, (Matisse en est un bon exemple), c'est l'intervention récente d'artistes américains, surtout des femmes, qui lui a permis d'être envisagée comme démarche véritablement artistique.² Mais ce ne fut pas sans heurts. Les premières expositions décoratives provoquèrent beaucoup de remous, voire d'hostilité. Après dix ans, on constate que le mouvement de l'art décoratif «est le premier mouvement où les femmes ont joué un rôle de chefs de file et d'innovatrices. Une bonne part

de son énergie vient du féminisme, qui a influencé hommes et femmes»⁽³⁾. Nicole aime se situer dans ce mouvement «parce que pour exister, il a dû prendre conscience du sexisme et du racisme qui pervertit le champ intouchable de l'art officiel.»

L'art du patterning est varié. Il peut être figuratif, géométrique, lyrique, naïf, symbolique, anecdotique... suivant le contexte culturel. Certains patterns ont une fonction spirituelle «les mandalas tantriques», d'autres sont purement ornementaux «l'endos des jeux de cartes.»

Pour Nicole Morisset, «tout est dans la répétition. D'abord elle semble facile et thérapeutique mais elle vous entraîne très vite vers une complexité ahurissante. Faire du motif c'est être continuellement confrontée à la présence du neuf dans le vieux, de l'accidentel dans le régulier, du tout dans chaque partie. C'est l'échiquier par excellence du Yin et du Yang.⁽⁴⁾ D'ailleurs, l'idée qu'aucun élément ou succession d'événements ne se reproduit de manière parfaitement identique est un principe taoïste...»

L'esprit décoratif, pour ce qu'il a d'optimiste et de populaire réintroduirait la convivialité entre l'être humain et son milieu. «Je pense aux cercles de Mousseau à la station Peel, des œuvres sur lesquelles on marche!

Le fait de ne pas signer ses œuvres rejoint la tradition anonyme où l'image a une fonction utilitaire à la communauté pro-

che qui l'identifie. Le graphisme et le design industriel peuvent être considérés sous cet angle. Et de me faire l'avocate du diable: Est-ce que les femmes signent leurs vies? Nul doute que Nicole Morisset me répondrait par la présence de son exposition-même et par quelque boutade par trop significative du genre: «Décorer, embellir n'est rien de nouveau. Ce que je fais va loin dans le passé et loin dans le futur. Pense aux thèmes et variations que permet l'ordinateur... Faire des motifs c'est inévitablement se perdre entre ceux qui ont précédé et ceux qui suivront. Laisse-moi le plaisir d'oublier mon égo...»

ANNIE MOLIN VASSEUR
et NICOLE MORISSET

1/ Voir calendrier culturel p. 71

2/ Valérie Jaudon, Jane Kaufman, Joyce Kozloff, Tony Robbin, Miriam Shapiro, Arlene Slavin, George Sugarman, John Torreano, Robert Zakanitch et Barbara Zucker ont exposé ensemble en 1976 dans «Dix approches de l'art décoratif» organisée par les artistes, l'exposition a eu lieu à la Galerie Alessandra à New York.

3/ John Perreault. Drawings: the Pluralist Decade. 39th Venice Biennale 1980. Institute of Contemporary Art, University of Pennsylvania. (Catalogue)

4/ Taoïsme: philosophie chinoise qui ramène toutes les forces de l'univers à deux énergies contradictoires/complémentaires, le Yin et le Yang (le positif et le négatif) et dont l'interaction en mouvement continu signifie la vie. C'est dans la mesure où l'être humain réussit à établir un équilibre avec ces deux pôles qu'il trouve l'harmonie, c'est-à-dire l'apaisement suprême.

C • A • L • E • N • D • R • I • E • R

théâtre

Au Théâtre de Quat'Sous

En reprise : *ENFIN DUCHESSES!* avec Hélène Bernier, Christine Boilard, Lise Castonguay, Jocelyne Corbeil, Claire Crevier et Lucie Godbout.

Dates : du 4 au 29 mai. Relâche lundi et mardi. À 20 h. Lieu : 100 avenue des Pins est, Montréal.

Au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts

DIS-MOI LE SI J'DÉRANGE, de Janette Bertrand, avec Juliette Huot. Mise en scène : Janine Sutto.

Dates : 21 avril au 8 mai, 20 h. Lieu : Place des Arts, Montréal



Janine Sutto, Juliette Huot, Janette Bertrand

15e Festival québécois du jeune théâtre

Du 19 au 24 mai dans le Vieux-Québec.

Information : (514) 288-3722

À ne pas manquer : IN TUTTA CASA LETTO E CHIESA, * de Dario Fo et Franca Rame, avec Franca Rame. Série de monologues sur la servitude sexuelle des femmes. Vendredi, 20 mai à 21 h et samedi, 21 mai à 16 h et 21 h. Institut canadien à Québec.

* « Dans toutes nos maisons, le lit et l'église ». Il y aura traduction en français sur écran.

à signaler

Guérisseuses et activistes

Pour toutes celles qui sont impliquées dans le mouvement de santé des femmes ou qui aimeraient l'être.

Dates : 9 au 12 juin 83
Lieu : Grindstone Island Centre, sur Big Rideau Lake, près de Portland, Ontario.
Info : (416) 465-7984 ou (519) 886-3129

International Women's Writing Guild

12e conférence de la Corporation internationale des femmes écrivaines à Skidmore College, Saratoga Springs, New York.

Du 22 au 29 juillet.

Info : Greta Nemiroff, New School, College Dawson, Montréal (514) 931-8731

arts visuels

Galerie Powerhouse :

7 mai, 20 h : Encan annuel fêtant leur 10e anniversaire
2 au 7 mai : Vue préliminaire de l'encan

10 au 28 mai : Expositions : Françoise Goulet, dessins-installations. Ruth Secunda, dessins-installations et performance le 21 mai à 20 h

31 mai au 18 juin : Cynthis Short, sculptures. Exposition de la Galerie soulignant le 10e anniversaire

Heures d'ouverture : mardi au dimanche, midi à 17 h
Lieu : 3738 St-Dominique, Montréal

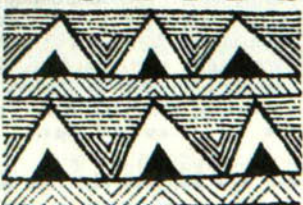
Galerie Marie Anastasie

Jusqu'au 12 mai : Exposition d'aquarelles et de peintures de Hélène Blais

Heures d'ouverture : mardi au samedi, 13 à 18 h

Lieu : 4334 St-Denis, Montréal

M.O.T.I.F.S



DE NICOLE MORISSET
DU 5 AU 29 MAI 1983
GALERIE AUBES 3935
3935 RUE SAINT-DENIS
MONTRÉAL 845/5078

DU MERCREDI AU DIMANCHE
DE 13 h À 18 h VERNISSAGE
JEUDI 5 MAI DE 17 h À 19 h

événements

Danse

Pour femmes seulement : organisée par la mensuelle ÇA S'ATTRAPE.

Date : 27 mai, à partir de 21 h.
Lieu : Y des femmes, 1355 Dorchester ouest (métro Lucien Lallier), Montréal.

Pique-nique des femmes

Tous les dimanches à partir de midi, du 1er mai à la fin août, au Parc Jeanne-Mance à Montréal.

On apporte son lunch, sa balle ou son frisbee, son tricot ou son instrument de musique, c'est la fête improvisée.

Info : Les vieilles-filles, C.P. 384, Succ. La Cité, Montréal, H2W 2N9.

Au Bar Lilith

Tous les mardis à 20 h :
3 mai : Ettery Boulanger, vernissage de posters
10 mai : Jeux : scrabble et backgammon
17 mai : Zonzon Langlois, astrologue
24 et 31 mai : Michèle Morin, exposition de vêtements de cuir.

vidéo

Festival multi-média de l'Université Concordia

Holographie, son, graphisme par ordinateur, vidéo, film et plus.
Info : (514) 482-9280

françois truchon
photographe Inc.
523-1515

On peut quand même pas s'arrêter là!...

Quand on aime une revue, on s'abonne.
Quand on aime une radio différente, on donne!

Campagne de financement '83

Radiothon 3e anniversaire
les 27-28-29 mai 1983

CIBL 104,5 FM

1691 Pie IX, Montréal 526-1489

MON NOM EST
 ADRESSE
 VILLE PROVINCE
 CODE POSTAL TÉLÉPHONE
 À PARTIR DU NUMÉRO
☐ J'abonne une amie
 SON NOM EST
 ADRESSE
 VILLE PROVINCE
 CODE POSTAL TÉLÉPHONE

**Je m'abonne à La Vie en rose,
 la revue
 qui ne mâche pas ses mots.**

☐ Abonnement

☐ Réabonnement

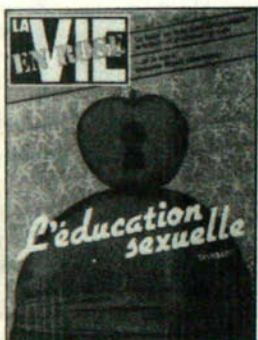
Abonnement régulier: 1 an/6 numéros 11\$ (une économie de 4\$ sur le prix de vente en kiosque); 2 ans/12 numéros, 20\$ (une économie de 10\$ sur le prix de vente en kiosque). **Abonnement international** par voie de surface: 18\$, par avion: 24\$. **Abonnement de soutien:** 25\$ ou plus.
 S.V.P. Découper le coupon, l'insérer dans l'enveloppe et affranchir suffisamment.

La Vie en rose ne vieillit jamais !

**Vous venez de découvrir la Vie en rose?
 N'ayez crainte, nos anciens numéros sont encore disponibles.
 Lesquels voulez-vous?**



No 1/ Gagner son ciel ou gagner sa vie? Le salaire au travail ménager



No 2/ L'éducation sexuelle



No 3/ Quand Janette et les autres ne veulent plus rien savoir. Les femmes et l'information



No 4/ La nouvelle famille et la loi 89



No 5/ L'avortement en 1982



No 6/ L'amour toujours l'amour



No 7/ Mises à pied, mises au pas? Dossier travail



No 8/ D'une mère à l'autre. Dossier maternité



No 9/ Vieillirons-nous comme elles?



No 10/ Les femmes en prison

1 2 3 4 5 6 7 8 9
☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐

2,50\$ par numéro.

Ci-inclus un chèque ou mandat-poste au montant de \$

Veuillez découper le coupon, l'insérer dans l'enveloppe et affranchir suffisamment. Prévoir 6 semaines pour la réception.

Nom

Prénom

Adresse

Ville

Prov. Code postal

Téléphone



LIBRAIRIES CLASSIC

à surveiller dans toutes nos librairies

LES SPÉCIAUX DE LA QUINZAINÉ...

Chacun(e) de nos gérants(es) est autorisé à démarquer les best sellers de son choix à tous les deux jeudis de chaque mois. Venez les rencontrer et profitez de leurs spéciaux.		LIBRAIRIE CLASSIC ANNEXE 1432 O STE-CATHERINE MONTREAL TEL.: 861-5022
LIBRAIRIE CLASSIC 1430 OUEST STE-CATHERINE MONTREAL, QUEBEC TEL.: 866-8276	LIBRAIRIE CLASSIC 1 PLAZA ALEXIS NIHON WESTMOUNT, QUEBEC TEL.: 933-1806	LIBRAIRIE CLASSIC GALERIES D'ANJOU VILLE D'ANJOU, QUEBEC TEL.: 353-6950
LIBRAIRIE CLASSIC LE CARREFOUR LAVAL BOUL. LE CARREFOUR LAVAL, QUEBEC TEL.: 681-7700	LIBRAIRIE CLASSIC CENTRE LAURIER 2700 BOUL. LAURIER STE-FOY, QUEBEC TEL.: 653-8683	LIBRAIRIE CLASSIC LES GALERIES DE LA CAPITALE 5401 BOUL. DES GALERIES QUEBEC, QUEBEC TEL.: 627-3855
LIBRAIRIE CLASSIC PLACE FLEUR DE LYS 550 BOUL. HAMEL QUEBEC, QUEBEC TEL.: 529-9609	LIBRAIRIE CLASSIC PLACE DE SAGUENAY BOUL. TALBOT CHICOUTIMI, QUEBEC TEL.: 543-3882	LIBRAIRIE CLASSIC LES PROMENADES D'OUTAOUAIS 1100 BOUL. MALONEY GATINEAU, QUEBEC TEL.: 561-1319
LIBRAIRIE CLASSIC CENTRE PLACE VERTU 3205 BOUL. COTE VERTU VILLE ST-LAURENT, QUEBEC TEL.: 335-2971	LIBRAIRIE CLASSIC LES GALERIES DE GRANBY 40 RUE EVANGELINE GRANBY, QUEBEC TEL.: 378-6547	LIBRAIRIE CLASSIC CENTRE LES RIVIERES 4125 BOUL. DES FORGES TROIS-RIVIERES, QUEBEC TEL.: 378-8708
LIBRAIRIE CLASSIC 825 BOULEVARD ST-LAURENT PLACE LONGUEUIL LONGUEUIL TEL.: 677-8341	... ET LES SOLDES EXTRAORDINAIRES	

RECETTES MARGO OLIVER

**Bonne cuisine
de Perspective**

REG. ~~16,95\$~~

Prix CLASSIC 6,95\$

**Cuisine pour
tous les jours**

REG. ~~16,95\$~~

Prix CLASSIC 6,95\$

**Séries
"TIME LIFE"**

REG. ~~12,00\$~~ et ~~16,95\$~~

Prix CLASSIC 3,95\$

Coffret Margo OLIVER

REG. ~~29,95\$~~

Prix CLASSIC 13,95\$

La ciné-carte *Magique* ★

La magie de la ciné-carte c'est: 15films de votre choix pour 25\$.
Valide pour 17 mois (jusqu'au 31 août 1984) ou jusqu'à concurrence de 15 entrées,
selon la première éventualité.



Trois moyens de se la procurer: au guichet du cinéma, par téléphone, par la poste.
Les cartes de crédit VISA et MASTERCARD sont acceptées.

à Montréal/



OUTREMONT

1248 Bernard ouest,
Montréal,
H2V 1V6
Tél.: (514) 227-2001



L'AUTRE CINÉMA

6430 Papineau,
Montréal,
H2G 2N9
Tél.: (514) 227-2001

à Québec/



CARTIER

1019 Cartier,
Québec,
G1R 2S3
Tél.: (418) 525-9340